

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1932-1933 — N° 2

MADAME DE SÉVIGNÉ et la Médecine de son Temps

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Mercredi 9 Novembre 1932

PAR

Eugène MAVIC

Elève du Service de Santé de la Marine

Né à Penmarch (Finistère), le 30 Octobre 1907

Examineurs de la Thèse	{	MM. SABRAZÈS, professeur.....	<i>Président.</i>
		CREYX, professeur.....	<i>Juges.</i>
		PERRENS, agrégé.....	
		DELMAS-MARSALET, agrégé)	

BORDEAUX

IMPRIMERIE BRUSAU FRÈRES

6, Place Fernand-Lafargue

1932

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1932-1933 — N° 2

MADAME DE SÉVIGNÉ et la Médecine de son Temps

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Mercredi 9 Novembre 1932

PAR

Eugène MAVIC

Elève du Service de Santé de la Marine

Né à Penmarch (Finistère), le 30 Octobre 1907

Examineurs de la Thèse	{	MM. SABRAZÈS, professeur.....	<i>Président.</i>
		CREYX, professeur	<i>Juges.</i>
		PERRENS, agrégé	
		DELMAS-MARSALET, agrège)	

BORDEAUX

IMPRIMERIE BRUSAU FRÈRES

6, Place Fernand-Lafargue

1932

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

M. SIGALAS..... Doyen.



PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. POUSSE, MOURE, W. DUBREUILH, RIVIÈRE, BARTHE,
DENIGÈS, AUCHÉ, SELLIER.

PROFESSEURS

	MM.		MM.
Clinique médicale.....	MAURIAC.	Zoologie et parasitologie.....	MANDOUL
id.....	CASSAET.	Médecine expérimentale.....	DUPÉRIÉ.
Clinique chirurgicale.....	CHAVANNAZ.	Clinique ophtalmologique.....	TEULIÈRES
id.....	BÉGOUIN.	Clinique chirurg. infantile et orthopédie.....	ROCHER.
Pathologie et thérapeutiques générales.....	CARLES.	Clinique gynécologique.....	GUYOT.
Clinique d'accouchements.....	ANDÉRODIAS.	Clinique méd. des maladies des enfants.....	CRUCHET.
Anatomie pathol. et microscopie clinique.....	SABRAZES.	Chimie biologique et médicale.....	DELAUNAY
Anatomie.....	VILLEMIN.	Physique médicale et pharmaceutique.....	SIGALAS.
Anatomie générale et histologie.....	G. DUBREUIL.	Médec. coloniale et clin. des mal. exotiques.....	BONNIN.
Physiologie.....	PACHON	Clinique des malad. cutanées et syphilitiques.....	PETGES.
Hygiène.....	LEURET.	Clinique des maladies des voies urinaires.....	DUVERGEY
Médecine légale et déontologie.....	LANDE.	Clinique des malad. nerveuses et mentales.....	ABADIE.
Electroradiologie et clin. d'électricité médic.....	RÉCHOU.	Clinique d'oto-rhino-laryngologie.....	PORTMANN
Chimie.....	CHELLE.	Toxicologie et hygiène appliquée.....	LABAT.
Botanique et matière médicale.....	BEILLE.	Hydrologie thérapeutique et climatologie.....	CREYX.
Pharmacie.....	DUPOUY.	Clinique dentaire.....	CAVALIE.

MM MICHELEAU (Médecine générale). MURATET (Anatomie pathologique). GOLSE (Pharmacie).
LACOSTE (Histologie).

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

	MM.		MM.
Anatomie.....	DUBECQ.	Chirurgie générale.....	PAPIN.
id.....	DUFOUR.	id.....	JEANNENEY.
Physiologie.....	FABRE.	id.....	CHARRIER.
Parasitologie et sciences naturelles.....	R. SIGALAS	id.....	LOUBAT.
Médecine générale.....	N.	Obstétrique.....	PERY.
id.....	AUBERTIN.	id.....	RIVIÈRE.
id.....	DAMADE.	Ophtalmologie.....	BEAUVIEUX.
id.....	PIÉCHAUD.	Dermatologie et syphiligraphie.....	JOULIA.
id.....	DELMAS-MARSALET.	Chimie générale pharmaceut. et toxicologie.....	VITTE.
Maladies mentales.....	PERRENS		

COURS COMPLÉMENTAIRES :

	MM.		MM.
Médecine opératoire.....	PAPIN.	Puériculture.....	FAUGÈRE.
Physiologie.....	FABRE.	Démonstrations et préparations pharmac.....	GOLSE.
Accouchements.....	PERY.	Zoologie et parasitologie.....	R. SIGALAS.
Ophtalmologie.....			
Orthopédie chez l'adulte, pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes.....			
Cours complémentaire annexe. — Prothèse et rééducation professionnelle.....			
id.....			
Clinique dentaire.....			

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle entend ne leur donner ni approbation ni improbation.

A MON PERE ET A MA MERE.

A TOUS MES AMIS.

A MES CAMARADES

DE L'ECOLE PRINCIPALE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE

A MONSIEUR COQUELIN

*Instituteur honoraire,
Officier d'Académie.*

Puissiez-vous, mon cher Maître, trouver
ici un faible témoignage de ma profonde
reconnaissance.

A MES PROFESSEURS

DE L'ECOLE ANNEXE DE MÉDECINE NAVALE DE BREST
ET DE L'ECOLE PRINCIPALE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE
DE BORDEAUX.

A MONSIEUR LE MÉDECIN GÉNÉRAL DARGEIN

Directeur de l'Ecole Principale du Service de Santé de la Marine et des Colonies.

Commandeur de la Légion d'honneur,

Croix de Guerre,

Officier de l'Instruction Publique.

A MES MAITRES DE LA FACULTE ET DES HOPITAUX
DE BORDEAUX.

A MES JUGES.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR CREYX

*Professeur d'hydrologie thérapeutique et climatologie
à la Faculté de Médecine de Bordeaux,
Médecin de l'Hôpital Saint-André,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Croix de Guerre,
Officier de l'Instruction Publique.*

Qui nous inspira notre sujet de thèse.
Qu'il veuille bien nous permettre de lui
dire ici toute notre reconnaissance pour
les conseils et l'accueil cordial qu'il nous
a toujours réservés.

A NOTRE PRESIDENT DE THESE

MONSIEUR LE PROFESSEUR SABRAZÈS

*Professeur d'anatomie pathologique et de microscopie clinique
à la Faculté de Médecine de Bordeaux,
Médecin-chef du service d'isolement des maladies contagieuses,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Officier de l'Instruction Publique.*

Pour le très grand honneur qu'il nous
a fait en acceptant la présidence de cette
thèse.

MADAME DE SÉVIGNÉ

et la Médecine de son Temps

INTRODUCTION

Depuis Menière, qui, en 1862, s'attacha à relever dans les lettres de M^{me} de Sévigné tout ce qui a trait à la médecine, bien des médecins se sont montrés surpris de la place que tiennent, dans cette correspondance, les sujets d'ordre médical.

Nous ne saurions donc prétendre faire aujourd'hui œuvre originale. Qu'il nous soit permis de dire que nous avons seulement voulu étudier par nous-mêmes, et pour notre plaisir, les rapports que put entretenir une marquise du Grand Siècle avec la Médecine et les médecins de son temps, dont la littérature classique en général, et le théâtre de Molière en particulier, nous ont laissé une impression plutôt défavorable.

Nous nous sommes proposés de montrer d'abord l'importance de la pathologie dans les lettres de M^{me} de Sévigné, en passant en revue sa chronique mondaine, dans laquelle nous essayerons de distinguer une chronique médicale; elle nous paraît fort bien alimentée et nous nous contenterons d'y relever les cas les plus intéressants, en essayant de les classer.

Nous étudierons ensuite les maladies de M^{me} de Sévigné, — son rhumatisme et ses ulcères variqueux, puis celles de sa famille, et la façon dont elle se comporta à leur égard.

Nous examinerons, d'une façon plus particulière, ses rapports avec la médecine de son temps, les jugements qu'elle a portés, d'une part sur les médecins, de l'autre sur leurs concurrents, les guérisseurs, la valeur et le bien-fondé de ces jugements et la mesure dans laquelle on peut en tenir compte.

Nous verrons enfin M^{me} de Sévigné faire montre de ses idées en matière de médecine, se risquer dans la thérapeutique, et nous aurons à juger de ses qualités et de ses défauts.

LA CHRONIQUE MEDICALE.

Quand M^{me} de Sévigné dut, pour la première fois, le 5 février 1671, se séparer de sa fille, elle en eut un chagrin immense. Elle restait à Paris, laissant la comtesse de Grignan s'en aller seule en Provence rejoindre son mari. Si l'on tient compte de cette date, il est facile de distinguer deux parties dans la volumineuse correspondance de M^{me} de Sévigné : la première, la moins importante, comprend les lettres qu'écrivit la marquise avant la séparation, lettres dont beaucoup ne nous sont pas parvenues; la seconde est de beaucoup la plus considérable, et se compose surtout de lettres à M^{me} de Grignan. M^{me} de Sévigné, éloignée de sa fille, n'avait pas de plus grande joie que de lui écrire.

Parmi ses premiers correspondants, nous devons citer d'abord Ménage, qui fut son précepteur, puis son cousin, le comte de Bussy-Rabutin, enfin Arnould de Pomponne, à qui l'amitié du surintendant Fouquet valut d'être relégué à Verdun au moment du célèbre procès dont il nous va falloir parler.

M^{me} de Sévigné, amie, elle aussi, du surintendant, se trouvait alors à Paris et se chargeait de faire parvenir à M. de Pomponne des nouvelles du procès. Quelques mauvaises langues, à l'époque, ont émis sur la nature de cette amitié des suppositions tendancieuses, fondées sur la découverte chez

Fouquet d'une cassette qui contenait des lettres de ses nombreuses maîtresses, lettres parmi lesquelles s'étaient égarés quelques billets signés de la marquise de Sévigné. Celle-ci, quoiqu'il en soit, fut une amie fidèle, suivit attentivement le procès et ne manqua pas une occasion d'apporter ses encouragements et ses consolations au surintendant.

Le procès commença le 14 novembre 1664. Le 16, la reine accoucha d'une fille. Le lendemain, elle eut des convulsions qui la réduisirent bientôt à toute extrémité. M^{me} Fouquet, mère du surintendant, lui fit appliquer, par l'entremise de M^{me} de Charost, un emplâtre de sa composition. Sans doute espérait-elle, par l'heureux effet de cet emplâtre, mériter la reconnaissance royale et agir dans un sens favorable sur la marche du procès de son fils. M^{me} de Sévigné le sut bientôt, et l'on trouve dans une lettre à M. de Pomponne, datée du 20 novembre, la phrase suivante : *Madame Fouquet a donné un emplâtre à la Reine qui l'a guérie de ses convulsions, qui étaient, à proprement parler, des vapeurs.* »

Contrairement à l'opinion de M^{me} de Motteville qui veut que cette heureuse issue soit due à l'émétique, M^{me} de Sévigné n'hésite pas à attribuer au seul emplâtre le mérite de la guérison : *En moins d'un heure, dit-elle, elle sentit sa tête dégagée, et il se fit une évacuation si extraordinaire et de quelque chose de si corrompu et de si propre à la faire mourir la nuit suivante dans son accès, qu'elle même dit tout haut que c'était M^{me} Fouquet qui l'avait guérie, que c'était ce qu'elle avait vidé qui lui avait donné ces convulsions dont elle avait pensé mourir la nuit d'auparavant. La reine-mère en fut persuadée et le dit au roi, qui ne l'écouta pas. Les médecins, sans qui on avait mis l'emplâtre, ne dirent point ce qu'ils en pensaient et firent leur cour aux dépens de la vérité... Cependant cette vérité est dans le cœur de tout le monde* ¹.

Voilà donc de terribles accidents guéris par un remède prodigieux; sans doute s'agissait-il de rétention placentaire. Quant

(1) Lettre de M. de Pomponne du 24 nov. 1664.

à ce fameux emplâtre, son auteur en a donné la recette dans un petit ouvrage intitulé *Les remèdes charitables de M^{me} Fouquet*, dont la première édition est de 1665 ¹.

L'histoire n'eut qu'un faible retentissement, et la procédure n'en fut guère influencée. M^{me} de Sévigné, compatissant au sort de Fouquet, en suivait les péripéties et en faisait part à M. de Pomponne; et comme il était dans sa nature de toujours rechercher le côté amusant des choses, elle a rapporté l'histoire suivante : Un conseiller au Parlement de Metz, M. de Masnau, membre de la Chambre de Justice, qui jugeait le surintendant, était sujet à des coliques néphrétiques qui le surprenaient parfois en pleine audience. Il arrive un matin, après une nuit fort tourmentée, et s'installe. Il endure des douleurs inconcevables. Le chancelier ², le voit pâlir et l'invite à se retirer. M. de Masnau refuse, puis se ravise : il sortira, mais sous promesse qu'on l'attendra pour reprendre les débats. Il rentre un quart d'heure après, *gai et gaillard, ayant fait deux pierres d'une grosseur si considérable qu'en vérité cela pourrait passer pour un miracle si les hommes étaient dignes que Dieu en voulut faire* ³.

Un autre juge de Fouquet mourut d'un érysipèle; un troisième, Berrier, devint fou. Notre marquise, toute à sa sympathie pour le surintendant, verrait volontiers dans cette suite d'événements, la main du Ciel intervenant contre de mauvais juges.

Fouquet, condamné à la prison perpétuelle, fut enfermé à

(1) Les remèdes charitables de M^{me} Fouquet, à Lyon, chez Jean Carte, 1685. N^{lle} Edit., p. 28-30.

Emplâtre souverain pour les maux de matrice et plusieurs autres.

Prenez : Céruse, demy livre,

Minium, 1 l.,

Savon de Gênes, 10 onces,

Huile d'olives, 2 l.

« Si une femme accouchée est en peine de faire l'arrière faix, cet emplâtre est admirable pour la délivrer, en le mettant au-dessus du nombril.. Il y a dans le Royaume un exemple très illustre de cette guérison.

(2) Le chancelier Séguier, président de la Chambre de Justice chargée du procès de Fouquet.

(3) Lettre à M. de Pomponne du 17 déc. 1664.

Pignerol, après avoir été séparé de ses familiers, en particulier de son médecin, l'anatomiste Jean Pecquet, celui-là même qui découvrit le réservoir lymphatique qui porte son nom. *Pecquet, disait-il, rime et rimera toujours avec Fouquet.*

M^{me} de Sévigné oublia-t-elle le surintendant ? Son nom disparut peu à peu des lettres qu'elle écrivit à la suite du procès; nous devons dire toutefois qu'il existe de nombreux vides dans sa correspondance jusque vers 1670.

A ce moment, la marquise était à Paris, avec M^{me} de Grignan, qui venait d'accoucher d'une fille. Elle rédigeait le bulletin de santé destiné au mari, déjà parti pour la Provence, et y ajoutait les nouvelles de la Cour et de la Ville. La petite vérole sévissait à Paris dans toutes les classes de la Société; la duchesse de Saint-Simon en mourut; le jeune duc de Noirmoutiers, en proie à une variole confluyente, finit par en guérir, mais il resta aveugle; et M^{me} de Sévigné a noté sentencieusement : *Je ne répondrai point cette année de ceux qui ont la petite vérole* ¹.

L'année 1671 vit la grande séparation de la mère et de sa fille. Elles s'écrivirent beaucoup par la suite, et nous connaissons la plus grande partie de leur correspondance, qui va jusqu'en 1696, année de la mort de M^{me} de Sévigné; nous sommes ainsi bien renseignés sur ce que fut leur vie pendant ces vingt-cinq années. Elles se sont cependant rencontrées à plusieurs reprises tantôt à Paris, tantôt en Provence, et ces périodes de rencontre restent pour nous plutôt obscures, parce que la marquise, ayant sa fille près d'elle, n'avait plus que fort peu de raisons de s'épancher par écrit.

L'examen de leur longue correspondance nous fait passer en revue une foule de malades, et, avec eux, un grand nombre de maladies telles qu'on les connaissait à l'époque : goutte, lithiases, rhumatisme, fièvres continues ou intermittentes, etc... M^{me} de Sévigné va parfois jusqu'à dresser de petits tableaux cliniques, toujours encombrés de détails inutiles,

(1) Lettre à M^{me} de Grignan du 19 août 1671.

mais qui témoignent néanmoins d'un sens très développé, à notre avis, de l'observation.

Elle donne peu de détails sur les façons de vivre du xvii^e siècle, sur l'hygiène en général, et sur celle de la table en particulier. A peine fait-elle allusion à quelques banquets. Voici, par exemple, ce qu'elle dit du repas offert par le duc de Chaulnes, gouverneur de Bretagne, lors de la réunion des Etats de la province en 1671, alors qu'elle résidait en sa propriété des Rochers : *Toute la Bretagne était ivre ce jour-là; quarante gentilshommes avaient dîné en bas et avaient bu chacun quarante santés : on s'est mis à boire, mais à boire !*¹. Nous le croyons sans peine, ce dut être effroyable : nos pères étaient plus forts que nous. Ailleurs, c'est le petit duc de Rohan qui se trouve très mal d'avoir bu deux verres d'eau de vie après avoir bu du vin.

Ce sont là, il est vrai, des histoires bretonnes, et la Bretagne a toujours eu la réputation qu'on a faite à la Pologne. M^{me} de Sévigné y a peut-être contribué; elle n'en apprécie pas moins ses compatriotes d'adoption et le dit en ces termes : *J'aime nos Bretons; ils sentent un peu le vin, mais votre fleur d'orange ne cache pas d'aussi bons cœurs*².

Nous savons toutefois que dans la bonne société, bretonne ou française, on mangeait le plus souvent beaucoup et qu'on buvait de même. En dehors de la chasse ou de la vie des camps, on faisait peu d'exercice, et ceci peut suffire à expliquer pourquoi, dans le défilé des malades cités par M^{me} de Sévigné, la compagnie des pléthoriques, des lithiasiques et des goutteux, tient, sans conteste, le premier rang.

Les goutteux étaient nombreux dans l'entourage de la marquise. Il en est d'illustres, tel le duc de la Rochefoucauld à qui sa maladie ne laissait que fort peu de repos. Le voici dans sa chaise, poussant les hauts cris : *Les douleurs étaient à un tel point que toute sa constance était vaincue sans qu'il en restât un seul brin; l'excès de ses douleurs l'agitait de telle sorte*

(1) Lettre à Mme de Grignan du 19 août 1671.

(2) Idem, 6 septembre 1671.

qu'il était en l'air dans sa chaise avec une fièvre violente. Il me fit une pitié extrême; je ne l'avais jamais vu en cet état. Il me pria de vous le mander et de vous assurer que les roués ne souffrent point en un moment ce qu'il souffre la moitié de sa vie, et qu'ainsi, il souhaite la mort comme le coup de grâce ¹. Il mourut le 16 mars 1680. Le 13, M^{me} de Sévigné écrivait à sa fille : Il est considérablement malade. Il est mieux aujourd'hui, mais enfin, c'était toute l'apparence de la mort ; une grosse fièvre, une oppression, une goutte remontée. Le 13, le duc se sent perdu, bien qu'on lui ait administré du quinquina ; médecins et empiriques se succèdent à son chevet : il n'en a cure. C'est la maladie et la mort de son voisin dont il est question ; il n'est pas effleuré pas troublé, il entend plaider devant lui la cause des médecins, du Frère Ange et de l'Anglais, d'une tête libre, sans daigner quasi-dire son avis ¹. Digne fin de celui qui a pourtant écrit : Le soleil ni la mort ne se penvent regarder fixement.

Le duc du Lude, grand-maître de l'artillerie, mérite lui aussi la compassion de notre marquise : Nous avons été voir, dit-elle, M^{me} de Coulanges et moi, le grand-maître qui a pensé mourir depuis quelques jours : sa goutte était remontée, une oppression à croire qu'il allait rendre le dernier soupir, des sueurs froides, une perte de connaissance : il était aussi mal qu'on peut l'être ³. Le Frère Ange fut plus heureux auprès de M. de Lude qu'il ne l'avait été au chevet du duc de la Rochefoucauld; le grand-maître se tira momentanément d'affaire.

Tous les Grignan sont goutteux : le chevalier de Grignan, le coadjuteur de l'évêque d'Arlès, frères du comte de Grignan, gendre de M^{me} de Sévigné, celui-ci lui-même, tous trois souffrent de la maladie. Le coadjuteur s'en plaint amèrement, et qu'en dit la marquise ? Qu'il faut souffrir la goutte quand on l'a méritée ¹. Le chevalier de Grignan, affligé au surplus de la

(1) Lettre à M^{me} de Grignan du 23 mars 1671.

(2) Idem., du 13 mars 1680.

(3) Idem., du 9 février 1680.

gravelle, ne peut plus bouger et garde la chambre : *La goutte le chicane tantôt à une main, tantôt à l'autre, et souvent des douleurs et d'assez méchantes nuits... Cette souris de douleur qui lui court à une main, puis à l'autre, est à présent sur le genou*¹. L'image est jolie, sans doute, mais la marquise raille un peu le pauvre homme, qui est d'une humeur massacrate, et tout cela ne lui semble pas bien grave.

D'ailleurs, les malades prennent leur mal en patience : ils composent avec lui, et prennent leur revanche à la moindre accalmie : ils s'offrent réciproquement à souper, et le chevalier lui-même prend part à leurs réjouissances; encore faut-il avoir fait ses preuves pour en être : *Hier, M^{me} de Coulanges donna un très joli souper aux goutteux : c'étaient l'abbé de Marcillac, le chevalier de Grignan, M. de Lamoignon (la néphrétique tient lieu de goutte), sa femme, les Divines toujours pleines de fluxions; moi, en considération du rhumatisme que j'eus il y a douze ans, Coulanges, qui la mérite*².

Il est regrettable que le menu de ce souper ne nous soit pas parvenu. Sans doute ne serait-il pas conforme au régime que préconisait, quelques années auparavant, l'abbé Bourdelot, qui ordonnait à ses malades des viandes blanches, des légumes, des fruits, peu de bouillons, et, comme boisson, du lait³ : toujours est-il que deux jours après le chevalier de Grignan souffre plus que jamais de sa goutte.

Coulanges lui-même, qui la mérite, commence à en ressentir les atteintes : *il a mal au pied, il croit avoir la goutte et crie comme un enragé, et tout cela pour contrefaire M. le chevalier de Grignan*⁴. N'en déplaît à M^{me} de Coulanges, qui ne veut pas y croire, son mari l'a bel et bien. Bon vivant, poète à ses heures et rimeur de couplets le plus souvent joyeux, six semaines de souffrance ne l'oteront pas à ses chansons. Après avoir décidé de se laisser soigner, il découvre lui-même un

(1) Lettre à M^{me} de Grignan du 3 novembre 1688.

(2) Idem, du 10 janvier 1689.

(3) R. DENICHON. *Un médecin du Grand Siècle : l'Abbé Bourdelot*. Th. Paris 1928.

(4) Lettre de Mme de Coulanges à Mme de Sévigné, du 28 janvier 1689.

traitement : *Il faut, sans autre cérémonie, faire mettre en plusieurs doubles un linge sur la partie affligée, et se faire repasser comme du linge avec un fer à repasser*¹. Ce procédé de révulsion doit en valoir bien d'autres, puisque Coulanges se déclare guéri et reprend aussitôt ses bonnes habitudes, avec cependant certaines précautions : *N'allez point conter ma vie* — écrit-il à M^{me} de Sévigné — *à M. le chevalier de Grignan, car elle offense tellement tous les goutteux qu'il n'y a malheur qu'ils ne me souhaitent. Dernièrement, M. de Saint-Géran fut si offensé de me voir taper du pied dans le temps qu'il ne se pouvait remuer qu'il m'aurait étranglé s'il l'avait pu !*².

Toute cette catégorie de malades excite à la fois la verve et la pitié de notre marquise. Il en est de même des lithiasiques, que la pierre amène parfois jusqu'à la table du chirurgien. C'est le cas du « pauvre » Pomenars, qui a dû subir la taille. *Il a souffert cette opération avec un courage héroïque. M^{me} de Chaulnes m'a donné l'exemple de l'aller voir; sa pierre est grosse comme un petit œuf, il caquète comme une accouchée. Il a plus de joie qu'il n'a eu de douleur*³. Le coadjuteur de l'archevêque d'Arles est l'objet du même badinage : *Il a eu la colique, il a fait encore deux pierres. Je lui écris des bagatelles, je lui mande que ce n'est point pour accoucher que je lui prêté mon appartement, qu'il devait bien se contenter des deux enfants douloureux qu'il fit l'année passée, et dont je fus témoin et marraine, ce qu'il veut faire de cette cruelle fécondité, de cette race maudite qui étranglera son père si on ne l'adoucit, si on ne la ménage*⁴. Pauvre coadjuteur, que ses pierres vont prendre à la gorge ! La verve de M^{me} de Sévigné l'entraîne cette fois jusqu'à devancer Joseph Prud'homme.

Voici qui est plus sérieux. *Le président Amelot, après avoir fait hier mille visites, se trouva un peu embarrassé vers le soir, et tomba dans un apoplexie épouvantable, dont il est mort ce*

(1) Lettre de Coulanges à Mme de Sévigné du 31 décembre 1694.

(2) Idem, du 27 février 1696.

(3) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, du 12 janvier 1680.

(4) Idem, du 1^{er} juin 1689.

*matin à huit heures*¹. Les nouvelles de ce genre sont fréquentes dans la correspondance de M^{me} de Sévigné, rédigées d'une façon concise, dramatique, brutale, comme si la soudaineté de l'événement la frappait elle-même.

On avait à cette époque une manière un peu barbare de traiter cet accident : après avoir pratiqué une saignée, on s'appliquait à ranimer le malade par tous les moyens, et, si nous devons en croire M^{me} de Sévigné, tous les moyens étaient bons. *La princesse de Conti*, écrit-elle le 3 février 1672, *est tombée en apoplexie. Elle n'est pas encore morte, mais elle n'a aucune connaissance, elle est sans pouls et sans parole : on la martyrise pour la faire revenir*². Elle mourut tout de même. La voici sur son lit de mort, *défigurée par le martyre qu'on lui avait fait à la bouche; on lui avait rompu deux dents et brûlé la tête, c'est-à-dire que si les pauvres malades ne mouraient pas de l'apoplexie, ils seraient à plaindre de l'état où on les met*³.

Nous ignorons si la méthode fut appliquée au célèbre Chapelain, auteur de *la Pucelle* et des *Sentiments de l'Académie sur le Cid*, et tant malmené par Boileau. Il mourut, lui aussi, *d'une manière d'apoplexie*, et M^{me} de Sévigné, qui alla le voir, nous le montre figé dans sa chaise, aphasique, incapable de bouger⁴.

Nous pouvons déjà remarquer qu'elle rend volontiers visite aux malades et aux mourants. C'est là, certainement, acte de charité chrétienne, ou du moins de civilité. Il nous paraît cependant qu'elle s'intéresse à leur état plus que ne le comporterait la simple charité. Elle observe, non pas certes objectivement, comme le ferait un clinicien, mais, frappée de tout ce qui l'entoure, elle note et décrit ensuite très fidèlement, autant

(1) Lettre de M^{me} de Sévigné à M^{me} de Grignan, 12 février 1671.

(2) Idem, 3 février 1672.

(3) Idem, 5 février 1672.

(4) Idem, 13 novembre 1673.

pour satisfaire à sa curiosité personnelle que pour alimenter ses lettres à M^{me} de Grignan.

Sa tante, M^{me} de la Trousse, est hydropique; elle a soixante-six ans : *Elle est par le visage comme les enfants en chartre et par le ventre comme une femme grosse de neuf mois* ¹. Elle est bientôt à toute extrémité : *Elle est debout, c'est-à-dire dans sa chaise, avec sa robe de chambre, sa cornette, sa coiffe noire par dessus, et ses gants. Nulle senteur, nulle malpropreté dans sa chambre, mais son visage est plus changé que si elle était morte depuis huit jours. Les os lui percent la peau ; elle est entièrement étique et desséchée; elle n'avale qu'avec des difficultés inouïes, elle a perdu la parole. Vesou lui a signifié son arrêt; elle ne prend plus de remèdes, la nature ne retient plus rien* ².

Est-ce assez réaliste ? Quelles pouvaient être les impressions de M^{me} de Grignan en présence d'un pareil tableau, nous l'ignorons; mais le moins que nous en puissions dire est qu'il nous paraît plutôt macabre. — Autrè silhouette funèbre, celle de la vieille M^{me} Sanguin, qui est morte *comme une héroïne, promenant sa carcasse par la chambre, et se mirant pour voir la mort au naturel* ³.

Nous rencontrerons, au fil de notre chronique, d'autres tableaux du même genre : M^{me} de Sévigné parle volontiers de la mort, surtout quand elle s'entoure d'un peu de mise en scène. Mais elle revient vite au ton plaisant qu'elle affectionne et reprend d'une plume alerte la suite de ses discours.

Chemin faisant, elle énumère les accidents, les morts subites. Celle de M. de Boufflers la retient un instant, bien qu'elle n'ait rien présenté de particulier, si ce n'est que le pauvre homme est mort *en passant d'une chambre dans l'autre sans autre forme de procès*. Mais cette fois encore, elle tient l'article à faire, diraient nos journalistes : elle n'y man-

(1) Lettre à Mme de Grignan du 23 mars 1672.

(2) Idem, 24 juin 1672.

(3) Idem, 27 janvier 1682.

que pas. M. de Boufflers a tué un homme après sa mort ! Et quel homme ? le curé chargé de ses obsèques. *Il était dans sa bière et, en carrosse, on le menait à une lieue de Boufflers pour l'enterrer; son curé était avec le corps; on verse : la bière coupe le cou au pauvre curé* ¹. La Fontaine se serait inspiré de l'histoire dans la fable qu'il a intitulée *Le curé et la mort*, et qu'il aurait composée quelques jours après l'accident.

Goutte, lithiases, morts subites : notre exposé est déjà long. Nous n'énumérerons pas les morts et les blessés des guerres de Hollande et de la Ligue d'Augsbourg que M^{me} de Sévigné nomme à sa fille. Nous terminerons notre chapitre en citant quelques-uns des cas nombreux de *fièvres* et de variole rapportés par elle.

Au xvi^e siècle, toute maladie s'accompagnant de frissons, de sueurs et d'accélération du pouls est encore étiquetée fièvre. Il y a des fièvres continues et des fièvres intermittentes, des fièvres pourprées et des fièvres avec fluxion sur la poitrine, dans la correspondance de M^{me} de Sévigné, sans que la description des symptômes concomittants puisse nous permettre de préciser rétrospectivement le diagnostic. La petite vérole est une fièvre maligne qui se classe à part : sa fréquence, sa gravité, le pronostic sévère qu'elle comporte lui valent cet honneur. Elle existe à l'état endémique, et la correspondance de M^{me} de Sévigné suffit à en témoigner : d'un bout à l'autre, il en est fait mention, et la crainte de la petite vérole s'y manifeste fréquemment. C'est ainsi qu'en 1671, rentrant de Bretagne à Paris, la marquise ne descend pas chez elle, mais chez les Coulanges, *parce que, dit-elle, le fils de M^{me} de Bonneuil a la petite vérole chez moi* ².

Nous ne pouvons que la louer d'une telle prudence. C'était d'ailleurs la seule façon de se préserver : il ne pouvait pas être question de mesures de prophylaxie. On croyait avoir désinfecté la maison quand on l'avait parfumée pour en chas-

(1) Lettre à Mme de Grignan du 26 février 1672.

(2) Lettre à Mme de Grignan du 18 décembre 1671.

ser les vapeurs grossières émanées du malade, et l'air de la fièvre devait, pensait-on, s'en aller par les fenêtres.

Mais on n'évitait pas toujours le contact du malade. S'il était d'une certaine condition sociale, sa maladie créait, pour ses nombreux amis, l'obligation de venir le voir et l'occasion de se rencontrer : on tenait salon dans sa chambre. Guy Patin s'était déjà plaint de ce flot de visites : ayant dû garder la chambre pour un rhume. *Je n'ai été incommodé, dit-il, que de la trop grande visite de tant d'amis, qui me venaient voir à toute heure, et je n'étais pas toujours prêt d'être vu* ¹. Et M^{me} de Sévigné elle-même, ayant été enrhumée, écrit à sa fille que tous ses amis en ont profité pour se rendre chez elle.² La princesse de Conti, tombée en apoplexie, vient de mourir : *Il y a cent personnes dans sa chambre, trois cents dans sa maison. On pleure, on crie* ³. Fût-elle morte de la peste ou de la variole, il en eût certainement été de même.

On rencontre la variole partout, à Paris, en Bretagne, en Provence; nous nous contenterons d'en rapporter quelques cas.

C'est d'abord M. de Guise, que sa famille n'a pas voulu laisser saigner, et chez qui l'excès du sang *a causé le transport au cerveau dont il est mort* ⁴. Puis un Grignan, parent du gendre de M^{me} de Sévigné, à qui la faute commise à l'égard du précédent vaut d'être saigné onze fois. Voici l'histoire de sa maladie : *Il était incommodé d'un dévoiement au commencement de son service, il prit du lait sans préparation pour le faire cesser; il cessa, en effet, mais au bout de huit jours, la fièvre le prit en venant de Paris, et la petite vérole, avec une telle corruption qu'on ne pouvait entrer dans sa chambre, et il faisait des vers en quantité qui venaient de son lait corrompu* ⁵. M^{me} de Sévigné incline à croire que le malade mourut, non pas de son mal, mais du traitement. Sa petite-fille,

(1) Lettre de Guy Patin à Charles Spon du 10 mars 1648.

(2) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan du 11 mars 1672.

(3) Lettre de Mme de Grignan du 3 février 1672.

(4) Idem, du 5 août 1671.

(5) Idem, du 10 février 1672.

Marie-Blanche de Grignan, a été soignée par Pecquet, qui l'a guérie *d'une jolie petite vérole*, sans que nous sachions comment.

Quand le malade échappe à la mort, il garde malgré tout sur le visage l'empreinte de la maladie : *La petite Saint-Valery est hors d'affaire pour sa vie, mais sa beauté est fort incertaine*. C'est là un petit désastre pour M^{me} de Sévigné, et la crainte qu'elle en a entre un peu dans l'appréhension qu'elle a de la variole. *Je vous approuve*, dit-elle à sa fille, *de n'avoir point été à Lambesc exposer votre beauté et la jeunesse de Pauline à la fureur de la petite vérole : c'est un mal qu'on ne saurait trop éviter* ¹.

Après la princesse d'Enrichemont, la princesse d'Orange, le prince de Conti, la duchesse de Rohan et bien d'autres, ce mal finira par emporter à son tour la marquise de Sévigné.

Sous le nom de fièvres continues, nous trouvons des affections sans doute très diverses. Quand elles s'accompagnent de *fluxion sur la poitrine*, nous pouvons les étiqueter pneumonie ou congestion pulmonaire. Le plus souvent, nous n'avons aucun détail sur leur symptomatologie. Citons les cas de M^{me} de Puisieux et de l'abbé de Coulanges, oncle de M^{me} de Sévigné, morts tous deux à quatre-vingts ans d'une de ces fièvres continues avec fluxion sur la poitrine, et de M^{me} de Coulanges, qui fut prise à Versailles de frissons, puis d'une *grosse fièvre avec des redoublements* ². Elle fut soignée par Brayer, médecin réputé de l'époque, qui, étant partisan de la saignée, ne la ménageait pas à ses malades. Il est intéressant de noter qu'en même temps que M^{me} de Coulanges, une de ses amies, M^{me} Le Tellier, et sa demoiselle de compagnie, M^{lle} Beaujeu, tombèrent malades de la même manière et furent soignées de même; mais on administra de l'émétique à M^{lle} Beaujeu, qui, par la suite, fut la plus lente à se remettre et dut même, par mesure de prudence, recevoir l'extrême-onction. Guy Patin

(1) Lettre de Mme de Grignan du 20 novembre 1689.

(2) Lettre à Mme de Grignan du 18 septembre 1676.

n'eut pas manqué d'attribuer au médicament qu'il avait en haine la gravité de son état.

Le cardinal de Retz fut également saigné pour une fièvre continue. Il demandait du quinquina, soutenu par M^{mes} de Séviné, de La Fayette et de Guignan, contre les médecins qui voulaient s'en tenir à leur traitement habituel, se fiant peu à ce remède d'importation toute récente. Le cardinal tombe malade : *Il a la fièvre, il est accablé de douleurs qui lui causent des faiblesses, il a un hoquet qui marque la bile dans l'estomac.* Tout cela est justement ce qui est propre à être guéri par le quinquina. Les médecins sont impitoyables : *Ils le font saigner quatre fois en trois jours, et puis deux petits verres de cassi qui l'ont fait mourir dans l'opération* ¹. Le traitement par le quinquina était le monopole d'un Anglais, fort prisé de la haute société, et qui se faisait appeler le chevalier Talbot : il ne l'administrerait qu'en personne. Il vint enfin au chevet du cardinal : *Son pouvoir, déclara-t-il, n'allait pas jusqu'à ressusciter les morts.* Le cardinal avait soixante-six ans.

Voici la fin de l'Avare : *M. de Hautefort est mort; il n'a jamais voulu prendre du remède anglais, disant qu'il était trop cher. On lui dit : Monsieur, vous n'en donnerez que quarante pistoles. Il dit en expirant : C'est trop* ².

Plus digne est la mort de M. de Saint-Aubin, vieux parent de M^{me} de Sévigné, qui a trouvé matière, ici encore, à une description comparable au tableau qu'elle a déjà fait de sa vieille tante hydropique : *une chambre sans bruit, sans trouble, sans aucune mauvaise odeur; point de fièvre, qu'intérieure et imperceptible; une tête libre, un grand silence à cause de la fluxion qui est sur la poitrine, de bons et solides discours, point de bagatelles : enfin ce qu'on n'a jamais vu* ³. M^{me} de Sévigné rapporte avec précision ses derniers instants : *Vers minuit, il eut une horrible vapeur à la tête : la machine*

(1) Lettre au comte de Guitaut du 24 août 1679.

(2) Lettre à Mme de Grignan du 9 octobre 1680

(3) Idem, du 17 novembre 1688.

se démontait; il vomit ensuite, comme si ç'eût été encore un soulagement; il eut une grande sueur, comme une crise, et rendit le dernier soupir ¹.

Les fièvres intermittentes semblent en général moins sérieuses et prêtent souvent à badinage. Trissotin y trouve matière à un sonnet. Charles de Sévigné accable de ses railleries M^{lle} du Plessis, sa voisine aux Rochers, qui doit, dans son esprit, personnifier la Vierge des Sept-Douleurs et qu'il appelle *la Divine*. *L'illustre fille dont j'ai à vous entretenir a quelque chose de si étrangement beau et de si furieusement agréable qu'elle peut aller de pair avec l'aimable Tisiphone. Une lèpre qui lui couvre la bouche est jointe à cette prunelette qui ferait souhaiter un parasol au milieu des brouillards, et tout son désespoir est que cela l'empêche de baiser ma mère à tous les quarts d'heure du jour. Elle a eu une manière de peste qui l'a retenue longtemps chez elle... Présentement, nous sommes dans l'espérance qu'elle aura la fièvre quarte* ². Elle est en effet en proie à des accès, non pas de fièvre quarte, mais de fièvre tierce, et se trouve encore heureuse d'avoir, pour un jour de maladie, deux jours de santé qu'elle se promet de passer chez M^{me} de Sévigné. *Pour nous, déclare le terrible Charles, nous nous sommes jugés attaqués de la fièvre double-tierce, et nous sommes fâchés de prévoir que nous aurons, par ce moyen, deux jours de maladie contre un de santé* ³.

A Paris, M^{me} de Sévigné a dans son entourage une autre martyre en la personne de M^{lle} de Méri, accablée de vapeurs et d'accès de fièvre. Elle est d'un caractère difficile, et ses multiples maux ne font qu'en accentuer le côté hargneux. Sa santé lui donne des inquiétudes continuelles et ses préoccupations l'ont faite *une espèce de médecin*.

M^{me} de La Fayette est sujette, elle aussi, à de fréquentes indispositions : fièvres, coliques, migraines. Rentre-t-elle de

(1) Lettre à Mme de Grignan, du 19 novembre 1688.

(2) Lettre de Charles de Sévigné à Mme de Grignan, 8 décembre 1675.

(3) Ibid.

la campagne, reposée, purgée, rafraîchie, *la première chose qui lui arrive, c'est la fièvre tierce avec des accès qui la font rêver, qui la dévorent et qui ne peuvent faire autre chose que de la consumer, car elle est extrêmement maigre et n'a rien dans le corps*¹. Elle est menacée de dessèchement : entendons par là, avec M^{me} de Sévigné, qu'elle est de ceux *qui traînent leur misérable vie jusqu'à la dernière goutte d'huile*², et chez qui *la subtilité du sang est telle qu'il suffit d'un rien pour embraser la machine*. Petite santé va loin, dit-on souvent autour de nous : *Pour les santés délicates, elles méritent qu'on y prenne confiance. Je vous avoue sincèrement qu'après les états où j'ai vu M^{me} de Méri, je la crois immortelle; et qu'ayant confiance à la sagesse et à l'application de M^{me} de La Fayette pour la conservation de sa personne, il me semble qu'elle sortira toujours de tous ses maux*³.

M^{me} de La Fayette mourut à la fin de mai 1693, et l'on peut se demander si M^{me} de Sévigné assista à l'autopsie de sa meilleure amie, ou bien si elle s'est contentée d'en recueillir et d'en rapporter fidèlement les détails, à la manière d'un procès-verbal. *Elle avait un rein tout consumé et une pierre dedans, et l'autre tout pullulant (sic)... Elle avait deux polypes dans le cœur et la pointe du cœur flétrie : n'était-ce pas assez pour avoir ces désolations dont elle se plaignait ? Elle avait les boyaux durs et pleins de vents, comme un ballon, et une colique dont elle se plaignait toujours... Sa mort a été causée par le plus gros de ces corps étrangers qu'elle avait dans le cœur et qui a interrompu la circulation et frappé en même temps tous les nerfs, de sorte qu'elle n'a eu aucune connaissance pendant les quatre jours de sa maladie*⁴. Laissons à M^{me} de Sévigné ses idées sur les causes de la mort de son amie et bornons-nous à constater qu'elle a exactement décrit des phénomènes cadavériques qui nous semblent banaux, exception faite des

(1) Lettre à Mme de Grignan du 13 mai 1672.

(2) Idem, du 9 juillet 1677.

(3) Idem, du 8 janvier 1690.

(4) Idem, du 26 mai 1693.

lésions rénales dues à la lithiase, et qu'elle ne craint pas de s'étendre longuement sur un tel sujet.

Nous avons rencontré dans sa correspondance de très nombreux malades; nous nous sommes contentés d'en présenter quelques-uns, mais notre exposé, relativement bref, suffit, nous semble-t-il, à témoigner déjà de l'intérêt que porte la marquise de Sévigné à toutes les choses de la médecine.

II

MADAME DE SEVIGNE, MALADE

Il y a des gens que des maux multiples ont frappés. Ils en tirent un certain prestige; ils parlent avec complaisance de leur scarlatine, de leur rougeole, de leur typhoïde et savent qu'on leur a fait une gastro-entérostomie pour ulcère de l'estomac. Nous n'irons pas jusqu'à affirmer qu'ils s'en font gloire, mais ils se laissent attribuer une certaine autorité médicale : ils sont versés dans la matière. La pathologie les intéresse, la leur d'abord, celle des autres ensuite. Leurs propres maux leur confèrent un droit de regard sur ceux d'autrui.

M^{me} de Sévigné s'est-elle acquis des titres à exercer ce droit?

Nous ne trouvons rien dans sa correspondance qui puisse nous renseigner sur ce que fut son jeune âge. A l'époque de son mariage, ses contemporains ont vanté son bon naturel, son humeur joyeuse et le charme de sa conversation : enjouée, point prude, disant tout ce qu'elle trouvait joli, et des choses parfois gaillardes, telle était, d'après Tallemant des Réaux, M^{me} de Sévigné; le comte de Bussy-Rabutin a dit de sa cousine que, pour une femme de qualité, on trouvait son caractère un peu trop badin. Si l'on pouvait toujours juger du physique par le moral, il faudrait en déduire que de trop grands maux ne lui avaient point encore gâté l'existence.

Elle épousa, le 4 août 1644, le marquis de Sévigné, dont

elle eut deux enfants : ses accouchements n'ont pas d'histoire. Ses malheurs conjugaux et la mort de son mari n'altérèrent que momentanément sa bonne humeur, et toute son affection se porta sur ses enfants dont elle était très fière. Elle a fait l'admiration de l'abbé Arnault : *Il me semble, a-t-il écrit, que je la vois encore telle qu'elle m'apparut la première fois que j'eus l'honneur de la voir, arrivant dans le fond de son carrosse tout ouvert, au milieu de monsieur son fils et de mademoiselle sa fille, tous trois tels que les poètes représentent Latone au milieu du jeune Apollon et de la petite Diane, tant il éclatait d'agrément et de beauté dans la mère et dans les enfants* ¹.

M^{me} de Sévigné menait entre ses voyages une existence calme. Nous sommes peu renseignés sur ses habitudes et ses façons de vivre : elle aimait la campagne, les prés, les hautes futaies, le « serein », lisait Virgile et le Tasse, les Essais de Morale de Nicole, Rabelais parfois, et aussi les longs romans de La Calprenède. Elle parle rarement de sa table et de ce qu'on y mangeait.

Il nous faut arriver à l'année 1655 pour trouver dans une lettre de son cousin Bussy une allusion à une maladie de M^{me} de Sévigné; encore ignorons-nous ce dont il s'agit. A quarante-quatre ans elle se plaignait d'avoir déjà les cheveux blancs, et nous relevons bientôt dans sa correspondance le récit d'une indisposition sérieuse, la première qui soit digne d'être retenue : *J'allais à la messe à onze heures, en calèche, avec ma tante. A moitié chemin j'eus un grand mal de cœur; je craignis les suites, je revins sur mes pas, je vomis beaucoup; voilà de grandes douleurs dans le côté droit, de grands vomissements encore, mes douleurs redoublées, et une suppression qui me tenait toute la nuit. Voilà l'alarme au camp, on envoie chez Pecquet... on envoie chez l'apothicaire, on prépare un demi-bain plein de certaines petites herbes,, on m'y met : si j'avais eu dix laquais, ils auraient tous été employés* ².

(1) Extrait des Mémoires de l'Abbé Arnault, in *Lettres de Mme de Sévigné*, Edit. 1818, T. I, p. 394.

(2) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, du 7 juin 1671.

Crise appendiculaire ou colique hépatique ? Quoi qu'il en soit, il s'agissait là d'un accident grave, dont les suites furent bonnes puisqu'il n'en fut plus question. M^{me} de Sévigné aura d'ailleurs bientôt d'autres soucis : la santé de sa fille lui cause de vives inquiétudes; la plus belle fille de France, selon Bussy, mariée depuis quatre ans, se trouve très fatiguée de trois grossesses successives. *Il n' y a plus moyen de parler de vous à cette mère-beauté*, écrit Coulanges à M^{me} de Grignan, *les grosses larmes lui coulent des yeux. Mon Dieu, quelle mère !* ¹

Cette mère-beauté prétend ne point mériter son nom et se plaint de son emboppement et de la couperose qui marque peu à peu son visage. *C'est une routine qu'ils ont tous prise de dire qu'ils ne savent de quoi m'entretenir. Hélas ! mes pauvres petits yeux sont abîmés; j'ai la rage de ne dormir que jusqu'à cinq heures, et puis ils me viennent admirer !* ²

La maladie de M^{me} de La Trousse, sa tante, lui inspire des pensées tristes, lui rappelle que la vieillesse approche, et, avec elle, la mort inéluctable. *Je suis embarquée dans la vie sans mon consentement; il faut que j'en sorte, et cela m'assomme; et comment en sortirai-je ?... Je trouve la mort si terrible que je hais plus la vie parce qu'elle m'y conduit que par les épines dont elle est semée* ³. Non, elle ne hait pas la vie, et ce n'est là qu'une révolte passagère; influencée par les idées de Port-Royal, nous la verrons verser peu à peu dans une acceptation fataliste et résignée de l'inévitable, mais son courage reste intact, et même sa bonne humeur. *Ma règle à présent, c'est d'être déréglée* ⁴, dit-elle plaisamment à sa fille. Elle a quarante-neuf ans. Accablée de vapeurs et d'oppressions, saignée, purgée, rafraîchie, elle entreprend le voyage de Bretagne et arrive aux Rochers en septembre 1675. Elle s'en trouve à merveille : *Je ne sais d'où me revient cette fontaine de Jouvence.*

(1) Lettre de Coulanges à Mme de Grignan du 18 décembre 1671.

(2) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan du 20 novembre 1673.

(3) Idem, du 16 mars 1672.

(4) Idem, du 14 juin 1675.

Mon tempérament fait précisément ce qui m'est nécessaire : je lis et je m'amuse ¹.

En somme, et jusqu'à cette époque, ce tempérament s'est montré à peu près docile aux volontés de sa détentrice, et si M^{me} de Sévigné a parfois eu à se plaindre d'une trop grande réplétion et d'un certain degré d'échauffement des humeurs, — maux qui, chacun le sait, s'amendent par la saignée, les purgations et les nombreux remèdes rafraîchissants, — du moins n'a-t-elle pas eu encore à souffrir de leur corruption.

Pour se maintenir en bonne santé, elle va suivre les conseils de son cousin Bussy, qui a, sur les vapeurs en particulier, des vues personnelles quant à leur étiologie et quant à leur traitement. Elles ont leur origine dans la tristesse et la crainte que l'on a de la vieillesse et de la mort. *Ce mal, dira M^{me} de Sévigné, est dans l'imagination*

Pour le combattre, elle mange peu, marche beaucoup, ne reste pas au lit plus de sept heures, et ces principes d'hygiène lui plaisent par leur simplicité : nul doute qu'elle ne leur doive le bien-être dont elle jouit.

Le 17 janvier 1676, elle se plaint à sa fille d'avoir un torticolis : *Je ne puis remuer le côté droit. Ce sont, ma chère, de ces petits maux que personne ne plaint, bien qu'on ne fasse que crier.*

Ce petit mal va devenir une longue maladie, dont on dira souvent qu'elle est guérie et qui reprendra toujours. D'emblée, la malade en proclame la bénignité et la disparition prochaine. *Je me porte mieux, ma très chère. Ce torticolis était un très bon petit rhumatisme : c'est un mal très douloureux, sans repos, sans sommeil; mais il ne fait peur à personne. Je suis au huitième; un peu d'émotion et les sueurs me tireront d'affaire : j'ai été saignée une fois au pied, et l'abstinence et la patience achèveront bientôt...* ². Elle a de la fièvre et des sueurs; le côté gauche se prend après le côté droit; les articu-

(1) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan du 29 septembre 1675.

(2) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, du 19 janvier 1676.

lations se tuméfient. Elle ne peut écrire et son fils lui sert de secrétaire. *Il n'y a plus de fièvre; encore un peu de douleur et d'enflure... Il y a à Vitré un très bon médecin : elle a été saignée au pied en perfection... Enfin, il n'y aurait plus qu'à rire si on pouvait trouver l'invention de la faire demeurer dans son lit sur les fesses d'un autre, mais, comme par malheur, c'est toujours sur les siennes, elle en souffre présentement ses plus grandes incommodités. La maladie a été rude et douloureuse pour la première qu'elle ait eue en sa vie... 1.* Charles de Sévigné, s'étant institué garde-malade de sa mère, s'amuse de la voir impotente, les deux bras empaquetés dans vingt serviettes, incapable de se tenir debout; elle doit garder le lit quinze jours.

Le 31 janvier, la fièvre a disparu : *Je suis hors d'affaire, à la réserve que j'ai les bras, les mains, les jarrets, les pieds gros et enflés... C'est une incommodité incroyable 2.* M^{me} de Sévigné s'en console. Elle dispose d'ailleurs d'une panacée à peu près universelle, en l'occurrence la poudre de M. de Lorme, purgatif, donc excellent médicament contre le rhumatisme qui n'est pas autre chose que le résultat d'une réplétion effroyable d'humeurs. — Avouons toutefois que le rhumatisme de M^{me} de Sévigné ne daigna pas se rendre à un tel argument. Mais, comme il fallait rassurer M^{me} de Grignan, pour ne mentir qu'à moitié, on devait lui écrire des choses de ce genre : *Quoique je sois guérie, je suis encore toute pleine de cataplasmes 3.*

La résolution du mal traînait en longueur. *La fin infinie d'un rhumatisme est une chose incroyable : on ressent des douleurs qui font ressouvenir du commencement; l'on meurt de peur; une main se renfle traitreusement, un torticolis vous trouble : enfin, mon enfant, c'est une affaire que de se remettre en parfaite santé 4.*

(1) Lettre de Charles de Sévigné à Mme de Grignan, du 21 janvier 1676.

(2) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, du 31 janvier 1676.

(3) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, 9 février 1676.

(4) Idem, 19 février 1676.

Les mains restaient particulièrement enflées. Sur les conseils d'un capucin, on les enfuma pour les faire suer, procédé qui devait infailliblement les ramener à leur volume primitif. Il resta sans effet, et l'on résolut d'attendre les chaleurs : l'été devait rendre aux pauvres mains affligées leur souplesse et leur aspect normaux. L'état général de la marquise s'était cependant amélioré et lui permit de rentrer à Paris à la fin du mois de mars 1676; c'est alors que son entourage lui conseille un séjour dans une ville d'eaux.

Ira-t-elle à Bourbon ou à Vichy ? M. de Lorme conseille fortement Bourbon, mais, dit-elle, *c'est par cabale... Je suivrai les expériences qui sont pour Vichy* ¹. Saignée et purgée, munie par surcroît de sa *poudre du bonhomme*, elle se met en route, forte de sa croyance à une guérison prochaine : *Mes mains ne se ferment point; j'ai mal aux genoux, aux épaules, et je me sens encore si pleine de sérosités que je crois qu'il faut sécher ces marécages, et que dans le temps où je suis, il faut extrêmement se purger, et c'est ce qu'on ne peut faire qu'en prenant des eaux chaudes. Je prendrai aussi une légère douche à tous les endroits affligés du rhumatisme : après cela, il me semble que je me porterai fort bien* ².

Voici le régime qu'elle suit à Vichy : *On va à six heures à la fontaine : on boit et l'on fait une fort vilaine mine; car imaginez-vous qu'elles sont bouillantes et d'un goût de salpêtre fort désagréable. On tourne, on va, on vient, on se promène, on entend la messe, on rend les eaux, on parle confidemment de la manière qu'on les rend : il n'est question que de cela jusqu'à midi. Enfin on dîne. Après dîner, on va chez quelqu'un.. A sept heures, on soupe légèrement, on se couche à dix...* ³.

Elle s'en trouve bien, et tout le monde le lui dit : tout est donc pour le mieux. Huit jours de traitement l'ont déjà enchan-

(1) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan du 24 avril 1676.

(2) Idem, 6 mai 1676.

(3) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan du 20 mai 1676.

tée. *Ne savez-vous pas*, dit-elle à sa fille, *que j'ai conservé mes belles jambes ? ainsi je marche fort bien. J'ai mal aux mains, aux genoux, aux épaules : on m'assure que la douche me guérira. J'ai très bon visage, je dors et je mange bien, et je veux me persuader que tout cela n'est rien ; — J'ai même si peu d'humeurs que je ne prendrai des eaux que quinze jours, crainte de me trop échauffer. Je commencerai demain la douche* ¹.

La douche ! *C'est une assez bonne répétition du Purgatoire. Est-ce vraiment un petit supplice pour M^{me} de Sévigné, ou bien se trouve-t-elle humiliée dans le costume d'Eve ? Toujours est-il que le remède lui paraît barbare, et, malgré le fort honnête homme de médecin qui lui tient compagnie derrière le rideau et lui fait la lecture, elle ne l'accepte qu'avec une certaine impatience. On met d'abord l'alarme partout pour mettre en mouvement tous les petits esprits ; et puis on s'attaque aux jointures qui ont été affligées... On se met ensuite dans un lit chaud, où l'on sue abondamment, et voilà qui guérit* ². Les sueurs sont si abondantes qu'elles percent jusqu'au matelas ; elles entraînent toutes les superfluités du corps qu'elles allègent et fortifient, et constituent surtout une excellente cure d'amaigrissement pour une personne un peu grasse : tel est, pour M^{me} de Sévigné, le premier résultat tangible du traitement. Aussi se montre-t-elle satisfaite. Les genoux et les épaules ont retrouvé leur souplesse d'autrefois ; les mains restent enflées, les doigts se ferment mal ; tout de même, le voyage n'a pas été inutile : *Si l'été ne me guérit pas, on me fera mettre les mains dans une gorge de bœuf... Je marche fort bien et mieux que jamais, car je ne suis plus une grosse crevée ; j'ai le dos d'une plateur qui me ravit ; je serais au désespoir d'engraisser, et que vous ne me vîssiez pas comme je suis...* ³. Bien lui a pris, pense-t-elle, de ne pas être allée

(1) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan du 26 mai 1676.

(2) Idem, du 28 mai 1676.

(3) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan du 8 juillet 1676.

à Bourbon, dont les eaux, loin de guérir M^{me} de Montespan d'un mal qu'elle avait à un genou, lui ont rendu les deux également malades, ce qui constitue une preuve formelle de leur nocivité.

Le souci de ses mains déformées sera longtemps l'une des préoccupations dominantes de M^{me} de Sévigné. Ayant constaté l'inefficacité de la chaleur de l'été, après avoir usé de *poudre du bonhomme*, de pommades, de pilules, de bouillons divers, de moelle de cerf et d'eau de la reine de Hongrie, après avoir plongé ses mains dans une gorge de bœuf, puis dans de la vendange, elle en est réduite à conclure : *Après dix mois, j'ai encore les mains enflées* ¹.

Mais peu à peu, l'impotence fonctionnelle qui en résulte s'amende : le rhumatisme passe à l'état de souvenir. D'ailleurs, M^{me} de Sévigné est en proie à d'autres inquiétudes qu'elle même qualifie de mortelles.

Sa fille, arrivée à Paris le 22 décembre 1676, est fatiguée, amaigrie, malade. Six grossesses et la vie fastueuse que mène à Grignan la femme du lieutenant-général de Provence semble avoir eu raison de la santé et de la beauté de celle qui a été *la plus belle fille de France*. Frappée dans son amour maternel, et sans doute aussi dans son amour-propre, M^{me} de Sévigné s'acharnera pendant six mois à lui restituer les biens perdus, l'accablant de prévenances que l'objet de ces soins juge plutôt encombrantes. Moins expansive que sa mère, la comtesse de Grignan répond mal à l'amour tyrannique qu'on lui témoigne : il en résulte une certaine mésentente, vite atténuée d'ailleurs, car, dès le départ de sa fille, M^{me} de Sévigné se remet à lui écrire de longues lettres chargées de recommandations, qui ne sont que le reflet de ses angoisses maternelles.

Puis, comme le maintien de sa propre santé lui paraît mériter quelque considération, elle fait, en septembre 1677, un second voyage à Vichy, qui ne présente rien de particulier.

A la fin de l'année, M^{me} de Grignan, toujours maigre, tou-

(1) Idem, du 21 octobre 1676.

jours malade ¹, est de nouveau près de sa mère, à Paris. Elle y séjournera jusqu'au mois de septembre 1679, puis, toujours languissante, regagnera sa Provence lointaine. Toutefois, et à plusieurs reprises, elle referra le voyage.

De son côté, M^{me} de Sévigné, que ses intérêts appellent en Bretagne et que le rhumatisme a cessé d'incommoder, mène, à partir de cette époque, une existence plus mouvementée. Il lui est resté de sa maladie une crainte plus grande de tous les maux dont peut souffrir l'espèce humaine, et, par contraste, elle apprécie mieux les bienfaits de la santé : *Ma fille, la santé est toujours un solide et véritable bien : on en fait ce qu'on veut* ¹. Elle a de temps à autre une atteinte légère de *néphrétique*, ou bien un de ces rhumes qui nécessitent une bonne saignée, mais ce sont bagatelles : elle a payé tribut pour pouvoir désormais vivre sans souffrances.

Au cours des années 1684 et 1685, elle fit un long séjour en Bretagne. Sans doute les intérêts qui l'y retinrent étaient-ils d'importance, puisque M^{me} de Grignan était alors à Paris, où sa mère eût certes été heureuse de la rejoindre. Toutes deux, par extraordinaire, n'avaient qu'à se féliciter mutuellement de leur belle santé, l'une ne se plaignant que de sa poitrine douloureuse et l'autre n'ayant à signaler qu'une toute petite plaie à la jambe.

Mon fils, écrit M^{me} de Sévigné, vous dira le bon état où je

(1) On trouve, dans la correspondance du comte de Bussy-Rabutin deux lettres dont nous reproduisons les passages suivants :

1^o) Lettre de M^{lle} de Scudéry au comte de Bussy-Rabutin, du 14 juillet 1678 :
Je rencontrai l'autre jour Mme de Sévigné, en vérité encore belle. On dit que Mme de Grignan ne l'est plus, et qu'elle voit partir sa beauté avec un si grand regret que cela la fera mourir.

2^o) Réponse du comte de Bussy-Rabutin du 17 juillet :
Ce n'est pas seulement le bon tempérament de Mme de Sévigné qui la fait encore belle, c'est aussi son bon esprit. Je crois que quand on a la tête bien faite, on a le visage plus beau. Pour Mme de Grignan, je la trouve bien folle de ne vouloir point survivre à sa beauté.

(Correspondance du comte de Bussy-Rabutin, T. IV, p. 152-153.)

(2) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, du 31 mai 1680.

suis; il est vrai qu'une petite plaie que nous croyions fermée a fait mine de se révolter; mais ce n'était que pour avoir l'honneur d'être guérie par la poudre de sympathie... Je me suis fort bien gouvernée; quand j'ai marché, c'était pour être mieux; quand il n'y a ni feu ni enflure, il ne faut pas se laisser suffoquer la jambe en l'air dans une chaise. Je songe à ma santé préférablement à tout..., ma plaie a changé de figure, elle est quasi sèche et guérie... ¹.

Suivons pas à pas l'évolution de cette guérison : chaque jour, on annonce une cicatrisation complète et définitive pour le lendemain, et l'on s'emploie à la hâter à grand renfort de poudres, de baumes et d'onguents, suivant les conseils de M^{me} de Grignan. *Hormis la promptitude de la guérison, ma bonne, vous pouvez compter que vous m'avez guérie. Il est vrai que nous pensions au commencement que ce serait une affaire de quatre jours : nous nous sommes trompés, voilà tout, et en voilà quinze; mais enfin, la cicatrice fait une fort bonne mine de vouloir s'avancer, et pour la presser encore davantage, nous ôtons l'huile, avec votre permission...* ². L'onguent noir et la poudre de sympathie conjugués ne peuvent que fermer la boutique.

Première faillite : cette poudre de sympathie, malgré son nom, ne fait que nuire à la cicatrisation. Il faut maintenant tout attendre de l'onguent noir et surtout d'un emplâtre qui nous semble résumer tous les soins et tous les espoirs de M^{me} de Grignan. Ah ! l'aimable onguent ! Si l'on pouvait mettre le mot d'aimable avec celui d'emplâtre, je dirais que celui que vous m'avez envoyé mérite cet assemblage. Il attire tout ce qui reste, et guérit en même temps; ma plaie disparaît tous les jours : Montpezat, pezat, zat, at, t, voilà ma plaie. Il me semble que ce dernier que vous m'avez envoyé est meilleur... On veut que je marche, parce que je n'ai nulle

(1) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, du 28 janvier 1685.

(2) Idem, du 4 février 1685.

sorte de fluxions et que cela redonne des esprits et fait agir l'aimable onguent ¹.

Hélas ! voici que la fluxion apparaît : la plaie s'est à peu près fermée, mais les sérosités qu'elle laissait écouler autrefois s'accumulent maintenant entre cuir et chair — et c'est là, pour M^{me} de Sévigné, la cause de l'œdème, — d'autres plaies se forment; le tout s'accompagne de prurit. En présence de cette aggravation manifeste, on tient conseil : il faut se rendre à Rennes et consulter les capucins du duc de Chaulnes, dont l'intervention ne peut manquer d'amener la guérison. M^{me} de Sévigné en est si certaine, qu'elle reprend à son compte le mot du maréchal de Bassompierre : *Nous serons si sots que nous prendrons La Rochelle* ², ce qui signifie pour elle que si les capucins réussissent à la tirer d'affaire, ils lui ôteront le prétexte du voyage qu'elle voudrait faire à Paris pour aller rejoindre sa fille. La jambe, comme par malice, guérit à vue d'œil. Toutefois, et malgré la cicatrisation des plaies, la peau conserve cette pigmentation brune et cette infiltration que M^{me} de Sévigné appelle des *marques de fructus belli*. *Pour cette jambe, voici le fait : il n'y a plus aucune plaie, il y a longtemps, mais l'endroit était demeuré si dur, et tant de sérosités y avaient été reconnées par des eaux froides, que nos chers Pères l'ont voulu traiter à loisir, sans me contraindre et en me jouant, avec ces herbes que l'on retire deux fois le jour toutes mouillées : on les enterre et à mesure qu'elles pourrissent, riez-en si vous voulez, cet endroit sue et s'ammollit; et ainsi, par une douce et insensible transpiration, avec des lessives d'herbes fines et de la cendre, je guéris la jambe du monde la plus maltraitée par le passé* ³.

Tout cela se passe sans que la marquise observe le repos que nous prescrivons actuellement : peut-être les capucins voulaient-ils déjà imposer un traitement ambulatoire. M^{me} de

(1) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, du 14 février 1685.

(2) Idem, du 29 avril 1685.

(3) Idem, du 13 juin 1685.

Sévigné se montre enchantée, et des modalités, et des résultats de leur thérapeutique. *C'est dommage, dit-elle à sa fille, que vous n'alliez conter cela à des chirurgiens : ils pâmeraient de rire; mais moi, je me moque d'eux.*

A la date du 1^{er} juillet, les Pères sont d'avis que tout est terminé et qu'il n'y a plus lieu de s'occuper de cette jambe : la malade marche tant qu'elle veut. Or, elle n'est pas guérie, et ce serait aux chirurgiens de se moquer.

Le 22 juillet, elle avoue elle-même que les cataplasmes aux fines herbes n'ont pas vaincu le mal : *Je ne faisais rien, dit-elle, que pour animer et mettre ma jambe en furie* ¹. Et ce fut à une bonne femme de Vitré nommée Charlotte qu'échut l'honneur de guérir M^{me} de Sévigné de ses ulcères variqueux. Pendant huit jours, les plaies restèrent enveloppées *de pains de roses trempés dans du lait doux bouilli et rafraîchi, c'est-à-dire réchauffé trois fois le jour* ²; le traitement continua par l'application d'une pommade et d'une bande, puis de compresses au vin blanc. Les résultats, sans doute prodigieux, déclanchèrent chez la marquise un dernier accès d'enthousiasme que M^{me} de Grignan fut invitée à partager : *Vous trouverez ma jambe d'une perfection à vous faire aimer Charlotte toute votre vie* ³.

Rentrée à Paris, M^{me} de Sévigné ne jouit pas longtemps d'une santé parfaite : le rhumatisme la taquine et aussi la néphrétique. *Il y a dix jours, Monsieur, écrit-elle au Président de Moulceau, que ma belle et triomphante santé est attaquée : un peu de colique composée de bile, de néphrétique, de misères humaines; enfin, des attaques, quoique légères, qui font penser que l'on est mortelle* ⁴. Des manières de convulsions à la main gauche lui font redouter la réapparition de ce rhumatisme, qu'elle craint à juste titre, et l'amènent aux eaux

(1) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, du 22 juillet 1685.

(2) Idem.

(3) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, du 15 août 1685.

(4) Lettre de Mme de Sévigné au Président du Moulceau, du 3 avril 1686.

de Bourbon. Sans doute a-t-elle décidé ce voyage de sa propre autorité : *Si j'avais consulté Fagon, il m'y aurait envoyée; et m'y voilà* ¹.

Ayant conservé de son premier passage à Vichy une certaine répugnance à l'égard de la douche, elle se trouva fort heureuse de rencontrer à Bourbon un médecin nommé Amyot, ennemi de ce remède violent. Nous le soupçonnons de complaisance : *C'est un homme ennemi, raisonnablement, de la saignée, qui approuve les capucins, qui m'assure que tous mes petits maux viennent de la rate et que les eaux de Bourbon sont spécifiques* ². La douche était prescrite, M^{me} de Sévigné ne prendra les eaux qu'en boisson et en bains.

Il faut s'attendre à la voir proclamer leur supériorité sur toutes les autres : elle n'y manque pas. *Elles sont douces, gracieuses, fondantes : elles ne pèsent point* ³. Rien de comparable à Vichy. Pourquoi, dès lors, fit-elle venir et prit-elle à Bourbon des eaux de Vichy ? Elle n'en donne aucune explication. *J'ai envoyé quérir des eaux à Vichy, dit-elle..., elles sont réchauffées d'une manière qui me plaît, et du même goût, et quasi de la même force qu'à Vichy; elle font leur effet* ⁴. Et plus loin : *J'ai donc pris huit jours de Vichy et huit jours de Bourbon; j'ai pris dans l'intervalle de la poudre de M. de l'Orme, qui m'a fait des merveilles... J'ai pris en arrivant une médecine ordinaire, j'en prendrai encore une en partant; les eaux me purgent tous les jours sans violence* ⁵. En résumé, pour trois semaines de séjour, on compte seize jours de boisson, neuf bains, trois médecines et deux jours de repos. Après cela, il semble à M^{me} de Sévigné qu'elle n'a plus qu'à se bien porter; s'il en va autrement, elle n'aura à s'en prendre qu'à la médecine et aux médecins.

Cependant, elle a réglé constamment elle-même la marche

(1) Lettre de Mme de Sévigné au comte de Bussy-Rabutin, du 20 sept. 1687.

(2) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, du 22 septembre 1687.

(3) Idem, du 25 septembre 1687.

(4) Idem, du 27 septembre 1687.

(5) Idem, du 7 octobre 1687.

de sa cure, et quand elle a daigné prendre un avis autorisé, elle ne s'y est conformée qu'à moitié. Sa fille, partant au début d'avril 1688 pour la Provence, la laisse à Paris fatiguée encore, *échauffée*, dormant mal et se plaignant toujours de ses coliques; s'il faut l'en croire, tout cela se passe avec du bouillon de veau. De temps à autre, à sa fantaisie, M^{me} de Sévigné prend médecine, pour suivre les auteurs qui disent qu'il faut se purger de loin en loin. Elle redoute les vapeurs, et surtout les vapeurs d'épuisement qui sont les plus terribles : la nombreuse troupe des vaporeux et des vaporeuses ne lui ménage pas les conseils qu'à son tour elle prodigue à sa fille, tant et si bien que ces vapeurs disparaissent avec l'aide de l'essence de Jacob. Aux Rochers, qu'elle a retrouvés au printemps de l'année 1689, elle coule des jours paisibles, fait un voyage à Auray et à Lorient, ne se plaint de la chaleur que parce qu'elle a toujours été sujette à suer, se lève tôt, se couche tard, et se trouve heureuse d'être libre, ayant adopté la devise rabelaisienne : *Sainte Liberté, ou fais ce que voudras*.

Si je vous faisais une gazette de l'état de ma santé en détail, vous verriez, dans l'article de la vessie, que tout ce pays est dans une parfaite tranquillité; que les peuples sablonneux, qui avaient fait autrefois quelques entreprises, font à présent leurs efforts dans d'autres pays lointains; qu'on a reçu des lettres des extrémités de ce royaume, qui portent que les jambes ne furent jamais mieux faites ni plus en état de servir; que les mains, qui sont sur les frontières, ne sont plus sujettes aux fantaisies des nerfs, leurs voisins, ni aux vapeurs qui leur donnaient du secours; qu'enfin cet Etat serait un pays parfait, si l'on y pouvait trouver la fontaine de Jouvence : voilà tout le malheur¹.

M^{me} de Sévigné a, en effet, soixante-trois ans à l'époque où elle écrit ce spirituel bulletin de santé, et comme M^{me} de La Fayette l'engage à rentrer à Paris, où il lui sera plus facile de recevoir les soins que nécessite son âge, cette proposition lui rappelle qu'elle est vieille et qu'elle approche de sa fin.

(1) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, du 2 novembre 1689.

...Je fais souvent des réflexions et des supplications, et je trouve les conditions de la vie assez dures. Il me semble que j'ai été traînée malgré moi à ce point fatal où il faut souffrir la vieillesse; je la vois, m'y voilà, et je voudrais bien au moins ménager de ne plus aller plus loin, de ne point avancer dans ce chemin des infirmités, des douleurs, des pertes de mémoire, des défigurements qui sont près de m'outrager, et j'entends une voix qui dit : « Il faut marcher, malgré vous, ou bien, si vous ne voulez pas, il faut mourir », qui est une extrémité où la nature répugne ¹.

Peut-être y songe-t-elle souvent. Toutefois, même à cette époque, sa correspondance ne reflète pas d'idées sombres. Tout au plus prend-elle parfois des accents plus graves, mais la vieillesse n'a nullement altéré ses facultés d'observation, ce don de saisir les aspects amusants ou même ridicules des choses en apparence les plus sérieuses, qui communique à tout ce qu'elle écrit un certain tour de vivacité et d'enjouement. Elle s'est créé une philosophie simple et fataliste, et voit dans tout événement, heureux ou malheureux, la main de la Providence : dès lors, il faut tout accepter, et même avec courage. L'existence a d'ailleurs de bons côtés qu'elle apprécie, encore qu'elle soit maintenant facile à satisfaire. Elle fait montre de goûts peu compliqués, et on ne saurait par exemple l'accuser de gourmandise à la lecture du passage suivant : *Nous faisons ici fort bonne chère; nous n'avons pas la rivière de Sorgue, mais nous avons la mer; le poisson ne nous manque pas, et j'aime le beurre charmant de la Prévalaie, dont il nous vient toutes les semaines : je l'aime et je la mange comme si j'étais Bretonne; nous faisons des beurrées infinies, quelquefois sur de la miche; nous pensons toujours à vous en les mangeant; mon fils y marque toujours toutes ses dents, et ce qui me fait plaisir, c'est que j'y marque encore toutes les miennes; nous y mettrons bientôt de petites herbes fines et des violettes; le soir, un potage avec un peu de beurre à la mode du*

(1) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, du 30 novembre 1689.

pays, de bons pruneaux, de bons épinards : enfin, ce n'est pas là jeûner, et nous disons avec confusion :

« Qu'on a de peine à servir Sainte Eglise ! » ¹

Elle se sent devenir vieille femme, aimant la chaleur, le soleil et le coin du feu. Au cours d'un voyage en Provence, elle écrit à son cousin Bussy, âgé lui aussi : *Je sens un soleil capable de rajeunir par sa douce chaleur. Nous ne devons pas présentement négliger ces petits secours, mon cher cousin* ². Attristée par la mort de ses amies, M^{mes} de La Fayette et de Lavardin, elle finit par se réfugier auprès de sa fille, à Grignan, au mois de mai 1694. Son correspondant le plus assidu est Coulanges, qui l'amuse. Elle lui décrit, de son côté, la *cruelle et continuelle* chère que l'on fait à Grignan, bien différente des repas simples de Bretagne : ce ne sont que perdreaux nourris de thym et de marjolaine, cailles grasses *dont il faut que la cuisse se sépare du corps à la première semonce*, melons, figues, muscats, — ces muscats, *qui sont comme des grains d'ambre que l'on peut croquer*, — et le vin de Saint-Laurent !

A Paris, le mauvais air et la mort travaillent de compagnie et les lettres de Coulanges sont remplies de la liste de leurs victimes. C'est l'époque où Fénelon écrit à Louis XIV que la France n'est plus qu'un grand hôpital désolé et sans provisions. Le comte de Bussy-Rabulin est mort le 9 avril 1693 : nous n'avons trouvé dans ce que nous connaissons de la correspondance de M^{me} de Sévigné aucune mention de cet événement. Notre marquise paraît s'accommoder allègrement de son âge, traverse sans accroc l'hiver de 1693, dont elle nous a laissé un tableau célèbre, et ne se plaint jamais de son état physique. Sa quiétude ne saurait cependant être parfaite, car M^{me} de Grignan est de nouveau malade.

Et voici que nous apprenons la mort presque subite de M^{me} de Sévigné, survenue le 17 avril 1696, après quelques jours de maladie. Nous avons en vain cherché dans les lettres

(1) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, du 19 février 1690.

(2) Lettre de Mme de Sévigné au comte de Bussy-Rabutin, 13 novembre 1690.

de ses familiers des détails sur le début et la marche de l'affection, mais il s'agissait, d'après la majorité des auteurs, de petite vérole¹. M^{me} de Grignan, malade elle-même, ne put assister à sa mort, et nous ne connaissons des derniers jours de M^{me} de Sévigné que ce qu'en a écrit le comte de Grignan : *Elle a envisagé, dès les premiers jours de sa maladie, la mort avec une fermeté et une soumission étonnantes. Cette femme, si tendre et si faible pour tout ce qu'elle aimait, n'a trouvé que du courage et de la religion quand elle a cru ne devoir songer qu'à elle* ².

(1) Voir : Docteur Cabanès : Les indiscrétions de l'Histoire. — La légende de la mort de Mme de Sévigné.

(2) Lettre du comte de Grignan au président de Moulceau, du 28 mai 1696..

III

L'AMOUR MATERNEL

On ne saurait nier que M^{me} de Sévigné ait supporté courageusement les atteintes de la maladie : toujours souriante, elle parle sans amertume de ses malheurs et s'en moque parfois la première, bien qu'elle attende impatiemment un retour à l'état normal. L'espérance la soutient toujours, encore qu'elle soit souvent fort mal placée, et ses lettres la montrent rarement inquiète à son propre sujet.

Guérie, elle dit sa joie de vivre. *Ma fille, la santé est toujours un solide et véritable bien : on en fait ce qu'on veut.* Propos banal en soi : nous l'entendons dire tous les jours; reconnaissons cependant que M^{me} de Sévigné l'énonce avec une certaine force dans l'expression. Certes, elle s'occupa beaucoup de se conserver ce bien qu'elle estimait précieux entre tous, mais, surtout, la santé de sa fille fut pour elle à l'origine de soucis continuels.

On dit souvent qu'elle a élevé l'amour maternel au rang de passion et qu'elle doit autant à cet amour qu'au charme de ses écrits d'avoir passé à la postérité. Il est certain que sa correspondance n'est, en grande partie, que l'expression de la tendresse immodérée, oserons-nous dire, qu'elle avait pour sa fille. Les intérêts, les malheurs et les joies de cette fille

lui sont plus sensibles que les siens propres, et il faut voir comme elle imagine, alors qu'elle est seule à Paris ou en Bretagne, ce qui peut se passer en Provence. Entre toutes choses, la santé de sa fille lui est chère.

On trouve ordinairement dans toute correspondance entre gens qui se connaissent un peu, un chapitre où s'expriment, en formules plus ou moins heureuses, des souhaits mutuels de bonne santé. Chacun en profite pour parler de la sienne. Dans les lettres que M^{me} de Sévigné écrit à sa fille, ce chapitre est toujours fort long, bourré de questions, de recommandations et d'exemples à suivre ou à éviter, même quand M^{me} de Grignan nous semble avoir atteint un âge auquel on doit raisonnablement savoir se guider soi-même : la mère, premier médecin de sa famille, ne veut jamais perdre ses droits.

M^{lle} de Sévigné était une fort belle jeune fille. Bussy, qui ne l'aimait guère, lui trouvant de l'esprit, mais un esprit aigre et insupportable, l'avait baptisée, avons-nous dit déjà, la *plus jolie fille de France*, et Saint Simon, qui finit par la détester, lui reconnaissait une beauté indéniable; sa mère ne pouvait que l'admirer. Intelligente et cultivée, — lisant Descartes et Platon, — spirituelle, mais froide et compassée, elle était d'un naturel indolent, paresseux même, et promenait partout un grand air d'ennui et d'indifférence perpétuels. M^{me} de Sévigné, sans l'avouer, devait la trouver égoïste. Elle s'occupait beaucoup d'elle-même; fière de sa personne, soucieuse de sa beauté, elle avait de fréquents et longs tête-à-tête avec son miroir. *Hélas !* lui dira un jour sa mère, *où est le temps que vous ne mangiez qu'une tête de bécasse par jour et que vous mouriez de peur d'être trop grasse ?* Bref, c'était une beauté consciente de ses charmes.

Cependant, et malgré l'appoint estimable d'une dot de cent mille écus, les épouseurs manquaient à cette belle fille. Ce n'est point ici le lieu d'en rechercher les causes; toujours est-il qu'à vingt-quatre ans, elle attendait encore. Le mari apparut enfin en la personne du comte de Grignan, grand seigneur de

quarante ans, déjà veuf de deux femmes, plutôt laid, mais grand de taille et magnifique dans ses façons. Écoutons M^{me} de Sévigné crier naïvement sa satisfaction : *Il faut que je vous apprenne une nouvelle qui, sans doute, vous donnera de la joie : c'est qu'enfin la plus jolie fille de France épouse, non pas le plus joli garçon, mais un des plus honnêtes hommes du royaume : c'est M. de Grignan, que vous connaissez il y a longtemps. Toutes ses femmes sont mortes pour faire place à votre cousine, et même son père et son fils, par une bonté extraordinaire. De sorte qu'étant plus riche qu'il n'a jamais été, et se trouvant d'ailleurs, et par sa naissance, et par ses établissements, et par ses bonnes qualités, tel que nous le pouvions souhaiter, nous ne marchandons pas comme on a accoutumé de le faire : nous nous en fions bien aux deux familles qui ont passé devant nous*¹. Le mariage fut célébré le 29 janvier 1669.

Or, M. de Grignan avait un frère cadet, le chevalier de Grignan, jeune et beau, *plus beau qu'un héros de roman*, dira M^{me} de Sévigné. Il était difficile de le rencontrer pour la première fois sans en recevoir une grande impression, et sans doute sa belle-sœur fût-elle impressionnée. A l'automne, elle était enceinte. Un jour qu'il essayait un cheval fougueux, par suite d'un écart de la bête, il glissa de sa selle, et M^{me} de Grignan, témoin du fait, s'évanouit de saisissement. Elle en fit une fausse couche. Le beau-frère était beau, le mari plutôt laid, avec un grand nez, des cheveux ébouriffés et une barbe de capucin : les mauvaises langues eurent beau jeu.

Une deuxième grossesse se termina plus heureusement, avec l'aide de Pecquet et de M^{me} Robinet, sage-femme de grande réputation : on l'avait fait aller de Paris à Pézenas, en 1655, pour accoucher M^{me} la princesse de Conti. On attendait un garçon ; il vint une fille. *D'abord, Hélène me dit : Madame, c'est un petit garçon. Je le dis au Coadjuteur, et puis, quand nous le regardâmes de plus près, nous trouvâmes que c'était une*

(1) Lettre de Mme de Sévigné au comte de Bussy-Rabutin, du 4 déc. 1668.

petite fille. Nous en sommes un peu honteuses quand nous songeons que tout l'été nous avons fait des béguins au Saint Père, et qu'après de si belles espérances, la signora met au monde une fille !

...Rien ne console que la parfaite santé de ma fille; elle n'a pas eu la fièvre de son lait... 1.

L'enfant resta à la charge de sa grand'mère, après le départ de M^{me} de Grignan pour la Provence; peut-être la trouvait-on trop faible pour la faire voyager. Une telle considération n'eût certes pas embarrassé M^{me} de Sévigné, qui aurait emmené sa fille par monts et par vaux, mais la plus jolie fille de France fut une mère beaucoup plus expéditive, nous le verrons par la suite, et qui s'en tenait volontiers aux solutions les plus faciles.

M^{me} de Sévigné, restée seule, pleura tout son saoul. Eh ! ma pauvre fille ! eh ! mon Dieu ! a-t-on bien du soin de vous ? Il ne faut jamais vous croire sur votre santé. Adieu, ma chère enfant, l'unique passion de mon cœur, le plaisir et la douleur de ma vie. Aimez-moi toujours, c'est la seule chose qui me peut donner de la consolation 2.

Six mois après, nouvelle grossesse de M^{me} de Grignan. Il semble qu'elle en soit contrariée, et sa mère, pour la consoler, ne trouve rien de mieux que de lui énumérer tous les cas de grossesse de son entourage, citant successivement M^{mes} de Béthume, de Verneuil, de Soubise, de Louvigny, de Crussol et mille autres. C'est une épidémie de grossesses. *Si je pouvais trouver, ajoute-t-elle, quelque honnête veuve ou quelque honnête fille qui le fut aussi, je vous le manderai pour votre consolation.* Elle-même se montre inquiète et, craignant pour la santé et la beauté de sa fille, finit par s'en prendre au mari : *Vous vous plaisez dans vos œuvres; au lieu d'avoir pitié de ma fille, vous ne faites qu'en rire. Il paraît bien que vous ne savez ce que c'est que d'accoucher ! Mais, écoutez-moi, si après*

(1) Lettre de Mme de Sévigné au comte de Grignan, du 19 novembre 1670.

(2) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, du 9 février 1671.

ce garçon-ci vous ne lui donnez quelque repos, je croirai que vous ne l'aimez point... Pensez-vous que je vous l'aie donnée pour la tuer, pour détruire sa santé, sa beauté, sa jeunesse !¹.

La pensée de cet accouchement qui va se passer loin d'elle la tourmente. Elle ne cesse de prodiguer des conseils. *Vous êtes donc résolue d'accoucher à Lambesc ? Avez-vous votre chirurgien ? La petite Deville me mande que vous le connaissez : c'est beaucoup. Je crains qu'il ne soit jeune, puisqu'il vous saigne, et les jeunes gens n'ont guère d'expérience².* Ce jeune chirurgien avait soixante-quatre ans. Tout se termina au mieux : M^{me} de Grignan accoucha du garçon attendu, qu'on appela Louis-Provence.

M^{me} de Sévigné en fut très heureuse : *La jolie chose, dit-elle, que d'accoucher d'un garçon ! On avait enfin l'héritier sur lequel devaient se fonder tous les espoirs de la famille, et, dans son esprit de grand'mère, la naissance de ce petit-fils devait mettre un terme aux fatigues de sa fille. Celle-ci ne se plaint que d'être maigre; rien d'étonnant à cela : Vous avez traité votre accouchement comme celui de la femme d'un colonel suisse; vous ne prenez point assez de bouillons; vous avez caqueté dès le troisième jour, vous vous êtes levée dès le dixième, et vous vous étonnez après cela si vous êtes maigre!³.* Cette maigreur fait le désespoir de M^{me} de Sévigné, et son gendre reçoit le contre-coup de sa mauvaise humeur. Elle lui trouve bien du caquet et l'envie de recommencer. C'est à sa femme, qui se voit adresser un avertissement solennel, de se défendre : *Si après être purgée, vous avez seulement la pensée de coucher avec M. de Grignan, comptez que vous êtes grosse, et si quelqu'une de vos matrones dit le contraire, elle sera corrompue par votre époux⁴.*

Mais il y a d'autres maux à redouter que la grossesse : la petite vérole sévit en Provence aussi bien qu'à Paris, et le

(1) Lettre de Mme de Sévigné au comte de Grignan, du 18 octobre 1671.

(2) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, du 15 novembre 1671.

(3) Idem, du 30 décembre 1671.

(4) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, de janvier 1673

soleil y fait tourner les têtes en causant des manières d'apoplexie ! M^{me} de Sévigné ne sera jamais sûre de la santé de sa fille tant qu'elle ne l'aura pas sous les yeux.

Et voici qu'elle se rend en Provence en juillet 1673, malgré la chaleur, malgré les punaises et les scorpions, malgré le mauvais état des routes : M^{me} de Grignan l'attend au bout du chemin. Hélas ! elle est grosse, encore grosse, toujours grosse, et c'est à désespérer. Cette quatrième grossesse se termine d'ailleurs mal, sans que nous sachions de quelle manière. Reentrée à Paris, M^{me} de Sévigné presse sa fille de venir l'y rejoindre : *Quand je me représente voutre maigreur et votre agitation, quand je pense combien vous êtes échauffée et que la moindre fièvre vous mettrait à l'extrémité, cela me fait souffrir et le jour et la nuit. Quelle joie de vous restaurer auprès de moi, dans un air moins dévorant et où vous êtes née* ¹.

M^{me} de Grignan, se laissant convaincre, se rendit à Paris au mois de février 1674 et y fit un séjour de plus d'une année, séjour marqué par une nouvelle grossesse au terme de laquelle naquit une fille qu'on appela Pauline. C'est alors que M^{me} de Sévigné commence à souffrir de ses vapeurs et de ses crises d'oppression ; quant à sa fille, l'air natal et la tendresse maternelle semblent avoir momentanément rétabli sa santé, et c'est à son tour de donner des conseils, d'autant plus que le rhumatisme de M^{me} de Sévigné va bientôt, et pendant de longs mois, constituer l'un de leurs principaux sujets de conversation.

Au début de 1676, M^{me} de Grignan accoucha, avant terme, — à huit mois, — d'un garçon. On attribua l'accident à un bain de pieds qu'elle avait pris quelques jours auparavant. L'enfant vécut *contre toutes les règles de la médecine*, et contre l'avis de sa grand'mère qui, dès la naissance, disait que, quoiqu'on pût faire, on ne le sauverait pas à huit mois. Les événements, à quelque temps de là, lui donnèrent raison : l'enfant mourut à dix-huit mois d'une fièvre continue : il ne marchait pas encore et n'avait aucune dent. M^{me} de Sévigné

(1) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan du 22 décembre 1673.

sait exactement quelles furent les causes de sa mort : *Consolez-vous du petit : il est mort des dents et non pas d'une fluxion sur la poitrine. Quand les enfants n'ont pas la force de les pousser dans le temps, ils n'ont pas celle de soutenir le mouvement qui les veut faire percer toutes à la fois* ¹.

La mère, elle-même, était assez mal en point. Nous avons fait mention dans le chapitre précédent de son passage à Paris en 1677, épuisée, amaigrie, méconnaissable au dire de tous ses amis. M^{me} de Sévigné crut sa fille perdue et l'accabla de soins. *Vous vous faites mourir, leur disait-on, il faut vous séparer.* Que ne ferait-on pas pour une fille si chèrement aimée ? On la laissa reprendre seule le chemin de Provence, non sans lui adresser, aussitôt son départ, des conseils touchants : *Mettez bien, je vous supplie, votre petite poitrine dans du coton. Si je n'avais que l'absence pour quelque temps, je m'en accommoderais fort bien; mais cette idée de votre maigreur, de cette faiblesse de voix, de ce visage fondu, de cette belle gorge méconnaissable, voilà ce que mon cœur ne peut soutenir* ². M^{me} de Sévigné souffre de l'éloignement qui lui est presque imposé, mais, recevant de bonnes nouvelles de Grignan, elle en arrive à croire ferme que, si sa fille se porte mieux, c'est qu'elle n'a plus à soutenir l'effort de la présence maternelle. L'amélioration n'est d'ailleurs que temporaire : *Quoi ! vous avez été malade ! Vous avez été saignée deux fois ! Vous avez eu raison de craindre votre esquinancie ! Vous avez craché du sang ! On dit que ce n'était que de la gorge, mais est-ce là ce sang si bien rafraîchi ? Cette sérosité qui est tombée sur vos jambes, où en étions-nous si elle fut tombée sur votre poitrine ?* ³ Et la fièvre a fait son apparition. La mère, à Paris, bout d'inquiétude et d'impatience : sa fille ne se soigne pas, ne mange pas assez, ou bien ne mange que ce qui lui fait mal.

Enfin, elle rentre à Paris. Elle ne va pas mieux, et M^{me} de

(1) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, du 16 juillet 1677.

(2) Idem, du 11 juin 1677..

(3) Idem, du 13 septembre 1677.

Sévigné se répand en lamentations. Bussy, tout en accusant d'une part le comte de Grignan des malheurs de sa femme, trouve de l'autre que sa cousine fait bien du bruit pour une simple maigreur. Il suffit d'attendre, paisiblement. *Dieu et la raison*, conclut-il, *sont de rands médecins*. Certes, mais sans doute veut-il surtout laisser entendre que tout le reste n'est bon à rien.

On prit cependant un parti que nous estimons raisonnable : on s'en fut consulter une sommité médicale de l'époque : le grand Fagon. M^{me} de Grignan discuta le diagnostic.

Quand elle lui a dit que sa maigreur n'était rien, et qu'après avoir été grasse on devient maigre, il lui a dit qu'elle se trompait, que sa maigreur venait de la sècheresse de ses poumons qui commençaient à se flétrir, et qu'elle ne demeurerait point comme elle est; qu'il fallait, ou qu'elle se remit en santé, ou que sa maigreur viendrait jusqu'à l'excès, qu'il n'y avait point de milieu; que ses langueurs, ses lassitudes, ses pertes de voix, marquaient que son mal était au poumon; qu'il lui conseillait le repos, la tranquillité, les régimes doux, et surtout de ne point écrire; qu'il espérait qu'elle pourrait se remettre, mais que si elle ne se rétablissait point elle irait de mal en pis... Le mal est d'autant plus considérable qu'il y a un an qu'il dure et celle longueur est tout ce qu'il y a à craindre ¹.

Les affirmations de Fagon firent impression sur ses clientes; mais, comme il ne prédisait point une guérison certaine, il nous paraît que ses prescriptions ne furent qu'à moitié suivies. M^{me} de Grignan resta longtemps languissante, en proie à des accès fébriles qu'on étiqueta fièvre tierce; puis, enfin, il y eut un mieux durable, et l'on parla de départ en Provence.

Ma fille commence à ne plus parler que d'aller à Epouisse en allant à Grignan. Mais comme sa santé n'est point encore en état d'envisager un tel voyage, j'espère que M. de Grignan... donnera tout le loisir nécessaire pour la tirer de cette étrange maigreur où elle est tombée. Cependant, sa poitrine se porte

(1) Lettre de Mme de Sévigné au compte de Grignan, du 27 mai 1678.

mieux depuis les grandes sueurs qu'elle a eues dans sa fièvre tierce, qui l'ont persuadée que ce qui piquait sa poitrine était les sérosités que les sueurs ont fait sortir. Il y a quelques apparences, mais aussi elle devrait être plus forte et moins maigre qu'elle n'est, si elle était guérie de ce côté-là; de sorte que nous attendons avec impatience l'effet des remèdes qu'elle prend et qu'elle prendra ¹.

A peine est-elle partie que sa mère à l'obsession des moindres contrariétés qui peuvent marquer son voyage : *Ce Rhône aura-t-il voulu de vous ? Quel mal vous aura fait cette tempête ! Et puis la bise, peut-être, en arrivant à Grignan ! Ma fille, on n'a jamais tout craint quand on aime comme je fais !* ² Que de fatigues, que de nuits passées sur la paille, et sans dormir, que de repas froids, avant d'atteindre ce château de Grignan ! *Ma chère fille, vous ne me dites pas comme vous vous en portez, et comme cette poitrine en est échauffée, et comme votre sang en est irrité !* Tout est excessif en cette Provence : chaleurs, serein, bise, pluies et tonnerres ! Comment la maigreur et la délicatesse de M^{me} de Grignan sauraient-elles résister à tant de violences conjuguées contre elle ! Elle souffre de coliques, elle a les jambes froides et enflées, et, à peine est-elle arrivée au but, on lui conseille un nouveau voyage pour les réchauffer en y rétablissant la circulation des petits esprits ! M^{me} de Sévigné se reprend à trembler de plus belle ; tous ses amis sont au fait de ses craintes : *Cette comtesse me revient toujours au cœur et à l'esprit; elle a de cruels maux de jambes : c'est l'humeur de cette poitrine qui se jette là. Elle est toujours d'une maigreur qui me fait trembler; elle me cache la moitié de ses maux, et l'éloignement fait qu'on n'a jamais de repos* ³.

Est-ce vraiment par hasard qu'elle fait la rencontre de du Chesne, médecin renommé ? Elle en profite pour lui parler

(1) Lettre de Mme de Sévigné au comte de Guitaut, du 1^{er} juin 1679.

(2) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, du 4 octobre 1679.

(3) Lettre de Mme de Sévigné au comte de Guitaut, du 24 octobre 1679.

de l'état de sa fille : pour lui, le mal est dans les humeurs qu'il faudrait évacuer par des frictions faites sur le dos *avec de l'eau de vie et de l'huile noix tirée sans feu, mêlées ensemble*, dans le but d'ouvrir les pores de la peau. Il prescrit *bien des orges, des bouillons de poulet avec des semences froides*, recommande surtout d'éviter le café : *la force que vous croyez que le café vous donne n'est qu'un faux bien, puisque cela vient du mouvement de votre sang, qui aurait besoin, au contraire, d'être calmé et adouci* ¹. Etant donné ce que nous savons du café, aliment d'épargne et excitant des fonctions cardiaques, il nous semble que du Chesne donne, sous une forme évidemment archaïque, une explication satisfaisante de son mode d'action. Il dit enfin qu'il faut éviter de trop écrire, parce que cela fatigue beaucoup.

En cet hiver 1679, M^{me} de Sévigné n'est entourée à Paris que de malades, et l'hôtel Carnavalet qu'elle habite est momentanément transformé en hôpital : l'abbé de Coulanges, le *Bien bon*, est continuellement en proie à un vieux catarrhe bronchique; le chevalier de Grignan a sa goutte, et M^{lle} de Méri, accablée de vapeurs, de migraines et de coliques, est d'une humeur massacranter.

Les nouvelles de Provence sont heureusement meilleures : M^{me} de Grignan, disent tous ceux qui l'ont vue chez elle, se porte bien. Sa mère ne veut rien en croire : on lui cache toujours une partie de la vérité, pour lui épargner des inquiétudes. Ce n'est pas elle qui agirait ainsi, à l'entendre : *J'honore tant la communication des sentiments à ceux que l'on aime que je ne penserais jamais à épargner une inquiétude, au préjudice de la consolation que je trouverais à faire part de ma peine à quelqu'un que j'aimerais* ².

Elle reçoit un jour de sa fille une lettre écourtée : M^{me} de Grignan, indisposée, s'est contentée d'écrire une page et s'est fait remplacer pour la suite par sa demoiselle de compagnie,

(1) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, du 8 novembre 1679.

(2) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, du 1^{er} décembre 1679.

M^{lle} de Montgobert. La voilà tout en larmes, se rappelant les paroles de du Chesne quant aux méfaits de l'écriture : *Ma très chère fille, figurez-vous que je suis à genoux devant vous, et qu'avec beaucoup de larmes... je vous demande de ne plus écrire que comme vous avez fait la dernière fois. Hélas ! ma chère enfant, tout épuisée, tout accablée, n'en pouvant plus, une douleur et une sècheresse de poitrine épouvantables ! Et moi, qui vous aime chèrement, je puis contribuer à votre perte !* ¹ Tout cela pour en arriver à interdire à M^{me} de Grignan d'écrire plus d'une page par lettre, sinon, c'est M^{me} de Sévigné qui n'écrira plus du tout ! M^{me} de Méri se gouverne bien mieux : elle n'écrit point — il est vrai qu'elle est toujours malade. — *Corbinelli se tue quand il veut : il n'a qu'à écrire ; qu'il soit huit jours sans regarder son écritoire, il ressuscite !* Que n'obtiendrait-on pas avec de tels exemples ? M^{me} de Grignan ne peut qu'obéir, et, comme elle suit les conseils maternels, écrivant peu et se reposant beaucoup, cessant même d'aller dans le monde, sa mère la juge bien malade : *Mais vous n'étiez pas ici*, dit-elle, *hors d'état de prendre quelque part à la société !*

Et toujours elle n'attache qu'un crédit limité aux gens qui osent lui parler de la merveilleuse santé de sa fille. Elle n'est point si bien portante, puisqu'elle souffre de l'estomac : *Voilà une bouffée de mal qui dure longtemps, ma chère fille, et que je comprends qui doit être bien triste et bien incommode. Il n'y a personne qui ne connaisse quelque douleur d'estomac ; mais celle que vous sentez est plus piquante et plus pesante, et cela se passe dans un endroit si intérieur et si intime, c'est tellement soi qui souffre, que j'ai toujours admiré votre douceur et votre patience. Je ne crois point qu'une autre ait pu supporter ce mal comme vous* ². Ah ! si M^{me} de Sévigné pouvait le prendre à son compte, ce mal dont se plaint sa fille ! Ne dirait-on pas déjà qu'elle le ressent au plus profond d'elle-

(1) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, du 29 décembre 1679.

(2) Idem, du 24 janvier 1680.

même ? Ne pouvant soulager M^{me} de Grignan de ses misères, il lui faut les connaître toutes, et par le menu. Quand on lui écrit que tout va bien, c'est qu'il y a quelque chose à lui cacher, c'est qu'on est malade; donc on se soigne mal; on ne suit pas ses conseils, ni ceux des médecins : elle ira même jusqu'à reprocher à sa fille d'accumuler des ordonnances sans les suivre.

Elle est malheureuse : il ne faut rien moins que sa soumission aux volontés de la Providence pour qu'elle se résigne à son sort. *Il faut, dit-elle, qu'il y ait une M^{me} de Sévigné qui aime sa fille plus que toutes les autres mères, qu'elle en soit souvent très éloignée, et que les souffrances les plus sensibles qu'elle ait dans cette vie lui soient causées par cette chère fille* ¹.

Un voyage aux Rochers vient heureusement la distraire sans l'ôter entièrement à ses soucis. D'ailleurs, elle exagère; M^{me} de Grignan ne se plaint d'aucun malaise; il lui prend maintenant fantaisie de se baigner deux fois par jour dans l'eau du Rhône, et sa poitrine ne paraît pas s'en trouver mal. Mais une telle idée ne peut venir, suivant M^{me} de Sévigné, que d'une personne bien échauffée. Se trouvant beaucoup plus forte, M^{me} de Grignan se reprend à mener grande vie en Provence, cependant que sa mère, à la fin de l'année 1680, semble n'avoir à se plaindre que des retards de la poste.

Elle pourra d'ailleurs bientôt se rendre compte elle-même de l'amélioration survenue dans l'état de sa fille, qui, sur les instances maternelles, revient à Paris : on craint toujours pour elle le dessèchement et la bise de Grignan.

Je l'ai trouvée mieux que quand elle partit, et cet air de Provence qui la devait dévorer ne l'a point dévorée; tels sont les termes dans lesquels M^{me} de Sévigné exprime à son cousin Bussy sa satisfaction mêlée d'étonnement, sans qu'elle cesse pour cela d'entourer cette chère fille des soins les plus assidus.

(1) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, du 6 mai 1680.

Votre santé fait la mienne, se plait-elle à lui dire : double raison de la bien surveiller.

Et peu à peu, avec le temps, cette surveillance se relâche; il y a bien, parfois, du côté de cette poitrine échauffée, des douleurs mystérieuses contre lesquelles ni le baume tranquille ni la poudre de sympathie n'ont d'action sensible; ou bien une angine se déclare, qui vaut à la malade une recrudescence de conseils, faute de mieux, car M^{me} de Sévigné a dû quitter sa fille pour se rendre aux Rochers où l'immobilisent ses ulcères variqueux. Ce ne sont là que de minces escarmouches : M^{me} de Grignan en sort plus forte que jamais. Puis, comme elle avance en âge, quelques vapeurs lui rappellent, à son tour, qu'elle est mortelle, et nécessitent de fréquentes saignées. Rentrée en Provence, elle se plaint de l'estomac et souffre de migraines, maux qui ont certainement, d'après M^{me} de Sévigné, leur origine dans l'écriture, dont sa fille abuse, au risque de se casser la tête comme il arriva à M. Pascal, mort d'épuisement à force de penser et d'écrire *du divin*.

Mais il faut que M^{me} de Sévigné souffre par ce qu'elle aime le plus : c'est une fatalité; la Providence encore a, de toute éternité, chargé ce canon-là. Aux inquiétudes continuelles que cause sa santé, sa fille vient ajouter les embarras d'argent.

M^{me} de Sévigné avait été riche. Elle-même calculait au mois de juin 1671 qu'elle avait possédé cinq cent trente mille livres de biens. De goûts simples, un peu *rustaude*, suivant sa propre expression, elle était économe. Le soin de cette fortune incom bait à son oncle, l'abbé de Coulanges, le *Bien Bon*, qui s'en occupait avec amour, aimant fort les beaux yeux de la cassette. Hélas ! les enfants de M^{me} de Sévigné tenaient de leur père : ils avaient les poches percées. Les Grignan aimaient le faste; ils tenaient en Provence une Cour véritable, dont M^{me} de Grignan était la reine — la reine de la Méditerranée, disait sa mère; le comte aimait les marbres, les tableaux et les meubles de prix. Tout cela coûtait fort cher et le fonds y passait peu à peu en plus des revenus. Dès 1676, la belle-mère protestait contre les emprunts de son gendre. *C'est proprement le car-*

*naval, la vie que vous faites. Elle se rappelle son passage à Grignan : on y jette l'argent par les fenêtres. C'est une chose étrange que cinquante domestiques; nous avons eu peine à les compter !... Pour Grignan, je ne comprends jamais comment vous pouvez souhaiter d'autre monde que votre famille. Vous savez bien que quand nous étions seuls, nous étions cent dans votre château !*¹.

Or, il faudra bientôt acheter une charge de colonel au jeune Louis-Provence de Grignan, et faire les frais de son régiment. Son père a deux filles d'un précédent mariage, qu'il lui faut doter, et il reste Marie-Blanche et Pauline de Grignan. Leur mère, expéditive, voudrait leur faire prendre le voile pour faire la place plus large à l'héritier, suivant la coutume féodale. Passe encore pour les deux aînées, filles de M. de Grignan, mais pour ce qui est de ses deux petites-filles, Marie-Blanche — ses *petites entrailles* — et Pauline, M^{me} de Sévigné, leur grand'mère, ne veut rien savoir et pousse les hauts cris. Marie-Blanche accepte d'entrer en religion au couvent des Visitantines d'Aix, où sa mère ne lui fait que de rares visites; Pauline, avec l'appui de sa grand'mère, réussit à ne pas suivre le même chemin.

Les Grignan ne cessent d'emprunter et d'hypothéquer les revenus de leur charge. De son côté, M^{me} de Sévigné a tout donné, vendant même ses équipages, restant en panne aux Rochers, jusqu'à ce que de patientes économies lui aient de nouveau permis de faire l'acquisition de deux chevaux ! Il reste, pour éviter la ruine, à marier richement Louis-Provence de Grignan, orgueil et espoir de sa famille. La mauvaise fortune de sa maison ne lui permet guère le mariage qui conviendrait à son rang : la noblesse française, en cette fin du xvi^e siècle, est fort amoindrie de toutes parts. D'ailleurs, et suivant les dires mêmes de la comtesse de Grignan, il faut de temps en temps *du fumier sur les meilleures terres* : Son fils épousa la fille d'un fermier général. Elle avait dix-huit ans,

(1) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, du 17 mai 1680.

était jolie, aimable, sage, bien élevée, raisonnable au dernier point. Elle avait surtout quatre cent mille francs de dot et son père payait les dettes des Grignan.

Le mariage eut lieu le 2 janvier 1695. Depuis le mois de mai de l'année précédente, M^{me} de Sévigné était en Provence et devait, une fois de plus, soigner sa fille qu'une perte de sang avait fort anémiée et qui, de plus, souffrait de l'estomac. *Pour la santé de votre pauvre sœur, écrit-elle à son fils, elle n'est point du tout bonne. Ce n'est plus de sa perte de sang, elle est passée; mais elle ne s'en remet point, elle est toujours changée à n'être point reconnaissable, parce que son estomac ne se rétablit point, et qu'elle ne profite d'aucune nourriture; et cela vient du mauvais état de son foie dont vous savez qu'il y a longtemps qu'elle se plaint... On pourrait faire quelques remèdes à ce foie, mais ils sont contraires à la perte de sang qu'on craint toujours qui ne revienne, et qui a causé le mauvais état de cette partie affligée. Ainsi, ces deux maux dont les remèdes sont contraires font un état qui fait beaucoup de pitié*¹. Peut-être aussi la bonne et cruelle chère que l'on fait à Grignan serait-elle à incriminer.

De bon avis viennent de toutes parts : de Paris surtout, transmis par le petit Coulanges, dont la femme croit avoir précisément la même affection que M^{me} de Grignan et propose les remèdes qui lui ont réussi. Il faudrait, d'après elle, ramener la malade à Paris et la confier aux bons soins de son médecin, Helvétius. *Ce que vous pourriez faire de mieux pour moi, mon aimable cousin, répond M^{me} de Sévigné, ce serait de nous envoyer, par quelque subtil enchantement, tout le sens, toute la force, toute la santé, toute la joie que vous avez de trop, pour en faire une transfusion dans la machine de ma fille... Son dernier état a été si triste et si violent, qu'il en a fallu venir à une saignée du bras : étrange remède qui fait répandre du sang quand il n'y en a déjà que trop de répandu; c'est brûler la bougie par les deux bouts*². Helvétius est per-

(1) Lettre de Mme de Sévigné à Charles de Sévigné, du 20 septembre 1695.

(2) Lettre de Mme de Sévigné à M. de Coulanges, du 15 octobre 1695.

suadé que l'air subtil est contraire à la santé de M^{me} de Grignan, et dispose, d'autre part, d'un remède sûr pour arrêter les hémorragies quelle qu'en soit l'origine. Il s'agit sans doute de l'ipéca.

Le président de Moulceau, ami de M^{me} de Sévigné, intervint pour elle auprès d'un médecin dont il savait la réputation, M. Barbeyrac, à qui fut attribuée la guérison de M^{me} de Grignan; il avait prescrit de la rhubarbe et un régime approprié. La guérison ne fut qu'une accalmie. En avril 1696, à la mort de sa mère, M^{me} de Grignan, tenue, semble-t-il, dans l'ignorance de ce qui se passait, resta confinée dans sa chambre : M^{me} de Sévigné s'imposa de mourir hors de la vue de sa chère comtesse.

Peut-être, connaissant son mal, sacrifiait-elle une fois de plus à l'amour maternel dans la crainte de la contagion. Dix jours après, sa fille disait au président de Moulceau son grand chagrin : *J'étais bien loin d'y être préparée; la parfaite santé dont je la voyais jouir, un an de maladie qui m'a mise cent fois en péril, m'avaient ôté l'idée que l'ordre de la nature put avoir lieu à mon égard. Je me flattais, je me flattais, de ne jamais souffrir un si grand mal; je le souffre et je le sens dans toute sa rigueur*¹.

Ainsi reconnaissait-elle avec sincérité, sans vaine déclamation, la perte qu'elle subissait en la personne de cette mère, la plus tendre qui fut, la meilleure et la plus dévouée.

La petite vérole, dont était morte M^{me} de Sévigné, faucha, huit ans après, Louis Provence de Grignan, brigadier général des armées du roi, ambassadeur à la Cour de Lorraine, et, l'année suivante, en 1703, la comtesse de Grignan, sa mère. Le comte de Grignan mourut octogénaire, et sa fille Pauline, devenue M^{me} de Simiane, survécut à sa famille jusqu'en 1737.

(1) Lettre de Mme de Grignan au Président de Moulceau, du 28 avril 1696.

IV

CHARLES DE SEVIGNE

Sa fille était l'idole de M^{me} de Sévigné. Elle avait cependant un fils, héritier du nom, et nous savons la place que tenait en général ce fils dans les familles féodales. Charles de Sévigné ne joua pourtant dans la sienne qu'un rôle effacé, son humeur et ses goûts s'accommodant fort bien d'une situation de second plan.

M^{me} de Sévigné adorait sa fille, à qui ses attentions allaient de préférence; elle aimait bien aussi son fils, mais semble l'avoir toujours traité en petit garçon, sans trop le prendre au sérieux. Elle en parle constamment sur un ton de badinage, et sans doute est-ce celui qui s'adapte le mieux au portrait qu'elle nous en a laissé, qui est celui d'un gentil garçon, enjoué, vif, capricieux, dont le cœur était *un peu fou*, et dans le vocabulaire duquel le mot volonté n'existait pas.

Sa mère l'introduisit dans le meilleur monde. Peut-être s'y ennuyait-il, car s'il touchait volontiers à tous les plaisirs de la vie de relations, en dilettante, il s'en lassait vite et goûtait également la solitude. Il aimait les vers, pourvu qu'ils fussent bons, et fréquentait à Paris *toute une mauvaise société de poètes* dont les plus marquants étaient Racine et Boileau, et dont il payait les soupers. Il dépensait à tort et à travers. Au demeurant, le meilleur fils du monde.

*Il trouve l'invention de dépenser sans paraître, de perdre sans jouer, et de payer sans s'acquitter; toujours une soif et un besoin d'argent en paix comme en guerre; c'est un abîme de je ne sais pas quoi, car il n'a aucune fantaisie, mais sa main est un creuset où l'argent se fond*¹.

Il eut une jeunesse un peu folle de mauvais sujet, mais de mauvais sujet charmant, car ce garçon sans volonté ni fantaisies avait le secret de se faire pardonner toutes ses frasques : il n'y avait pas de fils plus tendre ni de frère plus conciliant.

M^{me} de Sévigné le voyait déjà bel officier, homme de valeur et bien en cour, quand elle lui acheta une charge de guidon aux Gendarmes-Dauphin, qui coûta vingt-cinq mille écus. Mais Charles de Sévigné, s'il prit part à quelques campagnes où il se battit bravement, manquait de persévérance, et, n'aimant pas la carrière des armes, ne fut jamais qu'un mauvais militaire et le plus aimable des tire-au-flanc.

Il préférait courir les ruelles, et ses amours, sans être aussi tapageuses que celles de son père, n'en étaient pas moins connues. Deux de ses maîtresses au moins ont passé à la postérité : nous voulons dire Ninon de Lenclos — que le feu marquis de Sévigné avait fréquentée en son jeune âge — et la Champmeslé, plus connue comme interprète de Racine avec qui elle eut aussi une liaison un peu orageuse. Le fils ne cachait rien à sa mère qu'il amusait du récit de ses aventures, allant même jusqu'à lui faire des confidences d'un caractère qui, habituellement, empêche qu'on les produise dans le milieu familial.

M^{me} de Sévigné, maman très indulgente, était par surcroît d'une liberté d'esprit qui lui permettait d'écouter avec de grands éclats de rire les gaillardises de M. son fils, qui, plus d'une fois, sont venues ensuite augmenter la matière de ses lettres à sa fille. Elle ne s'embarrassait d'aucune prudence, et le ton de ces confidences a de quoi nous étonner. Charles de Sévigné vient d'éprouver une petite déconvenue amoureuse : *Il avait trouvé une occasion favorable, et cependant, oserai-je*

(1) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, du 27 mai 1680.

le dire, son dada demeura court à Lérída... et ce qui vous paraîtra plaisant, c'est qu'il brûlait d'envie de me conter sa déconvenue. Nous rîmes fort; je lui dis que j'étais ravie qu'il fût puni par où il avait péché. Il s'est pris à moi, et me dit que je lui avais donné de ma glace, qu'il se passerait fort de cette ressemblance, et que j'aurais bien mieux fait de la donner à ma fille. Il voulait que Pecquet le restaurât; il disait les plus folles choses du monde, et moi aussi. C'était une scène digne de Molière ¹.

Ce don Juan avait donc des défaillances. Ninon de Lenclos, femme d'esprit, l'en raillait, voyant tantôt en lui un cœur de citrouille fricassé dans de la neige, et tantôt une âme de bouillie dans un corps de papier mouillé. Sans doute pêchait-il par excès de libertinage : *Mon fils n'est pas encore guéri de ce mal qui fait douter ses précieuses maîtresses de sa passion. Il me disait hier au soir que, pendant la semaine sainte, il avait été si véritablement dévergondé qu'il lui avait pris un dégoût de tout cela, qui lui faisait bondir le cœur; il n'osait y penser, il avait envie de vomir. Il lui semblait toujours de voir autour de lui des pannerées de tétons, et quoi encore ? Des tétons, des cuisses, des pannerées de baisers, des pannerées de toutes sortes de choses, en telle abondance, qu'il ne avait l'imagination frappée, et l'a encore, et ne pouvait pas regarder une femme : il était comme les chevaux rebutés d'avoine* ².

La-dessus il parut s'assagir et la vie militaire l'emporta momentanément. Mais il n'était pas guéri. Un jour que M^{me} de Sévigné parcourait ses bois, aux Rochers, elle vit apparaître son fils, qui depuis trois semaines, avait quitté l'armée, et dont elle était sans nouvelles : *Comme je venais de me promener avant-hier, je trouvai au bout du mail le Frater qui se mit à deux genoux aussitôt qu'il m'aperçut, se sentant si coupable d'avoir été trois semaines sous terre à chanter matines qu'il ne croyait pas me pouvoir aborder d'une autre façon* ³.

(1) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, du 8 avril 1671.

(2) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, du 17 avril 1671.

(3) Idem, du 4 décembre 1675.

On ne pouvait, en le voyant ainsi, que rire et pardonner. D'ailleurs, il était si gai que les Rochers semblaient transformés par sa présence et que tout le monde s'y trouvait plus heureux. Mais voici qui est plus grave : Au cours de l'été 1677, notre guidon, s'ennuyant à l'armée, quitta son régiment sans autorisation, et, bien qu'il souffrit d'une contusion qui lui faisait la hanche toute bleue et d'un rhumatisme au talon qui le rendait boiteux, il gagna en cachette Livry, résidence momentanée de sa mère, et manifesta le désir d'y rester. Il était déserteur. Le roi le sut, qui le prit assez mal sans manifester son mécontentement : connaissant l'amitié de M^{me} de Sévigné pour Fouquet, pour le cardinal de Retz et le duc de la Rochefoucauld, il pensa seulement que les velléités d'indépendance de la famille étaient par trop violentes. La carrière du jeune guidon, qui ne pouvait souffrir la contrainte, se trouva brisée : il ne dépassa pas le grade de sous-lieutenant.

Il voulut alors quitter l'armée et vendre sa charge. Le roi n'aimait pas non plus les officiers démissionnaires qui, une fois rentrés chez eux, pouvaient s'attendre à toutes les mortifications. Charles de Sévigné, insouciant, s'en fut d'un cœur léger, n'aspirant plus qu'à vivre en paix aux Rochers, au milieu de ses Bretons, pour lesquels il avait *une inclination violente*. Il arriva chez lui, mais ne trouva pas tout de suite cette paix tant désirée.

Tandis qu'il cherchait à vendre sa charge, il s'était trouvé en garnison à Fontainebleau où résidait à ce moment le roi avec la Cour. M^{me} de Sévigné avait eu alors l'espoir de voir son fils tirer habilement parti de ce rapprochement pour refaire sa carrière. Hélas ! il ne fit une cour assidue qu'à sa *grosse cousine*, la duchesse de Ventadour, et ne rapporta point de Fontainebleau les faveurs royales qu'avait escomptées sa mère. Par contre, la grosse cousine lui avait laissé un très vilain cadeau.

M^{me} de Sévigné prit la chose au sérieux : il le fallait bien. Vous m'allez dire : — Mais, ma mère, ne se doute-t-on pas pas du mal qu'il a ? — Ah ! oui, ma fille, assurément, cela

n'est point difficile à voir. Elle n'osait dire à sa fille quel était le mal en question, et à son avis, il aurait fallu le garder secret. Aussi essayait-elle de modérer la colère bruyante de son fils : Et quand il songe et quand, et comment, et qui, et sous quelle apparence d'amitié on a abusé de sa jeunesse, il jette à croix et à pile qu'on le sache ou qu'on ne le sache pas : comme si les douleurs en étaient moins sensibles, le mal moins fâcheux et l'offense moins grande envers le Seigneur ¹.

Le secret devenait inutile : une lettre reçue de Paris, de M^{me} de La Fayette, traitait du *scandale de cette maladie*. Le malade lui-même n'avait pas fait mystère de son mal, le confiant à la manière *d'un petit secret entre quinze*. On dut se résigner : la gênante avarie dont était frappé Charles de Sévigné était connue de tous ses amis : *Je pensais qu'il fallait mourir plutôt que d'en ouvrir la bouche, mais le voyant si sincère, je le suis aussi ²*. Il avait présenté une éruption qui avait été baptisée gale. Il eut ensuite des céphalées violentes et des douleurs généralisées. *L'inquiétude que me donne mon fils n'est que trop bien fondée, et parce que son mal à la tête et ses douleurs continuent, malgré la quantité de remèdes qu'il a déjà pris, je lui ai proposé d'aller à Paris, comme à la source de tous les biens et de tous les maux; il ne l'a jamais voulu, croyant que ce n'était rien... Le médecin dit qu'il n'a jamais vu un mal comme celui-là; mais si le caractère de ce mal est tout nouveau, la source où il a été pris doit être bien ancienne ³.*

En somme, nous n'avons que peu d'éléments précis permettant de déterminer la nature de ce mal qu'on ne nomme jamais. D'une part, c'est une maladie à dissimuler et nous en connaissons la source; il s'agit incontestablement d'une maladie dite honteuse; d'autre part, les quelques signes rapportés par M^{me} de Sévigné — éruption, céphalées, fièvre, douleurs

(1) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, du 6 octobre 1680.

(2) Idem, du 9 octobre 1680.

(3) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan du 16 octobre 1680.

— nous font penser à l'affection qu'on désignait encore en France au xvii^e siècle sous le nom de mal napolitain. Charles de Sévigné devait en connaître la gravité, puisqu'il se mit si fort en colère de l'avoir contractée, et cependant nous le voyons ensuite refuser d'aller se faire soigner à Paris en disant que cela n'est rien. Est-ce seulement insouciance de sa part ?

Il est vrai qu'il se rend bientôt au désir de sa mère, et l'on part sur les conseils mêmes du médecin traitant de Vitré. Huit jours après l'arrivée à Paris, le mal a disparu. *Nous avons enfin réussi, par un bon gouvernement, à le remettre dans son naturel. Plus de fièvre, plus de douleurs, assez de forces : il n'y a plus qu'à le guérir de cette santé*¹.

Charles de Sévigné fut du moins guéri de ses fantaisies amoureuses. Il vécut aux Rochers en gentilhomme campagnard, et, comme il lui fallait un divertissement, il donna dans la philosophie. Il lui restait un devoir à remplir, celui de continuer sa race; mais ses nombreuses liaisons antérieures l'avaient rendu comme incapable d'un engagement sérieux. Il brûla, de flammes plus ou moins discrètes, pour bien des demoiselles bretonnes dont sa mère se moquait, et finit enfin par épouser, en 1684, une Nantaise, M^{lle} de Mauron, fille d'un conseiller au Parlement de Rennes. Ce ne fut pas sans peine : les fredaines et les prodigalités du jeune marquis de Sévigné étaient connues, et l'on demandait de l'argent, beaucoup d'argent. M^{me} de Sévigné commença de se dépouiller de ses biens en faveur de son fils.

Elle ne se trouvait plus chez elle aux Rochers, et vit d'abord dans sa belle-fille une intruse, bien que celle-ci, dès le mariage, eut fait d'établir un codicille qui doublait les biens constituant le douaire de M^{me} de Sévigné. Puis, progressivement, la belle-mère s'humanisa, commençant par énumérer tous les défauts dont la jeune marquise était heureusement dépourvue, pour arriver ensuite à lui découvrir de solides qualités. Certes, sa belle-fille n'avait pas le beau visage ni la noble prestance

(1) Lettre de Mme de Sévigné à M^{me} de Grignan du 30 octobre 1680.

de l'altière comtesse de Grignan; elle n'avait pas non plus ses brillantes qualités d'esprit et n'avait sans doute jamais lu Descartes. Elle était délicate, douce, discrète, mais, tout en paraissant s'effacer, conduisait fort bien ses affaires et prit bientôt un grand empire sur son mari.

Elle lui fit payer ses dettes, ce qui diminua leurs revenus et les contraignit pendant quelques années à l'existence retirée qu'on menait aux Rochers, et dont Charles de Sévigné s'accommoda fort bien. Sous l'influence de sa femme, il devint pieux. *Votre frère est fort tourné du côté de la dévotion. Il est savant; il lit souvent des livres saints, il est touché, il en est persuadé... Sa femme entre dans ses sentiments; je suis la plus méchante, mais pas assez pour être de contrebande* ¹.

Le jeune ménage eut été parfaitement heureux s'il ne lui avait manqué le plus précieux des biens : la santé. Charles de Sévigné se ressentait des dérèglements de sa jeunesse, et sa femme n'avait rien du tempérament plantureux, exubérant, robuste, qui avait été celui de M^{me} de Sévigné. *Ma belle-fille n'a que des moments de gaieté, car elle est tout accablée de vapeurs; elle change cent fois par jour de visage sans en trouver un bon; elle est d'une extrême délicatesse, elle ne se promène quasi pas. Elle a toujours froid; à neuf heures du soir, elle est tout éteinte; les jours sont trop longs pour elle* ². Cette jeune femme anémique devait fréquemment recourir aux capucins de Rennes, et Charles de Sévigné, affligé d'une furonculose tenace, suivait également leurs prescriptions. *Mon fils et sa femme sont à Rennes... Je trouve cette petite femme si accablée de vapeurs, des fièvres, et des frissons de vapeur, à tous moments, de maux de tête enragés, que je leur ai conseillé de s'approcher des capucins...* ³.

Elle s'était mise à aimer cette petite femme, qui du reste, le méritait bien. Son fils, très estimé de ses voisins, s'était

(1) Lettre de M^{me} de Sévigné à M^{me} de Grignan, du 27 décembre 1684.

(2) Idem, du 27 septembre 1684.

(3) Idem, du 14 février 1685.

vu nommer, en 1689, colonel du régiment de noblesse de la Vicomté de Rennes, créé pour défendre le pays en cas d'invasion. M^{me} de Sévigné, revenue en Bretagne à cette époque, en tira quelque vanité : elle voyait déjà son fils élu député de la noblesse, envoyé à Versailles pour présenter au roi les compliments de la Province, et rentrant ainsi en Cour. Ces projets magnifiques n'eurent aucune suite, car le roi, s'opposant à la nomination de Sévigné, fit élire député le gouverneur de Rennes, M. de Coëtlogon : rien ne réussissait complètement à notre marquis.

Il n'eut pas d'enfant. Sa femme, absorbée par ses idées de dévotion, finit par se retirer à Paris dans le quartier Saint-Jacques, où il alla la rejoindre, après avoir encore été lieutenant du roi à Nantes. Il mourut le 27 mars 1713.

C'était, dit Saint-Simon, un bon et honnête homme, mais moins un homme d'esprit que d'après un esprit, qui avait eu des aventures bizarres, peu, mais bien servi, et qui, du naturel charmant et abondant de sa mère, et du précieux guindé et pointu de sa sœur, avait fait un mélange un peu gauche.

V

LES MEDECINS DE M^{me} DE SEVIGNE

Molière a porté de rudes coups au prestige des médecins et de la Médecine de son époque. Malade, il se vengeait ainsi de ceux dont il attendait un soulagement qu'ils ne pouvaient lui apporter, et, jugeant d'après son propre cas, il les déclarait ignorants, incapables et menteurs, les vouant à tout jamais au ridicule. Reconnaissons qu'il y a réussi, puisque dans l'esprit de la plupart de nos contemporains, les médecins du xvii^e siècle ne sont que des fantoches affublés de robes noires, de chapeaux pointus et d'énormes bésicles, dont l'attribut est la seringue, et dont l'ignorance et la vanité se traduisent en latin de cuisine, sur un ton qui voudrait être tragique et qui n'est que burlesque.

Nous avons nous-mêmes beaucoup ri des deux Diafoirus père et fils et de M. Purgon, et sans retenue : peu nous importe, au théâtre, qu'ils représentent ou non les médecins tels qu'ils étaient au temps de Molière. Ils sont ridicules à souhaits : celui suffit pour qu'on ne fasse qu'en rire.

Nous ne saurions donc reprocher à M^{me} de Sévigné d'avoir ri, en son temps, à l'audition du *Malade imaginaire*. Elle aurait pu s'en tenir là. Malheureusement, elle est allée plus loin, et nous avons à la taxer d'injustice à l'égard du corps médical tout entier qu'elle a trop tendance à assimiler en bloc à

MM. Purgon et Diafoirus, et à l'accuser non seulement d'un manque de discernement, mais encore de parti-pris.

Son rhumatisme a été sa première maladie et l'a mise pour la première fois entre les mains des médecins : elle les a reconnus tout de suite; ce sont précisément ceux que Molière a mis au théâtre, et il aurait pu les prendre pour modèles. Elles les voit tels qu'il les a vus : vaniteux et nuls. Il faut qu'on le sache. *Ah! que j'en veux aux Médecins! quelle forfanterie que leur art!* ¹. Il y a, dans cette indignation, beaucoup de souvenirs littéraires. Molière est en partie responsable de l'inimitié que témoigne M^{me} de Sévigné aux médecins, et il est hors de doute que s'il ne l'avait pas précédée, notre marquise ne se fut pas rendu compte à un tel point de l'inutilité de la médecine !

Et Molière lui-même, tout en mettant à la scène le fruit de ses observations, s'est mis au service de la mode et des préjugés mondains. Les médecins, chez les grands, étaient un peu des domestiques, et c'était leur faire beaucoup d'honneur que de leur confier une constitution précieuse. Disposant de remèdes, ils devaient toujours remettre au pas les santés capricieuses, et leurs échecs leur attiraient force quolibets, cependant que le maître les mettait à la porte. Nous voyons ainsi, dans la correspondance de M^{me} de Sévigné, Mademoiselle chasser son médecin Guilloire. Madame, belle-sœur du roi, n'a que faire du sien : *On dit que la nouvelle Madame... ne fait pas cas des médecins, et encore moins des médecines. On vous mandera comment elle est faite. Quand on lui présenta son médecin, elle dit qu'elle n'en avait que faire, qu'elle n'avait jamais été ni saignée, ni purgée; que, quand elle se trouvait mal, elle faisait deux lieues à pied et qu'elle était guérie* ².

Aux yeux d'un homme d'épée, un médecin, à l'égal d'un homme de lettres, passait souvent pour un inutile, presque un parasite, et l'on pouvait de plus — comme toujours — lui adresser le reproche de vivre des malheurs d'autrui ! Et sa si-

(1) Lettre de M^{me} de Sévigné à M^{me} de Grignan, du 16 septembre 1676.

(2) Idem, du 2 décembre 1671.

tuation se compliquait encore du fait des empiriques et des charlatans, concurrents redoutables et peu scrupuleux.

M^{me} de Sévigné, en accablant les médecins, ne faisait donc que suivre un exemple qui venait parfois de haut. Elle aime fort les maltraiter, en général; nous verrons toutefois qu'en certaines circonstances elle leur fait grâce de ses sarcasmes.

Ils font une première et brève apparition dans sa correspondance au début du procès de Fouquet, à l'occasion de ce fameux emplâtre que M^{me} Fouquet-mère, avait fait donner à la reine pour la délivrer de ses convulsions après son accouchement. D'entrée, M^{me} de Sévigné leur allonge un délicat coup de griffe. Les effets de l'emplâtre ont été remarquables. Les médecins, dépités et jaloux sans doute, *ne dirent point ce qu'ils en pensaient et firent leur cour aux dépens de la vérité.*

Ceux-là sont des menteurs. Les autres sont, pour la plupart, cruels et entêtés. Ce sont proprement des assassins dont les malades sont les victimes. Tous leurs remèdes sont néfastes, et l'on a toujours à s'en guérir en même temps qu'on guérit du mal contre lequel ils ont été prescrits. Ils disposent, pour l'exécution de leurs sombres desseins, d'une arme terrible : la saignée. La pléthore et l'échauffement d'humeurs dont souffre M^{me} de Sévigné l'obligeront plusieurs fois à recourir à cette petite opération qu'elle trouve barbare ; il faut ouvrir une soupape à ces humeurs exubérantes et se résigner à en perdre une partie pour faciliter la circulation du reste. Mais, avant d'en éprouver elle-même les effets, son opinion est faite sur la valeur du remède et la conscience de ceux qui l'appliquent. Le chevalier de Grignan est mort, non pas de la petite vérole, mais du traitement qu'il a subi : *il a été rudement saigné; il résista à la dernière fois, qui était la onzième, mais les médecins l'emportèrent : il leur dit qu'il s'abandonnait donc et qu'ils le voulaient tuer par les formes* ¹. Ils l'ont donc tué.

Il est certain que les médecins, se conformant aux théories humorales alors en honneur, abusaient de la saignée, la dis-

(1) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, du 10 février 1671.

pensant d'autant plus copieusement que leur malade occupait un rang social plus élevé : le surintendant des Finances d'Emery, prédécesseur de Fouquet, fut saigné trente-deux fois, au dire de Guy Patin, pour une fièvre quarte. Rendons aux médecins cette justice que leur bonne fois était entière et qu'ils ne s'épargnaient pas eux-mêmes le cas échéant : Guy Patin — il était, il est vrai, chef des « hémato-philes » — se faisait saigner sept fois pour un simple rhume. *Errare humanum est.*

L'entêtement des médecins est cause encore de la mort du cardinal de Retz, qu'ils ont voulu saigner à toute force alors que le quinquina l'eut inmanquablement sauvé; et l'on pourrait trouver mille autres exemples de leurs erreurs en cette matière : excellentes raisons pour M^{me} de Sévigné de haïr cette pratique funeste, et cela d'autant plus qu'elle est contrainte de la subir. *Ma fille de Montataire, écrit Bussy à sa cousine, me vient d'apprendre votre rhumatisme, Madame, et que, s'étant trouvée chez vous le jour qu'on vous allait saigner, elle avait offert son bras au chirurgien, pour vous épargner la peine de la piqûre, et ne doutant pas que la décharge du sang de Rabutin ne vous soulageât, de quelque source qu'il sortît* ¹. La famille de Rabutin croit donc jouir d'un beau privilège, et M^{me} de Sévigné partage son opinion : *La folie des médecins les fit opiniâtrer à vouloir que celle qui avait un rhumatisme sur le bras gauche fut saignée du bras droit, de sorte que l'ayant interrogée sur sa santé, et sa réponse et la mienne ayant découvert la personne convaincue d'une fluxion assez violente, il fallut que je payasse en personne... Je suis encore persuadée que si l'on voulait s'entendre dans les familles, le plus aisé à saigner sauverait la vie aux autres, et à moi, par exemple, la crainte d'être estropiée* ². Les médecins sont intraitables. Sans doute se refusent-ils à croire aux vertus particulières du sang des Rabutin. Encore, si ces êtres autoritaires et brutaux, contre l'avis desquels rien ne sert de s'élever, qui ne veulent

(1) Lettre du comte de Bussy-Rabutin à Mme de Sévigné, du 25 avril 1686.

(2) Lettre de Mme de Sévigné au comte de Bussy-Rabutin, du 14 mai 1686.

tenir aucun compte des conseils que voudrait leur donner M^{me} de Sévigné, possédaient véritablement la science des guérisons, peut-être pourrait-on les traiter en gens de bonne compagnie et leur témoigner quelque considération. Hélas ! les médecins sont rarement *honnêtes hommes*; leurs allures d'autorité ne sont que suffisance et infatuation et masquent la plus noire des ignorances. Molière les a bien observés. Ignorants ! La meilleure preuve qu'on en puisse donner est qu'ils ne sont jamais d'accord sur un même cas. M^{me} de Sévigné, qui en a consulté plusieurs après son rhumatisme, au sujet de ses mains déformées, se plaît à comparer leurs prescriptions : *J'ai vu les meilleurs ignorants d'ici, qui me conseillent de petits remèdes si différents pour mes mains, que, pour les mettre d'accord, je n'en fais aucun; et je me trouve encore trop heureuse que sur Vichy ou Bourbon ils soient du même avis* ¹. Au fond, que lui importe ? De l'Orme lui ordonne Bourbon : *c'est par cabale*, dit-elle, et elle se rend à Vichy.

Et voici qu'on lui recommande un de ces médecins et qu'elle accepte de le patronner en le présentant à un confrère en renom : *Je parlerai à M. du Chesne de votre petit médecin, et nous lui ferons tuer quelques malades dans le quartier pour voir un peu comme il s'y prend : ce serait dommage qu'il n'usât point du privilège qu'il a de tuer impunément*. Elle a bien du mérite à accepter une pareille charge, et d'autant plus que *la saison*, dit-elle, *est mauvaise pour les médecins*. *Le remède de l'Anglais — le quinquina — les rend fort méprisables avec leurs saignées et leurs médecines* ². Disons, pour excuser sa complaisance coupable, que ce petit médecin lui est envoyé par sa fille, et qu'il mérite par là-même, quelques égards.

Mais il est rare que M^{me} de Sévigné désarme; le corps des médecins lui est définitivement suspect. Les méfaits dont on pourrait les accuser ne peuvent se comparer qu'à ceux dont

(1) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, du 22 avril 1676.

(2) Idem, du 1^{er} novembre 1679.

sont responsables les maux qu'ils prétendent combattre. Et, de même qu'il faut se résigner en acceptant la vieillesse et la maladie, il faut subir les médecins. M^{me} de Sévigné en arrive à voir en eux les instruments, les exécuteurs des hautes-œuvres de la Providence : comme autrefois la troisième Parque, ils coupent au commandement le fil de la vie. M^{me} du Plessis-Guénégaud est morte, *tuée par le sieur Pomet qui retardait la fin de ses affaires, et par les médecins qui ne lui donnèrent point l'émétique... Mais en réalité, la Providence avait fixé le terme, et cet enchaînement de fait n'était que pour l'y amener*¹.

De tous côtés, on accable les médecins : *Je vous assure qu'ils sont fort méprisés et fort décriés ici*, écrit notre marquise au mois de novembre 1679. Il est vrai qu'ils sévissent du haut en bas de l'échelle sociale et se montrent malfaisants par nature. *Il y a des fêtes continuelles à Versailles, hormis de l'accouchement de Madame la Dauphine, car les médecins, ne pouvant lui faire d'autre mal, se sont si bien mécomptés, qu'ils l'ont saignée dans la fin du troisième mois, et dans le huitième, tant ils sont enragés de toujours vouloir faire quelque chose*². Et ces médecins sont des Parisiens; ils sont donc des meilleurs qui soient ! — M^{me} de Sévigné va même jusqu'à leur reconnaître une certaine science. Comme nous la comprenons quand elle englobe dans un même dédain tous les autres, et ils sont légion, qui n'exercent pas à Paris ! *Tout le reste est ignorant* !³

D'une ignorance et d'une maladresse qui, semble-t-il, finissent par la désarmer. Comment des êtres aussi nuls sauraient-ils se rendre coupables de tous les crimes qu'on leur impute ? Le monde doit se tromper. *Le père de M^{me} de Coulanges est mort; on dit que c'est Cordelier qui l'a tué, et moi je dis que c'est la mort*⁴. Et voilà la vérité rétablie dans toute sa simplicité. M^{me} de Sévigné pourra bientôt plaindre sans ironie le pre-

(1) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, du 4 août 1677.

(2) Lettre de Mme de Sévigné au Président de Moulceau, du 28 juillet 1682.

(3) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, du 20 octobre 1680.

(4) Idem, du 11 octobre 1688.

mier chirurgien du roi, qui, en pratiquant une saignée, ouvrit l'artère humérale de son malade : *il fallut lui faire à l'instant la grande opération... Je ne sais lequel je plains le plus, ou de celui qui l'a soufferte, ou d'un premier chirurgien du roi qui ouvre une artère* ¹.

Malgré cette marque d'indulgence tardive, il nous faut constater que M^{me} de Sévigné n'a que peu de considération pour la gent médicale en général, et qu'elle a laissé des médecins de son temps un portrait moral poussé au noir.

Nous avons le droit d'en manifester une certaine surprise : elle nomme fréquemment des médecins dans sa correspondance, — nous voulons parler de ceux qui la soignent, qui s'occupent de la santé de ses enfants, ou qu'elle rencontre dans le monde — et jamais, au nom de ces médecins, ne viennent s'accoler des expressions ou des épithètes péjoratives. Sans doute est-elle de ces gens qui se plaisent à dire que la médecine est un art de charlatans, que tous les médecins ne font que spéculer sur la sottise humaine, et qui, néanmoins disent du docteur X... qu'il est un homme dévoué et distingué dont la science a sauvé bien des malades. C'est parler légèrement, et c'est ce que fait M^{me} de Sévigné. Elle serait bien en peine de médire de ses médecins, à qui nous la verrons témoigner respect et obéissance, et s'en abstenir, mais la mode et la littérature voulant que l'on raille la médecine en général, M^{me} de Sévigné fait chorus et prête une plume alerte à tous les racontars.

Qu'on ne nous dise pas qu'elle a seulement connu des médecins estimables et habiles dans leur art, ni qu'elle s'est contentée de railler les méchants et les incapables : s'il y a de bons praticiens, c'est qu'il existe une médecine qui parfois atteint aux buts qu'elle se propose, et nul ne peut, dès lors, la traiter de forfanterie, même s'il a sujet d'en vouloir aux médecins.

Et M^{me} de Sévigné n'a guère à en vouloir aux médecins ni à accuser leur art de forfanterie. Et comme on ne doit juger des

(1) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, du 12 octobre 1689.

choses que d'après ce qu'on en a vu, elle devrait se montrer plus favorable à la médecine et aux médecins en général.

Le premier en date dans sa correspondance est l'anatomiste Jean Pecquet. Certes, M^{me} de Sévigné l'avait en haute estime, beaucoup plus parce qu'il avait été médecin et familier du surintendant Fouquet, que par l'opinion qu'elle avait de ses capacités médicales. Pecquet avait un défaut : il prescrivait beaucoup d'eau-de-vie à ses malades, et surtout en faisait une consommation exagérée. Il avait néanmoins la confiance de M^{me} de Sévigné, qui le fit appeler à plusieurs reprises. C'est lui qui présida à la naissance de la première fille de M^{me} de Grignan, Marie-Blanche, qu'il eut plus tard l'occasion de traiter pour *une jolie petite vérole volante*, dont elle guérit. C'est aussi Pecquet que nous voyons apparaître au chevet de M^{me} de Sévigné lors de cette première crise de colique dont nous avons fait mention dans un précédent chapitre. Son intervention ne fut pas inutile ; il prescrivit, pour calmer les vives douleurs que ressentait sa malade dans le côté droit, un traitement calmant sous forme de *demi-bains pleins de certaines petites herbes* ¹. et eut la satisfaction de voir cette crise inquiétante se terminer par une résolution complète.

M^{me} de Sévigné était une malade indocile. Ce n'est pas qu'elle eût mauvais caractère ; elle était au contraire patiente et son humeur enjouée l'aidait à supporter les longues maladies. Mais elle manquait de persévérance dans l'usage des remèdes et changeait à chaque instant de médecin, quand elle ne modifiait pas elle-même la marche du traitement qu'on lui avait prescrit.

Pour ses vapeurs, ses oppressions, et cette couperose dont elle se désolait parce qu'elle se voyait enlaidie, elle s'en fut, avec son *tempérament de feu*, consulter l'abbé Michon, plus connu sous le nom de Bourdelot, qui avait été médecin du Grand Condé et de la reine Christine de Suède, et qui jouissait d'une grande réputation. Guy Patin, en son temps, l'avait détesté :

(1) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, du 7 juin 1671.

Il ment presque autant qu'il parle; il s'est vanté qu'il était l'auteur de la circulation du sang, et, suprême insulte dans la bouche du fougueux doyen, il avait été garçon apothicaire, in tonstrina paterna educatus ¹. L'abbé Bourdelot eut tôt fait de discerner chez sa malade les symptômes d'un excès de chaleur, qu'il se mit en devoir de rafraîchir. Il lui fit absorber du melon à la glace, la réduisit au régime végétarien et lui conseilla, de plus, d'éviter en été une activité trop grande. Saignée, purgée, baignée, M^{me} de Sévigné se trouva mieux : *Tout le monde me vient dire que cela me tuera. Cette pensée me met dans une telle incertitude, qu'encore que je me trouve bien de ce qu'il m'ordonne, je ne le fais pourtant qu'en tremblant* ². On voit déjà comment elle acceptera toujours les ordonnances — avec respect, certes, mais en se réservant le droit de les modifier, soit à sa fantaisie, soit d'après les conseils et les racontars de son entourage.

Elle a pour M. de Lorme la même déférence. Il était médecin à Paris et avait en même temps la surintendance des eaux de Bourbon, charge qu'il tenait de son père. Il avait fabriqué une poudre à base d'émétique, douée de tous les pouvoirs dans l'esprit de M^{me} de Sévigné. Il fallait, d'après elle, en prendre tous les mois pour se maintenir en bonne santé, mais on pouvait sans inconvénient — on le devait même — l'ajouter à tous les traitements de toutes les maladies.

Au plus fort de son engouement pour cette poudre incomparable apparut le rhumatisme de M^{me} de Sévigné. Son fils nous apprend que la malade fut bien soignée : *Il y a à Vitré un très bon médecin; ... elle a été saignée au pied en perfection* ³. Ce brave homme avait fait de son mieux et sans doute ne pouvait-on rien lui reprocher. Mais un rhumatisme mérite quelque considération, surtout quand il traîne en longueur, tel celui de M^{me} de Sévigné : on ne peut raisonnablement le laisser tou-

(1) Nouvelles lettres de Guy Patin à Charles Spon, 8 janvier 1650. Op. cit.

(2) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignaz, de juillet 1675.

(3) Lettre de Charles de Sévigné à Mme de Grignan, du 21 janvier 1676.

jours aux mains d'un médecin de campagne, ou du moins de toute petite ville. On le confia bien vite aux charlatans; mais ceci est une autre histoire.

Puis le bonhomme de Lorme ayant conseillé les eaux de Bourbon, on s'en fut à Vichy, malgré tout le respect qu'on lui dû. Il fallait bien, puisqu'on ne voulait pas suivre les compétences, suivre *les expériences*, et les expériences étaient pour Vichy.

M^{me} de Sévigné n'apprécia pas les médecins de Vichy. Peut-être avait-elle des raisons de s'en montrer mécontente; mais, comme elle n'a pas jugé utile de les communiquer à ses correspondants, nous ne saurons jamais lesquelles. L'un d'entre eux, cependant, — il était, il est vrai, de Gamat — paraît lui avoir inspiré un certain intérêt. *Il était, dit-elle, fort honnête garçon, point charlatan, ni préoccupé de rien. Je le retiens, dut-il m'en coûter mon bonnet, car ceux d'ici me sont insupportables. Cet homme m'amuse, il a de l'esprit, de l'honnêteté, il connaît le monde; enfin j'en suis contente* ¹.

Ce médecin de bonne compagnie ne la quittait pas : il s'asseyait derrière le rideau, tandis qu'elle prenait sa douche, et lui faisait la lecture; puis, quand on la couchait dans un lit bien chaud pour qu'elle transpirât le plus possible, il venait s'installer à son chevet avec son livre. Sans attenter à la *gloire* de M^{me} de Sévigné, il est permis de penser que, malgré son âge, elle se plaisait à observer chez cet honnête homme de médecin l'éclosion d'un sentiment dont elle s'amusait. La précieuse se rappelait les flirts des premières années de son veuvage, d'autant mieux que sous l'action du traitement hydrothérapique, amincie, embellie, elle se sentait revivre : *C'est comme si je renouvelais un bail de vie et de santé* ².

De son propre aveu, les conseils et les méthodes thérapeutiques des médecins lui avaient été salutaires : il restait bien encore, du côté des mains, des troubles fonctionnels et des défor-

(1) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, du 28 mai 1676.

(2) Idem.

mations qui n'avaient pas disparu. Néanmoins, elle pouvait, à notre avis, se déclarer satisfaite des résultats obtenus : disparition des douleurs articulaires, récupération complète des mouvements des épaules et des genoux. Et n'y avait-il pas ce regain de jeunesse et de beauté dont elle se montrait si fière ?

Bourdelot pouvait alors lui commander le repos sous les ombrages de Livry, propriété du *Bien Bon*, de peur, disait-elle, que *l'habitude de faire de l'exercice dans cette saison ne me regonfle la rate d'où viennent toutes mes oppressions* ¹. Il était certain d'être obéi. Les médecins valent qu'on les écoute : *Le vieux de l'Orme, Bourdelot et Vesou me défendent Vichy pour cette année. Ils ne trouvent pas que cette dose de chaleur, si près l'une de l'autre, fut une prudente et bonne conduite... Je n'ai nulle opiniâtreté et je me laisse conduire avec une docilité que je n'avait pas avant que d'avoir été malade* ². Tout allait donc au mieux, avec l'aide de la poudre du bonhomme. M^{me} de Sévigné déclarait se porter bien et n'avoir nul besoin d'être saignée. Il semble qu'après cela elle aurait pu, emportée par son enthousiasme habituel, entamer un éloge bien senti de la médecine et de ses serviteurs.

Pourquoi lui fallut-il rencontrer à ce moment un médecin italien qui nous est fortement suspect de charlatanisme, le mystérieux seigneur Amonio, médecin d'un couvent de Chelles, où sa présence parmi les nonnes finit par causer du scandale ! Il était jeune et beau, en même temps qu'étranger ; il avait tout pour séduire. M^{me} de Sévigné, en peine de ses mains, lui demanda son avis. Il ordonnait *de les plonger dans la vendange, dans une gorge de bœuf ; puis, ... s'il en est encore besoin, de la moelle de cerf et de l'eau de la reine de Hongrie* ³. Il fut abondamment remercié ; sa cliente était aux anges. *Le seigneur Amonio me fait prendre tous les matins une pilule très approuvée, avec un bouillon de bétouine : cela purge le cerveau avec une*

(1) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, du 3 août 1676.

(2) Idem, du 11 août 1676.

(3) Idem, du 2 septembre 1676.

douceur très salutaire. C'est précisément ce qu'il me faut. J'en prendrai huit jours, et puis, la vendange ¹.

Et c'est alors que M^{me} de Sévigné se découvre une antipathie irréductible à l'égard de la médecine et de ceux qui l'exercent. *Ah ! que j'en veux aux médecins ! Quelle forfanterie que leur art ; exclamation suivie de considérations sur les médecins de Molière, Purgon et Diafoirus, sur leurs prescriptions ridicules et l'autorité usurpée dont ils jouissent. Et l'on applique cette folie à tous moments !*

Elle jouit cependant d'une santé qu'elle même qualifie d'admirable, et à qui la doit-elle ? Ce n'est certes pas au seigneur Amonio. A-t-elle jeté l'anathème aux médecins parce qu'ils ont échoué en ce qui concerne ses mains déformées ? Pourquoi, après avoir en vain suivi à la lettre les prescriptions bizarres de l'Italien, ne l'englobe-t-elle pas dans le mépris qu'elle témoigne aux autres ? Et pourquoi aussi continue-t-elle à absorber de la poudre de cet excellent M. de l'Orme ? Nous voici contraints de conclure, en la circonstance, au manque complet de logique et à l'ingratitude de M^{me} de Sévigné envers les médecins.

Il est vrai que ses maux lui paraissent passés, et qu'elle n'a plus qu'à observer les malheurs d'autrui, auxquels elle prête d'ailleurs toute sa sollicitude. M^{me} de Coulanges, en proie à une fièvre continue, est soignée par le médecin Brayer qui la saigne exagérément comme font tous les partisans de la saignée. Pourquoi ne prescrit-il point l'émétique, qui sauverait à coup sûr la malade, puisqu'il en a sauvé bien d'autres ? Ces médecins se permettent bien des fantaisies coupables !

Et cependant, toutes les fois qu'il s'agit d'un cas sérieux, on ne peut avoir recours qu'à eux : ils deviennent les seuls dispensateurs possibles de guérisons, ceux dont on sollicite l'avis, qu'on accable de questions et qu'on écoute bouche bée. M^{me} de Sévigné a tôt fait d'oublier les torts de la médecine lorsque la santé de M^{me} de Grignan est en cause, et que cette chère comtesse, croyant peut-être au bien-fondé des griefs de sa mère,

(1) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, du 16 septembre 1676.

affecte à son tour de faire fi des médecins : *Si vous ne suivez les avis de Guisoni sur le rafraîchissement, vous tomberez dans une maigreur et une délicatesse qui ne sera plus une vie* ¹. L'amour maternel efface le mépris de la médecine; et même, en forçant un peu la note, ne croirait-on pas entendre, en coulisse, la voix aigre de M. Purgon menaçant des maux les plus terribles le malheureux malade qu'il croit récalcitrant ?

Ainsi, M^{me} de Sévigné ne craint pas d'adorer ce qu'elle a brûlé. Nous avons déjà dit en quelles circonstances elle mena sa fille consulter Fagon. Ce n'était pas un médecin ordinaire : introduit à la Cour par M^{me} de Maintenon, il jouissait d'une grande considération. M^{me} de Sévigné ne saurait que lui décerner des éloges. *Il n'est point dans la routine des autres médecins qui accablent de remèdes : il n'ordonne rien que de bons aliments* ². Il n'avait en effet inventé ni l'or potable ni l'eau de la reine de Hongrie, et n'en prescrivait pas ; nous sommes même surpris d'entendre notre marquise faire l'éloge d'un médecin qui ne donnait pas de médicaments. Il a fait un diagnostic : l'amaigrissement et la faiblesse de M^{me} de Grignan, explique-t-il, résultent *de la sécheresse de ses poumons qui commencent à se flétrir*, et son état, loin de s'améliorer, empirera si elle ne se soigne point. Il ordonne le repos, la tranquillité, les régimes doux, du lait, et recommande à sa malade d'éviter toute fatigue physique et intellectuelle. A plusieurs reprises il insistera sur la nécessité d'une suralimentation, et sa malade, pourtant indocile, finira par bien se trouver d'avoir suivi ses conseils : *Je suis bien heureuse, dira M^{me} de Sévigné, que le conseil que j'ai donné, de la part de Fagon, de manger beaucoup, ait réussi* ³.

Puis, la haute autorité de Fagon ne suffisant pas à calmer les inquiétudes de cette mère, il faut d'autres médecins et d'autres remèdes. Le comte de Guitaut recommande les eaux

(1) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, du 13 septembre 1677.

(2) Lettre de Mme de Sévigné au comte de Grignan, du 27 mai 1678.

(3) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, du 24 janvier 1680.

de Sainte-Reine : M^{me} de Grignan en prendra, et aussi de l'eau des Capucins. Elle a remplacé son médecin Guisoni par la Rouvière, cependant qu'à Paris M^{me} de Sévigné court de Fagon à du Chesne et de du Chesne aux Capucins. Comment accorder des prescriptions parfois contradictoires ? et comment suivre un régime dont à chaque instant les directives se trouvent modifiées, au caprice de la malade ou de sa mère ?

Il en résulte que la maladie de M^{me} de Grignan se prolonge. Quand enfin elle parvient à un état plus stable et plus voisin de la bonne santé, M^{me} de Sévigné est de nouveau en alerte par suite des aventures de son fils. A qui songera-t-elle pour soigner Charles de Sévigné ? Aux médecins, une fois encore, et il nous semble qu'ils font tout leur devoir. Celui de Vitré avoue son incompetence avec franchise : il dit ne rien connaître à l'affection du jeune marquis et conseille d'aller demander secours ailleurs : *Notre bon et honnête et sincère médecin nous a déclaré que l'humidité du cerveau de ce pauvre enfant était cause qu'il n'osait hasarder les remèdes nécessaires; il nous conjure d'aller chercher des gens plus habiles et plus hardis que lui. Il sait parfaitement bien traiter les maux ordinaires, mais l'incident de cette fluxion sur le cou lui paraît si extraordinaire, qu'ils nous chasse et nous assure que le voyage ne nous fera aucun mal* ¹. Ses confrères de Paris obtiennent un bon résultat. Tous méritent des éloges.

Tout cela ne suffit pas à leur gagner les bonnes grâces de M^{me} de Sévigné. Elle profite des succès de l'Anglais Talbot et de son quinquina pour leur décocher quelques flèches : *C'est dommage que Molière soit mort; il ferait une scène merveilleuse de Daquin, qui est enragé de n'avoir pas le bon remède, et de tous les autres médecins qui sont accablés par les expériences, par les succès et par les prophéties comme divines de ce petit homme* ². Elle n'aimait pas Daquin, et dès 1672, date à laquelle il fut nommé premier médecin du roi, elle écrivait

(1) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, du 20 octobre 1680.

(2) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, du 6 novembre 1680.

que la faveur l'avait pu faire autant que le mérite. C'était pour elle une véritable joie que de le voir, ainsi que ses confrères, battu sur son terrain. Elle ne faisait d'ailleurs que traduire le sentiment de la Cour. Saint-Simon, parlant de Daquin, dit qu'il était bon courtisan, mais rêtre, avare, avide, et voulait établir sa famille en toute façon; et Guy Patin, vindicatif et souvent injuste, mais qu'on peut citer à propos de tout ce qui touche à la Médecine de son siècle, ne voyait en lui qu'un garçon apothicaire, Juif déguisé et couvert d'un manteau de pauvre sous lequel Valot, son prédécesseur auprès du roi et son protecteur, tachait de le faire passer pour médecin.

Quand apparut son ulcère variqueux, aux Rochers, en 1685, M^{me} de Sévigné ne pensa pas aux médecins, si ce n'est pour en rire. Le mal, il est vrai, ne lui semblait pas mériter grande considération. Elle mit toute sa confiance dans la poudre de sympathie que lui avait recommandée M^{me} de Grignan. *M^{me} de La Fayette me fait entendre combien vous vous moqueriez des médecins si cette poudre de sympathie guérissait vos côtés : ma fille, serait-ce une chose possible ? Qu'en diraient Josson et Alliot ? Ce serait bien alors que je regarderais ce remède comme un présent du ciel* ¹. Elle n'attendit pas de constater les effets de ce remède, qu'elle qualifia d'emblée de divin, et en fit l'essai sur sa plaie. Josson et Alliot, ce dernier médecin ordinaire du roi, n'auraient pu que rire de la naïveté de la marquise, et de sa crédulité à tous les onguents, poudres, cataplasmes et emplâtres, dont sa fille, puis les Capucins et la bonne femme de Vitré firent tour à tour l'essai. Il est vrai que la guérison vint enfin, et *sans médecins ni médecines*, de sorte que M^{me} de Sévigné put croire un moment qu'il lui était possible de s'en passer.

Ce fut une victoire sans lendemain. Des *manières de convulsions* à la main gauche semblaient présager la réapparition du rhumatisme dont elle avait souffert dix ans auparavant, et la crainte de ce rhumatisme fut pour elle l'occasion d'un retour à

(1) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, du 28 janvier 1685.

la sagesse. Elle avait elle-même reconnu qu'il reste une certaine timidité, après les grandes maladies, qui ne permet pas qu'on s'éloigne du secours ¹.

Alliot, consulté, préconisa le voyage à Vichy ou à Bourbon, et recommanda particulièrement la douche, dont M^{me} de Sévigné avait conservé un mauvais souvenir. Elle vint à Bourbon, persuada à son médecin Amyot que la douche ne lui convenait pas et qu'il fallait en faire convenir Alliot — de sorte qu'elle se soigna à peu près suivant sa seule fantaisie.

Cet Amyot, qui lui laissait toute sa liberté, parut *fort bon médecin* à M^{me} de Sévigné: sa sympathie allait de plus à un petit apothicaire de Bourbon, le seul que nous ayons rencontré dans sa correspondance, et qui était, dit-elle, *la capacité, la sagesse, l'expérience même* ², vertus qu'il traduisait en trois mots : *point de douche*, disait-il, ce qui comblait d'aise notre marquise.

Elle n'a non plus que des éloges pour du Chesne, qu'elle retrouva à Paris au chevet de son oncle, M. de Saint-Aubin, atteint de fièvre continue avec fluxion sur la poitrine. Du Chesne est un *homme admirable : point de tourments, point de remèdes*. Il est d'un calme olympien, dont M^{me} de Sévigné a été frappée : *Monsieur*, dit-il au vieil homme mourant, *tâchez de vous humecter, et prenez patience* ³.

Et l'on est toujours surpris en rencontrant aussitôt après, un passage où médecine et médecins sont accusés de la rage de toujours vouloir mal faire. Voici ce que répond M^{me} de Sévigné à sa fille qui s'informe de la santé de son fils, Louis-Provence de Grignan, rentré à Paris au retour de la guerre : *Ne soyez point en peine de la santé de votre enfant; ni saignée, ni médecine, rien du tout, ma fille: à moins que vous ne vouliez lui ôter un bon appétit, un doux sommeil, un sang reposé, une grande*

(1) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, du 4 octobre 1679.

(2) Idem, du 9 octobre 1687.

(3) Idem, du 17 novembre 1688.

vigueur dans les fatigues : voilà ce qu'un médecin pourrait lui ôter si nous le mettions entre ses mains ¹.

Il n'y a pas à en sortir. Les médecins en général forment dans l'esprit de M^{me} de Sévigné une catégorie d'individus nuisibles. Elle professe à ce sujet l'opinion de tous les gens du monde de son siècle, reflétée pour nous par la littérature de l'époque. S'il nous fallait l'en croire, nous aurions un jugement sévère à porter sur nos anciens : elle a, fort heureusement, apporté elle-même des pièces qui suffisent à la réhabilitation de leur mémoire. Nous pensons avoir montré par nos exemples qu'elle sut apprécier les services de ceux d'entre eux avec qui elle entra en rapports, qu'elle alla même jusqu'à leur décerner des éloges, mesurés sans doute, mais partant plus justes, et qu'ainsi elle-même leur a rendu justice individuellement.

Nous n'avons jamais relevé dans sa correspondance une accusation précise, un nom de médecin qu'elle ait pu tenir, à juste titre, en suspicion. Force nous est de conclure que, s'il y eut au xvi^e siècle, comme à toute époque, des médecins indignes, M^{me} de Sévigné eut l'heureuse fortune de ne s'adresser qu'à des praticiens qui surent lui être utiles. Ceci eut dû lui permettre de se réformer de ses préjugés, de se faire une idée plus exacte de la valeur de la médecine et des médecins : il ne lui a manqué, en cette matière, qu'un peu de réflexion et de jugement. Il est plus facile aussi de se laisser aller au courant de l'opinion — reine du monde, a dit elle-même M^{me} de Sévigné, — et d'adopter des jugements tout faits; pour s'élever contre eux, il faut du courage.

(1) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, du 16 décembre 1688.

VI

MADAME DE SEVIGNE ET LES EMPIRIQUES

Si M^{me} de Sévigné manqua d'esprit de justice dans les jugements qu'elle a portés sur les médecins, il existe cependant une catégorie de gens qui, eux aussi, prétendent soulager les misères physiques d'autrui, et pour lesquels elle nous semble avoir réservé toute son indulgence.

Au xvii^e siècle, plus qu'aujourd'hui, les guérisseurs, les charlatans, concurrençaient la médecine officielle, malgré les efforts des Facultés et particulièrement de celle de Paris qui imposait aux nouveaux docteurs le serment de l'aider dans sa lutte contre tous ceux qui pratiquaient illicitement la médecine. Les guérisseurs étaient nombreux. Leur audace inspirait confiance et favorisait leurs affaires, les poussant jusque dans l'intimité des grands, jusqu'à la Cour. Ils bénéficiaient de la mode et de la crédulité universelle. On avait vu, au lit de mort du cardinal de Richelieu, venir une bonne femme qui, au quatrième jour de sa maladie, lui avait fait absorber de la fiente de cheval dans du vin blanc, puis un charlatan qui lui avait donné une pilule de laudanum. Les allures de ces guérisseurs, leur simplicité voulue, ou au contraire le mystère dont ils entoutraient leurs origines et leurs façons de faire, amenaient fréquemment les malades et leur entourage à accepter les pratiques

les plus extravagantes, au détriment de leur bourse et souvent aussi de leur santé.

M^{me} de Sévigné, fort sceptique — en une certaine mesure — en matière de médecine, s'est montrée, à l'égard des empiriques, la plus crédule et la plus docile des malades. En leur présence, le sens critique auquel elle donne volontiers libre cours et qui prête à toute sa correspondance un tour vif et spontané, paraît s'évanouir. Elle devient une brave dame, assez sotte, souvent trompée, toujours satisfaite.

Qu'ils soient laïcs ou religieux, gens du monde ou paysans ignares, les guérisseurs lui paraissent dignes d'intérêt et sont assurés de trouver chez elle le meilleur accueil.

C'est ainsi qu'au déclin de la phase aiguë de son rhumatisme arrive chez elle un certain M. de Villebrune, personnage mystérieux, peut-être capucin défroqué, qui lui fait ses offres de service. *Dieu, dit-elle, m'a envoyé M. de Villebrune. Pour guérir les mains déformées, il m'a conseillé de les faire suer, et tout à l'heure, je l'ai fait à la fumée de beaucoup d'herbes fines, et je suis assurée que le remède est le meilleur et que cette transpiration est la plus salutaire* ¹. Huit jours après, elle écrit que les sueurs ne font rien, mais n'a pas un mot de critique pour celui qui les a conseillées, l'élevant au contraire à la dignité de médecin de sa famille en l'expédiant à Grignan pour soigner le dernier enfant de sa fille, ce petit garçon né avant terme et qui mourut à dix-huit mois. Elle-même continue, pour son propre compte, à le consulter par correspondance : *Il m'envoie d'une poudre admirable : vous en a-t-il dit la composition ? Je lui trouve bien de l'esprit et un talent admirable pour la médecine ; c'est pour s'y perfectionner encore qu'il est allé à Montpellier. Il a eu de grandes conversations avec M. de Vardes sur l'or potable* ².

Et cette M^{me} de Sévigné, pour qui tous les médecins sont dignes du fouet de la satire, croit aux exploits de son Villebrune

(1) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, du 18 mars 1676.

(2) Idem, du 26 juin 1676.

qui lui semblent tenir du miracle : elle ne peut mieux les comparer qu'aux guérisons imaginées par la femme du *Médecin malgré lui*. On sait que ce *médecin*, qui de son métier faisait des fagots, avait un jour ressuscité un petit garçon tombé du haut d'un clocher, et qui se releva le plus naturellement du monde pour aller jouer à la fossette. Nous ne connaissons aucun échantillon des cures de Villebrune, mais s'il faut en croire M^{me} de Sévigné, elles sont aussi surprenantes, avec cette particularité qu'elles sont véritables. *Villebrune m'avait dit que sa poudre ressuscitait les morts : il faut avouer qu'il y a quelque chose du petit garçon qui joue à la fossette.*

Ce qui plaît à M^{me} de Sévigné, tant chez Villebrune que chez ses confrères, c'est la simplicité, le caractère universel de leurs remèdes : leurs poudres, leurs onguents, leurs élixirs, peuvent s'appliquer en toutes circonstances — ou, ce qui revient au même, ils ont pour toutes les maladies un remède spécifique; et ce qui devrait éveiller les craintes de notre marquise est justement ce qui excite son admiration.

La prieur de Calrières a ainsi *toutes sortes de remèdes pour toutes sortes de maladies*. Il s'occupait surtout de gynécologie, et M^{me} de Sévigné nous apprend qu'il soigna M^{lle} de Fontanges pour une *perte de sang considérable*. Mais il se mêlait de bien d'autres choses, ainsi que nous l'apprend Bussy : *Mon beau-frère de Toulangeon a failli mourir depuis huit jours. Il y avait longtemps qu'il avait la goutte aux genoux. Il s'avisa, il y a trois ou quatre ans, d'aller avec sa femme trouver le prieur de Cabrières pour qu'il leur fit faire des enfants. Il prit aussi de ses remèdes pour guérir sa goutte. A la vérité, ce charlatan ne leur fit point faire d'enfants, mais en récompense, il guérit mon beau-frère de sa goutte aux genoux et la lui mit dans la tête, où il a de temps en temps des douleurs insupportables* ¹. Bussy, comme on le voit, conservait vis-à-vis de Cabrières toute son indépendance d'esprit et de langage. Sa cousine n'a traité ainsi que les médecins.

(1) Lettre du comte de Bussy-Rabutin à Mme de Sévigné, du 24 avril 1687.

Parmi les plus célèbres guérisseurs de l'époque, le chevalier Talbot, plus simplement appelé l'Anglais, et un capucin, le Frère Ange, sont ceux auxquels M^{me} de Sévigné réserve ses éloges les plus fréquents. On les rencontrait souvent au chevet des mêmes malades : ils ne soignaient d'ailleurs que les gens du monde, et le chevalier Talbot fut souvent même appelé auprès de membres de la famille royale.

Nous concevons aisément le succès de cet Anglais : il avait introduit en France le quinquina et s'était fait un monopole de la prescription de ce remède dont il gardait le secret. Il eut naturellement de nombreux succès thérapeutiques, et méritait par là la grande réputation qu'il s'était faite : on ne saurait l'accuser de charlatanisme au sens entier du mot. Mais peut-on donner le titre de médecin à celui qui, possédant le moyen de soulager de nombreux malades, refuse d'en accepter la diffusion pour sauvegarder des intérêts purement matériels ?

Le remède de l'Anglais se prenait en infusion, de préférence dans du vin. Dès que son pouvoir fut reconnu, on s'écria que la fièvre allait disparaître du domaine de la pathologie, et que la médecine allait être mise en faillite, le traitement des fièvres constituant le plus clair des attributs du médecin. Le quinquina fut appliqué à toutes les maladies fébriles ; il en résulta quelques mécomptes qui n'en diminuèrent pas la vogue, et, dans l'esprit des contemporains, l'Anglais passa pour un faiseur de miracles qui écrasaient la médecine tout entière.

Nous avons vu comment le cardinal de Retz mourut par la faute des médecins qui le privèrent de ce remède. L'abbé de Coulanges fut plus favorisé. *L'Anglais est venu voir le bon abbé sur ce rhume qui nous fait peur ; il a mis dans son vin et son quinquina une certaine chose douce qui est si admirable que le bon abbé a eu son rhume tout cuit... C'est ce qu'il donna à Hautefeuille, qui le guérit en un moment de la fluxion sur la poitrine dont il mourait, et de la fièvre continue... En vérité, ce remède est merveilleux* ¹. Et, un peu plus tard : *Le bon abbé*

(1) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, du 29 septembre 1679.

se porte très bien ici : son Anglais lui guérit encore son rhume en mettant je ne sais quoi dans son remède. Rien ne vaut un peu de mystère pour déterminer, en même temps qu'un peu de curiosité, la confiance en matière de médicaments. Qu'est-ce que cette chose douce qu'ajoute l'Anglais à son remède ? N'est-ce point seulement pour en masquer l'amertume ? Quoiqu'il en soit, il est presque sûr, pour M^{me} de Sévigné, que ce je ne sais quoi suffit à lui seul à mettre en branle tous les principes de guérison.

Sa foi dans le quinquina est à peine ébranlée par l'échec de l'Anglais auprès du duc de la Rochefoucauld; elle agit d'ailleurs sagement en lui gardant sa confiance, car les succès du remède ne se comptent plus : *Le remède de l'Anglais*, dit-elle à la fin de l'année 1680, *a fait des miracles cette année. M. de Lesdiguères en a été guéri, et mille autres. On l'essaya, comme bien on pense, dans la maladie de Charles de Sévigné, mais sans succès.*

A la Cour, l'Anglais triomphait. La santé de la Dauphine et du Dauphin lui avait été confiée. *L'Anglais a promis au roi sur sa tête, et si positivement, de guérir Monseigneur sous quatre jours, et de la fièvre, et du dévoiement, que s'il n'y réussit, je crois qu'on le jettera par les fenêtres ; mais si ses prophéties sont aussi véritables qu'elles l'ont été pour tous les malades qu'il a traités, je dirai qu'il lui faut un temple comme à Esculape.* Daquin en est vert de rage. L'Anglais le surpasse : *Le Roi lui a fait composer son remède devant lui, et lui confie la santé de Monseigneur. Pour Madame la Dauphine, elle est déjà mieux, et le comte de Gramont disait hier au nez de Daquin :*

*Talbot est vainqueur du trépas,
Daquin ne lui résiste pas;
La Dauphine est convalescente;
Que chacun chante... etc... ¹*

Nous nous expliquons moins la fortune du Frère Ange. Il ne nous semble pas, au moins à travers la correspondance de

(1) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan du 6 novembre 1680.

M^{me} de Sévigné, qu'il ait rien inventé en matière de médecine. Entre autres personnages, il ressuscita le maréchal de Bellefonds en rétablissant sa poitrine *entièrement déplorée*, puis le duc du Lude, grand-maître de l'artillerie, dont la goutte était remon-tée : *Les médecins ne le secouraient point ; il a fait venir le Frère Ange, qui l'a guéri avec les remèdes les plus doux et les plus agréables : l'oppression cessa, la goutte se rejeta sur les genoux et sur les pieds, et le voilà guéri* ¹.

M^{me} de Sévigné le consulta sur la maladie de sa fille : il ordonna du lait, en craignant toutefois que sa fraîcheur ne put faire bon ménage avec le sang chaud de la malade : *Le Frère Ange comprit parfaitement l'effet de cette contrariété qui fait comme de l'eau sur une pelle trop chaude. Voilà ce que disait Fagon... C'est donc à vous de juger si votre sang est toujours au même degré de chaleur, parce qu'alors les remèdes du Frère Ange, qui sont doux, et fortifiants, et rafraîchissants, pourraient vous disposer au lait et peut-être vous guérir. Et si par malheur ils ne vous faisaient pas de bien, ils ne peuvent jamais vous faire de mal* ². Notre marquise est donc tout à fait disposée à l'indulgence.

Rendons hommage, avec elle, aux talents du Frère Ange et de l'Anglais : la médecine n'est pas une étude tellement spéciale qu'il ne soit impossible à quelques hommes d'acquérir, à force d'observation et d'expérience, de réelles connaissances dans l'art de soulager leurs semblables. Allons même jusqu'à dire qu'au xvii^e siècle ces connaissances pouvaient dans certains cas les rendre égaux à bien des médecins. Le Frère Ange avait peut-être étudié; l'Anglais disposait d'un remède véritablement précieux; la confiance que leur témoignait M^{me} de Sévigné fut souvent plus mal placée.

Mais ils faisaient exception. Le plus souvent, les guérisseurs se montraient impuissants ou même dangereux, ambitieux suivant le théâtre de leurs exploits, intéressés, avides, peu scrupu-

(1) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Coulanges, du 9 février 1680.

(2) Idem, du 16 février 1680.

leux. L'Anglais refusait de divulguer le secret de son remède, qui ne fut connu qu'à la suite d'une sorte de trahison.

Le charlatan type fut Carette, aventurier italien, qui se fit en quelques années une grande fortune et dont La Bruyère a tracé le portrait sous le nom de Carro Carri. *Les médecins, dit-il, reçoivent pour leurs visites ce qu'on leur donne; quelques-uns se contentent d'un remerciement; Carro Carri est si sûr de son remède et de l'effet qui en doit suivre qu'il n'hésite pas de s'en faire payer d'avance, et de recevoir avant que de donner*¹. La Bruyère n'a nullement exagéré. Carette, appelé par M^{me} de Coulanges pour soigner l'obscure maladie d'estomac dont elle souffrait, lui fit prendre pendant neuf mois des gouttes d'un élixir qui ne produisit aucune amélioration, fut introduit par M. de Coulanges dans la bonne société où il fut ridicule et se tint très mal, et quitta finalement sa malade, dont il avait reçu en cadeau une tabatière en or, en disant à qui voulait l'entendre qu'elle lui devait deux cent cinquante pistoles pour ses remèdes. Il plaisait à M^{me} de Sévigné : *Je suis fort affligée de cette colique de M^{me} de Coulanges, je lui conseille Carette ou Vichy. A la vérité, M^{me} de Coulanges n'avait pas attendu le conseil pour se mettre dans les remèdes de Carette. Elle n'eut qu'à s'en repentir : Carette m'a donné pendant neuf mois de ses gouttes, qui ne m'ont pas fait un mal sensible, mais qui m'avaient grésillée à un tel point, sans me raccommoder l'estomac, que je vous avouerai confidemment qu'elles m'ont fait une seconde maladie*².

M^{me} de Sévigné ne fut jamais en relations avec des guérisseurs de marque du genre Carette, bien qu'elle ait plusieurs fois demandé conseil pour son propre compte à des empiriques. Nous l'avons déjà vu consulter Villebrune et le Frère Ange, sans d'ailleurs en tirer un profit appréciable. Tous deux étaient ou avaient été des religieux. Ce fut encore à des Capucins qu'elle confia le soin de guérir ses ulcères variqueux.

(1) La Bruyère. Les Caractères. « De quelques usages ». Chap. XIV.

(2) Lettre de Mme de Coulanges à Mme de Sévigné, du 30 septembre 1695.

Les Capucins de Rennes, encore appelés Capucins du Louvre parce qu'ils avaient exercé leur art à Paris où le roi avait même eu recours à eux, et aussi Capucins du duc de Chaulnes, parce que celui-ci se les était attachés et les avait amenés en Bretagne, avaient voyagé dans le Levant et en avaient rapporté des connaissances médicales, paraît-il, fort étendues. L'un d'eux surtout, le Père Rousseau, jouissait d'une autorité particulière en matière de médecine.

Quand M^{me} de Sévigné se mit entre leurs mains, ils soignaient déjà son fils pour ses furoncles, et sa belle-fille pour cet état d'anémie et de faiblesse qui la rendait incapable du moindre effort. Elle avait d'abord essayé de se guérir elle-même, en suivant les conseils de sa fille, puis, n'y réussissant pas, elle se rendit à Rennes. Les résultats obtenus par les Capucins lui parurent d'abord excellents, bien que le traitement lui semblât bizarre. Nous avons déjà dit qu'il consistait en applications de cataplasmes aux petites herbes, qu'on mettait ensuite à pourrir en terre : les plaies devaient guérir — par *sympathie* — au fur et à mesure de la décomposition des herbes. *Je ne sais si c'est la sympathie des petites herbes qui me guérit à mesure qu'elles pourrissent en terre. J'avais envie d'en rire, mais les Capucins en font tous les jours des expériences*¹. La guérison paraissant s'affirmer, les cures merveilleuses auxquelles elle assiste renforcent l'estime de M^{me} de Sévigné pour ceux qui la soignent. Deux de leurs malades l'intéressent particulièrement : *L'une des deux femmes qu'ils ressuscitent est entièrement sur pied, l'autre est bien mieux. Mais savez-vous comment ils trouvèrent cette dernière ? affaiblie de douze saignées par les médecins et fortifiée de ses derniers sacrements. Ils m'ont envoyé d'une essence qu'ils appellent de l'émeraude et qui guérit et console et perfectionne tout, et sent divinement bon. Je me fais violence pour me taire de ces gens-là : ils ont envoyé à ma belle-fille un dernier remède après lequel ils n'ont plus rien à dire ; mais, comme ils ne sont point charlatans et qu'ils ne promettent rien,*

(1) Lettre de M^{me} de Sévigné à M^{me} de Grignan, du 29 avril 1685.

ils ne sont point embarrassés quand ils n'ont point tout le succès qu'ils désirent : il est vrai que cela n'arrive pas souvent ¹. Jamais médecins n'ont recueilli de tels éloges. Et si, par malheur, les Capucins échouent, notre marquise entreprend de les défendre : la tâche lui semble sans doute plus facile qu'à l'égard de ces médecins qui ont contre eux l'opinion publique. *Une des femmes que traitaient nos Capucins est morte parce qu'ils n'ont pas eu l'esprit de lui faire un poumon tout neuf : elle avait vidé plus de la moitié du sien quand ils la prirent*. D'ailleurs, ils ont tenu ce qu'ils avaient promis, puisqu'ils ne s'étaient engagés qu'à lui donner des jours et à la faire mourir doucement. Quant à la jambe de M^{me} de Sévigné, les Pères sont d'avis qu'elle est bien guérie. *Tout est fini, il n'y a plus lieu de s'en occuper* ².

Mais, à la grande surprise de M^{me} de Sévigné, les plaies réapparurent bientôt. Nous ne dirons pas que les Capucins en étaient la cause; M^{me} de Sévigné elle-même ne le dit pas, mais, tout en reconnaissant avoir perdu son temps, elle n'eut pas pour eux un mot de reproches, et c'est là ce que nous avons à retenir. Sans doute n'aurait-elle pas fait preuve de la même indulgence si elle avait été traitée par des médecins.

Une bonne femme de Vitré obtint plus de succès que les Capucins, et c'est à elle qu'alla toute la reconnaissance de M^{me} de Sévigné. Elle lui avait été recommandée par une de ses amies de Bretagne, allemande d'origine, la princesse de Tarente, qui résidait à Vitré, et qui mérite elle-même une place dans la galerie des guérisseurs que connut M^{me} de Sévigné.

La *bonne Tarente* avait étudié la médecine dans son pays et l'exerçait en France d'une façon habituelle, s'étant créé un arsenal thérapeutique qui faisait l'étonnement et l'admiration de tout ceux qui l'approchaient. *La princesse de Tarente est le meilleur médecin du monde. Tout de bon, les Capucins admiraient sa boutique : elle guérit une infinité de gens; elle a des compositions rares et précieuses, dont elle nous a donné trois*

(1) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan du 20 juin 1685.

(2) Idem, du 1^{er} juillet 1685.

prises qui ont fait un effet prodigieux ¹. On voit que M^{me} de Sévigné, impressionnée par le bagage de son amie, se faisait la plus haute idée de ses capacités. *C'est elle qui serait mon médecin, si j'étais malade; elle est habile, et m'a promis d'une essence entièrement miraculeuse, qui l'a guérie de ses horribles vapeurs; on en met trois gouttes dans tout ce que l'on veut, et l'on est guéri comme par miracle. Ce n'est pas que je ne sois présentement en bonne santé, mais on est aise d'avoir ce remède dans sa cassette* ². Certes, si la foi dans les remèdes suffisait à sauver de la maladie, M^{me} de Sévigné n'aurait jamais pris sa part des misères humaines. Elle se fait scrupule d'user à contre-temps d'un tel produit. *La princesse de Tarente en conte des expériences qui ont assez l'air de celles de la comédie du Médecin forcé* — il s'agit encore du petit garçon ressuscité et se levant pour aller jouer à la fossette. — *Mais je les crois toutes, et j'en prendrai présentement, sans que je me ferais scrupule de me servir d'un remède si admirable quand je n'en ai nul besoin* ³. Malheureusement, cette essence, gratifiée de tous les épithètes que peut fournir le langage précieux, n'a que des effets mystérieux qu'on ne nous rapporte jamais. Aucune des guérisons de la bonne Tarente n'a passé à la postérité.

Elle était, en Bretagne, la confidente de M^{me} de Sévigné, celle à qui notre marquise, toujours en peine de quelque santé, confiait ses misères et celles des siens. La princesse elle-même s'occupait fort de sa personne. L'un de ses remèdes favoris était le thé : *J'ai vu la princesse... qui prend tous les jours douze tasses de thé; elle le fait infuser comme nous et remet encore dans la tasse plus de la moitié d'eau bouillante : elle pensa me faire vomir. Cela, dit-elle, la guérit de tous ses maux. Elle m'assura que M. le Landgrave de Hesse-Cassel en prenait quarante tasses tous les matins...; il était mourant, cela le ressuscitait à vue*

(1) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, du 28 février 1685.

(2) Idem, du 2 octobre 1675.

(3) Idem, du 20 octobre 1675.

d'œil. Enfin, il faut avaler tout cela ¹. Le bon sens de M^{me} de Sévigné ne parvenait jamais à l'affranchir entièrement de sa crédulité, et son Allemande manquait parfois de mesure.

Citons pour mémoire M^{lle} de Méri, toujours malade, sans doute parce qu'elle pensait trop à sa santé, et qui, après avoir enduré tous les maux, avait fini par en posséder tous les remèdes; et arrivons à deux personnages qu'il serait osé de qualifier de guérisseurs, mais à qui il nous faut cependant faire une place dans ce chapitre : nous voulons parler de Charles de Sévigné et de M^{me} de Grignan.

Il y a plus de médecins que d'autres sortes de gens : c'est ce que voulut prouver à son maître, qui n'en voulait rien-croire, un bouffon d'Alphonse d'Este, duc de Ferrare, nommé Gouelle. Il prit l'aspect d'un homme malade et quitta sa demeure pour se rendre au palais ducal, en se plaignant d'une rage de dents épouvantable. Comme il était très connu, chacun, sur son passage, l'abordait, s'inquiétait de sa santé et lui laissait un bon conseil pour se guérir. Le duc, lui-même, se laissant prendre à cette comédie, eut à son tour un remède à proposer et dut aussitôt reconnaître la justesse de l'assertion de son bouffon.

Les enfants de M^{me} de Sévigné n'échappent pas à la règle. Ils possèdent eux aussi, de nature, des connaissances médicales, et savent à l'occasion les faire valoir.

Charles de Sévigné, bien qu'il eut d'autres passe-temps, se faisait volontiers garde-malade de sa mère, et, comme tout bon infirmier, il se devait d'avoir quelques idées originales en matière de thérapeutique. Quant à M^{me} de Grignan, elle était universelle : ses avis ne pouvaient, pour sa mère, être mis en doute; M^{me} de Sévigné les suivait à la lettre, mais son fils se chargeait d'en corriger les erreurs. Nous voyons, à plusieurs reprises, le frère et la sœur engager de petites controverses médicales, le plus sérieusement du monde.

(1) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, du 4 octobre 1684. — Citons, à propos du thé, la haute estime en laquelle le tenait Mgr Huet, évêque d'Avranches, qui l'appelait « le balai de l'esprit », et qui vécut jusqu'à quatre-vingt-dix ans.

M^{me} de Sévigné aurait soigné son rhumatisme avec l'aide de la seule poudre de M. de l'Orme, si sa fille ne l'avait pas mise en garde contre la violence de ce remède, en conseillant à sa place un régime et un petit bouillon de séné tous les mois. Charles ne fut pas de cet avis. *Si ma mère s'était abandonnée au régime de ce bonhomme, et qu'elle eut pris tous les mois de sa poudre comme il le voulait, elle ne serait point tombée dans cette maladie qui ne vient que d'une réplétion épouvantable d'humeurs. Mais c'était vouloir assassiner ma mère que de lui conseiller d'en essayer une prise. Cependant, ce remède si terrible, ... qui est composé avec de l'antimoine, qui est une espèce d'émétique, purge beaucoup plus doucement qu'un verre d'eau de fontaine, ne donne pas la moindre tranchée, pas la moindre douleur, et ne fait d'autre effet que de rendre la tête nette et légère, capable de faire des vers si l'on voulait s'y mettre* ¹. La malade, se désintéressant du résultat de la querelle, dit seulement que la Providence doit suivre son cours et la maladie le sien, et que c'est folie de vouloir les déranger. *Voilà qui est fort chrétien*, conclut son fils, *mais prenons toujours à bon compte de la poudre de M. de l'Orme. Aide-toi, le ciel t'aidera.*

Même antagonisme à propos de l'emploi des vipères en thérapeutique, dont Charles de Sévigné se fait le défenseur : *Vous n'êtes point du tout dans les bons principes sur les vipères. Vous croyez qu'elles dessèchent, et c'est tout le contraire. Votre belle-sœur l'éprouve ainsi tous les jours, et je l'avais moi-même éprouvé dès l'année passée. C'est à ces vipères que je dois la pleine santé dont je jouis... Elles tempèrent le sang, elles le purifient, le rafraîchissent au lieu d'échauffer et de dessécher... Mais il faut que ce soient de vraies vipères en chair et en os, et non pas de la poudre, car la poudre échauffe à moins qu'on ne la prenne dans de la bouillie, ou de la crème cuite, ou quelque autre chose de rafraîchissant* ². Préparation : prendre tous les

(1) Lettre de Charles de Sévigné à Mme de Grignan, du 3 février 1676.

(2) Idem, du 8 juillet 1685.

matins deux vipères du Poitou, leur couper la tête, les écorcher et couper par morceaux ; puis, en farcir un poulet. Durée du traitement : un mois.

Le plus souvent, M^{me} de Grignan a l'oreille maternelle, et M^{me} de Sévigné se montre pleine d'admiration pour les idées de sa fille : l'ordre de se purger ou de se faire saigner lui vient souvent de cette fille, et nous avons vu le cas qu'elle faisait de la poudre de sympathie et de l'aimable onguent qui devaient guérir ses ulcères. C'est aussi M^{me} de Grignan qui la gronde parce qu'elle prend trop de café au lait; toutefois, le café au lait a droit qu'on le défende. *Pourquoi, ma bonne, dites-vous du mal de mon café au lait ? J'en prends le dimanche matin, par plaisir; vous croyez en dire du mal, en disant que cela est bon pour faire vivoter une pauvre pulmonique ! Vraiment, c'est une grande louange, et s'il fait vivoter une mourante, il fera vivre fort agréablement une personne bien portante* ¹.

Et nous pourrions citer encore, parmi les conseillers de M^{me} de Sévigné, M^{mes} de La Fayette et de Coulanges, le comte et la comtesse de Guitaut, et surtout ce cousin de Bussy-Rabutin qui a ses idées sur l'étiologie des vapeurs de sa cousine, et qui lui conseille, pour s'en guérir, de mettre un terme à son trop long veuvage en prenant un galant.

Exception faite de ce conseil, M^{me} de Sévigné suit tous les autres qu'on lui donne, et ce n'est point de sa part pure politesse. Tous les remèdes ainsi recommandés lui paraissent merveilleux et recueillent des éloges dithyrambiques, tant leurs effets, malheureusement imprécis, sont puissants et salutaires. Capucins, aventuriers et gens du monde possèdent une science à laquelle les médecins ne sauraient égaler.

A plusieurs reprises nous voyons M^{me} de Sévigné opposer ses guérisseurs aux médecins nantis d'un diplôme officiel. Ils viennent réparer les sottises de ceux-ci, ou bien les constater quand elles sont irréparables : le Frère Ange vient apporter au duc du Lude la guérison d'un accès de goutte pour lequel les méde-

(1) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, du 19 février 1690.

cins ne le secouraient pas; l'Anglais peut tout juste assister à la mort du cardinal de Retz, tué à coups de saignée par les médecins. Parfois, c'est publiquement qu'un médecin est bafoué par un de ses rivaux amateurs, qui lui démontre sa supériorité : l'Anglais est ainsi le vainqueur abondamment encensé de Daquin.

Certes, pour le malade, le secours est le bienvenu quelles que soient les qualités de celui qui l'apporte. Mais peut-on affirmer que le Frère Ange n'a pas bénéficié, auprès du duc du Lude, du secours déjà apporté par les médecins ? Que l'Anglais eut sauvé le cardinal de Retz avec son quinquina s'il avait été appelé à temps ? Ce sont là des questions que M^{me} de Sévigné ne se pose pas. Peut-être devons-nous voir là, chez-elle, une manifestation d'un certain goût pour le mystère et le merveilleux; mais nous pensons plutôt à une marque de cet esprit gaulois qui raille volontiers les gens en place, tous ceux qu'un titre quelconque désigne à l'attention de leurs semblables, et qui se plaît à leur opposer des amateurs : ainsi voyons-nous, dans le roman populaire, le détective privé et l'homme de la police, lancés sur une même affaire, se livrer un duel où le dernier a régulièrement le dessous.

Mais quel secours M^{me} de Sévigné a-t-elle obtenu des empiriques ? Peut-on les comparer à ceux qu'elle a reçus des médecins ? Villebrune a été d'une impuissance complète vis-à-vis de son rhumatisme; les Capucins n'ont pas guéri ses ulcères; par contre, les médecins qui lui ont ordonné Vichy lui ont rendu un réel service et elle s'est bien trouvée d'avoir suivi leurs conseils; les avis de Fagon et de du Chesne n'ont pas été inutiles à M^{me} de Grignan. Pourquoi, dès lors, M^{me} de Sévigné traitait-elle les guérisseurs en gens honnêtes et les médecins en charlatans ?

Nous ne pouvons y répondre que d'une manière assez vague. Tout en ne croyant pas à la méchanceté de M^{me} de Sévigné, force nous est encore d'accuser sa légèreté d'esprit, son manque de réflexion, sa recherche de tout ce qui prête le flanc à l'ironie — et ce sont souvent chez elle les choses les plus sérieuses, —

enfin, la mode, ou plutôt cette disposition d'esprit qui est celle de bien des gens en face de la Médecine, dont les résultats sont souvent décevants. Il est si facile, en disant qu'il y a remède à tout, sauf à la mort inévitable, de dénigrer tout ce qui cherche à en reculer le terme !

Quant aux charlatans, leurs promesses sauront toujours susciter au cœur des hommes des espérances fallacieuses, bien qu'ils n'aient plus, au xx^{e} siècle, l'importance et le crédit qu'ils possédèrent autrefois. Sans doute, le nombre de leurs victimes ne doit-il que diminuer; mais nous est-il permis de juger pessimistes les conclusions de La Bruyère ? : *O Fagon Esculape ! faites régner sur toute la terre le quinquina et l'émétique; conduisez à sa perfection la science des simples, qui sont donnés aux hommes pour prolonger leur vie; observez dans les cures, avec plus de précision et de sagesse que personne n'a encore fait, le climat, les temps, les symptômes et les complexions; guérissez de la manière seule qui convient à chacun d'être guéri; chassez des corps, où rien ne vous est caché, les maladies les plus obscures et les plus invétérées; n'attendez pas sur celles de l'esprit, elles sont incurables : laissez à Corinne, à Lesbie, à Canidie, à Trimalcion et à Carpus la passion ou la fureur des charlatants* ¹.

(1) La Bruyère. Caractères. De quelques usages, Chap. XIV.

VII

LES IDEES MEDICALES DE M^{me} DE SEVIGNE

Il n'est personne qui ne croie posséder quelques connaissances médicales : ceux que la maladie a souvent touchés ont gardé de leur contact avec les médecins des souvenirs qui leur permettent en quelques occasions d'étaler un certain savoir ; ceux qui ont eu la bonne fortune d'y échapper ont, le plus souvent, assez d'imagination pour inventer de toutes pièces des moyens thérapeutiques d'efficacité plus ou moins discutable. Bien rares sont ceux qui avouent une ignorance totale en la matière.

M^{me} de Sévigné, ainsi que nous l'avons vu, a eu de fréquents rapports avec la médecine et ceux qui exercent ou prétendent exercer l'art de guérir, pour elle-même d'abord, pour sa famille ensuite, pour son entourage enfin. Il serait excessif de dire qu'elle a des idées particulières sur la médecine : tout ce qu'elle en sait nous paraît en liaison étroite avec les idées de son siècle, et est visiblement inspiré de ce qu'elle a vu faire ou entendu dire, tantôt aux médecins, tantôt aux empiriques. Ayant beaucoup vu et beaucoup retenu, elle s'est maintes fois essayée à se servir de ses connaissances, tant autour d'elle que pour son propre compte.

L'hôtel Carnavalet, qu'elle occupait à Paris, était quelquefois, comme elle le dit elle-même, transformé en hôpital par

le mauvais été de santé de tous ses habitants : il y avait là M^{lle} de Méri, éternelle malade, le *Bien Bon*, oncle de M^{me} de Sévigné, vieillard asthmatique et sujet aux bronchites, le chevalier de Grignan, toujours tenaillé par sa goutte, et le philosophe Corbinelli, qui passait parfois de mauvais hivers. Tout ce monde résidait sous le toit de M^{me} de Sévigné, ajoutons-leur M^{me} de Grignan, qui venait de temps à autre réchauffer sa poitrine au feu de l'amour maternel.

Nous pensons que M^{me} de Sévigné se plaisait au rôle de médecin-chef, et qu'elle aimait créer autour d'elle une atmosphère d'hôpital, tout entière à la satisfaction de donner des soins et de mettre au service de ses malades cette science qu'elle tenait des médecins, qu'elle n'aimait guère, et des charlatans, qu'elle admirait.

Nous la voyons ainsi morigéner Corbinelli parce qu'il a voulu se guérir d'un rhume par l'or potable; il en a trop pris et se trouve menacé de dessèchement : on le mettra au lait. M^{lle} de Méri a derrière elle un long passé pathologique qui lui confère une autorité suffisante : il faut se borner à l'observer sans intervenir dans la conduite de ses affaires. Le *Bien Bon* est un excellent malade, et sa nièce a pour lui des soins qu'il ne peut qu'apprécier; si l'on en juge par le régime qu'elle lui impose, même au cours de ses voyages. *J'ai ici le bon abbé... Nous sommes venus sur la belle Loire, avec des commodités infinies : j'avais soin de lui faire porter une petite cave pleine de notre meilleur vin de notre Bourgogne; il prenait cette boisson avec beaucoup de patience, et, quand il avait bu, nous disions : le pauvre homme ! Car j'avais aussi trouvé l'invention de lui faire manger du potage et du bouilli chauds dans le bateau... Je l'ai remis entre les mains du vin de Grave dont il s'accommode fort bien* ¹.

A chaque instant, et par correspondance, nous la voyons s'instituer médecin de sa fille et même de toute la famille de Grignan. Ce furent d'abord les fréquentes grossesses de sa fille

(1) Lettre de Mme de Sévigné au comte de Guitaut, du 18 mai 1680.

qui l'amènèrent à montrer, en même temps que la crainte que lui causait leur succession ininterrompue, les idées qu'elle avait sur la meilleure façon de les mener à terme. Elle conseillait à sa fille le repos, lui recommandait d'éviter les émotions et les frayeurs, car il n'y a que trop d'exemples des mécomptes qui résultent des fatigues morales et intellectuelles : *M^{me} de Guise est grosse..., elle a été trois jours de suite à l'extrémité, M^{me} Robinet n'y voyant plus goutte, et tout cela pour s'être agitée sur la foi de sa première couche, sans se donner aucun repos. L'agitation continuelle, qui ne donne pas le temps à un enfant de se pouvoir remettre à sa place quand il a été ébranlé, fait une couche avancée qui est très souvent mortelle* ¹. Et, sous la même forme sentencieuse, M^{me} de Sévigné conclut au danger pour une femme enceinte de monter en carrosse : les cahots d'une voiture sont aptes à déterminer un accouchement prématuré. Il en est de même des frayeurs : *M^{re} de Guerchi, fille de la comtesse de Fiesque, est morte à la campagne pour avoir eu peur du jeu. Elle était grosse de huit mois, elle est accouchée d'abord, morte ensuite* ². Comment M^{me} de Sévigné pourrait-elle vivre rassurée quand de tels accidents peuvent frapper sa fille ! Et voici que cette fille se met à prendre du chocolat, sans savoir que rien n'est aussi préjudiciable à la santé d'une femme enceinte !

Le chocolat, d'apparition récente, avait été étudié et adopté par la Faculté de Médecine de Paris dès l'année 1661, mais n'avait pas encore, dix ans plus tard, conquis droit de cité à la Cour, où l'on ne commença qu'à partir de 1682 à le servir les jours de divertissement. M^{me} de Sévigné l'avait d'abord jugé agréable et fortifiant, conseillant à sa fille d'en user pour atténuer les fatigues de son premier voyage. Puis, avertie de la faute qu'elle commettait à l'égard de la mode et du bon ton, elle découvrit d'excellentes raisons de le bannir : *Le chocolat n'est plus avec moi comme il était; la mode m'a entraînée,*

(1) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, du 29 avril 1671.

(2) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, du 27 janvier 1672.

comme elle fait toujours. Tous ceux qui m'en disaient du bien m'en disent du mal; on le maudit, on l'accuse de tous les maux qu'on a; il est la source des vapeurs et des palpitations; il vous flatte pour un temps, et puis il vous allume tout d'un coup une fièvre continue qui vous conduit à la mort; enfin, mon enfant, le grand-maître qui en vivait est son ennemi déclaré... Au nom de Dieu, ne vous engagez point à le soutenir; songez que ce n'est plus la mode du bel-air !¹

Bientôt, on lui découvre d'autres défauts : il exerce une action particulièrement néfaste sur la grossesse : *Je vous conjure de ne point prendre de chocolat. Je suis fâchée contre lui personnellement. Il y a huit jours que j'eus, seize heures durant, une colique et une suppression qui me fit toutes les douleurs de la néphrétique. Pecquet me dit qu'il y avait beaucoup de bile et d'humeurs dans l'état où vous êtes : il vous serait mortel². Il brûle le sang, et va même plus loin : La marquise de Coëtlogon prit tant de chocolat, étant grosse l'année dernière, qu'elle accoucha d'un petit garçon noir comme un nègre, qui mourut³. Après cela, la cause du chocolat apparaît définitivement perdue. Cependant, M^{me} de Grignan, point convaincue par cet exemple ahurissant, continue d'en prendre, à l'étonnement et au désespoir de sa mère, fort préoccupée des ravages qu'il ne manquera pas d'exercer : c'est une matière qu'elle veut traiter à fond. Je veux, dit-elle, vous demander de bonne foi si vos entrailles n'en sont point offensées, et si elles ne vous font point de bonnes coliques pour vous apprendre à leur donner de telles anti-péristases⁴.*

Rien ne se produit, si ce n'est la capitulation déguisée de M^{me} de Sévigné : le chocolat ne rentre pas brillamment en grâce, mais elle en arrive à lui reconnaître, en même temps que tous les défauts, toutes les qualités : *J'ai voulu me raccommo-*

(1) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan du 15 avril 1671.

(2) Idem, du 13 mai 1671.

(3) Idem, du 21 octobre 1671.

(4) Idem, du 28 octobre 1671.

avec le chocolat; j'en pris avant-hier pour digérer mon dîner, afin de bien souper, et j'en pris hier pour me nourrir et pour jeuner jusqu'au soir : il m'a fait tous les effets que je voulais; voilà de quoi je le trouve plaisant : c'est qu'il agit selon l'intention ¹.

Il n'y a d'autre raison à ces changements dans l'humeur de notre marquise que sa croyance à tous les bruits et l'amour qu'elle a pour sa fille. L'intérêt qu'elle porte à la santé de cette fille se manifeste à chaque instant : *Mon Dieu, ma bonne, que votre ventre me pèse ! et que vous n'êtes pas seule qu'il fait étouffer !... Je donne des avis à la petite Deville qui feraient croire à M^{me} Moreau que j'ai eu des enfants. En vérité, j'en ai beaucoup appris depuis trois ans : je deviens matrone à vue d'œil* ².

Matrone est bien le mot qui convient. Jugeons-en : *Vous croyez qu'un rhume n'est rien dans l'état où vous êtes : Je vous avertis que c'est beaucoup, et que peut-être vous n'en guérirez qu'en accouchant. Je vous recommande aussi la sagesse dans votre septième; on porte quelquefois les filles heureusement, mais les garçons ont des fantaisies de venir plus tôt et en prennent le chemin au sept* ³.

Et quand enfin l'accouchement s'est produit, que de conseils encore sur les soins à donner au nouveau-né, qui doit têter le plus possible, et dont on doit surveiller la nourrice. Nous avons déjà dit en quelles circonstances la petite Marie-Blanche de Grignan fut laissée aux soins de sa grand-mère, et il nous faut reconnaître que M^{me} de Sévigné s'acquitta consciencieusement de sa tâche, faisant peser sa petite-fille, changeant la nourrice parce que l'enfant n'augmentait pas en poids d'une façon satisfaisante, et rendant compte à la mère de ce changement de nourrice en disant que la première n'avait pas assez de lait, et que la nouvelle en avait *comme une vache* ⁴. M^{me} de Sévi-

(1) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, du 28 octobre 1671.

(2) Idem, du 21 octobre 1671.

(3) Idem, du 6 septembre 1671.

(4) Idem, du 8 avril 1671.

gné se renseignait de même sur la manière dont sa fille élevait Louis-Provence de Grignan, allant jusqu'à donner son avis sur la coupe de cheveux du jeune marquis : *Gardez-vous bien, dit-elle, de faire raser le petit marquis; j'ai consulté les habiles : c'est le moyen d'ébranler son petit cerveau, de lui faire avoir des fluxions, des maux d'yeux, des petites dents noires; enfin, il n'est point assez fort; faites couper ses cheveux fort courts, aux ciseaux* ¹ Est-il malade ? Il ne faut pas le laisser saigner, parce qu'au temps de sa grand'mère on ne savait pas ce que c'était que de saigner un enfant. Craint-on qu'il ne pousse de travers ? Il faut *lui donner des chausses pour voir plus clair à ses jambes; il faut savoir si ce côté plus petit ne prend point de nourriture; il faut qu'il s'agite et qu'il se dénoue; il faut lui mettre un petit corps un peu dur qui lui tienne la taille* ². M^{me} de Sévigné a donc, en matière de puériculture, des idées judicieuses; de même quand elle recommande de ne point trop le faire manger, et surtout de ne point lui donner n'importe quoi : *Je ne sais s'il n'est pas encore trop jeune pour le laisser manger de tout; il faut examiner si les enfants sont des charretiers avant que de les traiter comme des charretiers : on court risque autrement de leur faire de pernicious estomacs et cela tire à conséquence* ³.

Le conte de Grignan, comme du reste tous les mâles de sa famille, avait de temps à autre des accès de goutte, et il est amusant de remarquer que sa femme et sa belle-mère n'étaient pas toujours du même avis sur la façon de le traiter : *Vous me contez fort plaisamment, écrit à sa fille M^{me} de Sévigné, le martyr que vos soins lui firent souffrir, et avec quelle hardiesse vous allâtes lui appliquer votre eau de la reine de Hongrie : c'était précisément ce qu'il ne fallait point lui mettre; c'est la plus mauvaise chose du monde aux nerfs attaqués des douleurs de la goutte ou du rhumatisme, car ce sont des frères, et*

(1) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, du 21 juin 1675.

(2) Idem, du 6 mai 1676.

(3) Idem, du 16 juillet 1677.

ce dernier a seulement une brisure de cadet, parce qu'il ne revient pas comme cette cruelle goutte; mais pour l'humeur et la douleur, c'est la même étoffe ¹. M^{me} de Sévigné a donc son idée à l'endroit de la diathèse arthritique; elle se trompe toutefois en disant que les douleurs rhumatismales ne reviennent pas, et fera elle-même l'expérience du contraire. Elle voudrait faire prendre à son gendre de la poudre d'écrevisse et des eaux de Vichy. Pour ces dernières, il faudrait, à son avis, aller les boire à la source même : il est illusoire d'en vouloir faire venir à domicile, ainsi que le prétendrait le comte de Grignan : *Je serais bien agréablement surprise si les eaux de Vichy faisaient du bien à cent lieues de la grille... Je voudrais être trompée, et que M. de Grignan s'en trouvât bien; sa maigreur, sa langueur, sa colique, sa bile répandue et cette disposition de fièvre me donnent une véritable inquiétude : il n'a point pris assez de quinquina* ². Notre marquise se renseigne ainsi sur tous les symptômes que présente son gendre : il lui faut bien étayer, sinon un diagnostic précis, du moins un traitement et des conclusions thérapeutiques qu'elle juge indiscutables. Elle porte le même intérêt au chevalier de Grignan, autre gouteux, pour qui elle va découvrir les eaux de Balaruc; et c'est au Président de Moulceau, qui réside à Montpellier, de lui faire parvenir toutes les indications utiles à ce sujet : *Pour quels maux y va-t-on ? Est-ce pour la goutte ? Ont-elles fait du bien à ceux qui en ont pris ? en quel temps les prend-on ? en boit-on ? S'y baigne-t-on ? Ne fait-on que plonger la partie malade ?... Si vous pouvez y répondre, vous ferez une grande charité à un des hommes du monde qui vous estime le plus et qui est le plus incommodé de la goutte* ³.

Quand la santé de sa fille est en cause, M^{me} de Sévigné affermit son savoir de tout son amour maternel. Elle s'institue gardien de cette santé précieuse, surveille de loin l'évolution de la

(1) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, du 14 août 1680.

(2) Idem, du 8 juillet 1685.

(3) Lettre de Mme de Sévigné au Président de Moulceau, du 27 janvier 1687.

maladie et la marche du traitement, consulte *les habiles* dont elle commente les ordonnances : elle est le canal obligé que doit emprunter leurs prescriptions. Elle-même ordonne ou déconseille des remèdes dans les périodes d'accalmie. Elle hésite à recommander à sa fille la coiffure à *la paysanne*, qui laisse à découvert les *fontaines* de la tête et fait craindre les mauvaises dents. Elle sait faire accepter la nécessité d'une saignée, et nous savons cependant qu'elle n'aimait pas cette pratique en laquelle elle voyait surtout un instrument de mort aux mains des médecins. Quand elle s'applique à M^{me} de Grignan, la saignée doit être le plus doux des remèdes : il n'y a rien à en craindre et l'on en tire un grand soulagement : *J'ai bien envie de savoir comment vous vous portez de votre saignée; il me semble que par respect on n'a fait l'ouverture assez grande; votre sang n'est venu que goutte à goutte, et, par conséquent, il n'en est ni rafraîchi, ni purifié, et vous n'en êtes point soulagée* ¹. Saignée, repos et pervenche : il n'est rien de tel pour faire disparaître les vapeurs : *Je voudrais que vous eussiez été saignée. Quel inconvénient y trouvez-vous ? cela vous eut débouché les veines, cela eut donné du jeu et de l'espace à votre sang; mais vous n'en voulez pas. Cette chère pervenche pouvait faire des merveilles dans cet état... On dirait qu'elle est faite pour vous. Quand vous redevenîtes si belle, on disait : mais sur quelle herbe a-t-elle donc marché ? Je répondais : sur de la pervenche* ². M^{me} de Grignan, tout comme sa mère, conseillerait peut-être aux autres d'user de la saignée, mais ne manifeste aucun enthousiasme quand il s'agit de s'y abandonner elle-même. M^{me} de Sévigné la presse d'obéir à ses suggestions : *Mais comprenez-vous bien l'impatience où je suis de savoir si vous avez été saignée, et comment cette bonne tête... se trouve de l'air de Grignan ? Que je hais ces sortes de vapeurs d'épuisement ! qu'elles sont difficiles à guérir, quand le remède est de s'hébéter, de ne point*

(1) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, du 8 juillet 1671.

(2) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, du 6 avril 1689.

penser, d'être dans l'inaction ! C'est un martyr pour une personne aussi vive et aussi active que vous ¹.

Le plus souvent, quand l'état de sa fille lui semble sérieux, ainsi qu'il le fut par exemple dans les années qui suivirent le dernier accouchement de M^{me} de Grignan, M^{me} de Sévigné n'intervient que pour appuyer de son autorité maternelle les ordonnances des médecins. A peine se hasarde-t-elle à recommander elle-même le lait, lait de vache, d'abord, *qui donnerait un sans raisonnable qui n'irait point plus vite qu'un autre* ², lait d'anesse ensuite, parce qu'elle a un exemple de ses bons effets : *M^{me} de Nesmond a été malade à l'extrémité de la poitrine, et elle revient avec du lait d'anesse matin et soir. Elle avait une toux qui lui ôtait la voix. Je ne vous dis pas d'en prendre puisqu'il vous est contraire..., mais je me plains comme d'un très grand malheur que vous soyez privée d'un si grand et si salutaire remède* ³. M^{me} de Grignan, n'aimant pas le lait, disait ne pouvoir le supporter, mais, sur les instances maternelles, elle en fit prendre à son fils qui avait la rougeole : *Le petit ne se guérira de la toux qu'avec du lait d'anesse*, affirmait la grand-mère : *c'est l'ordinaire de la rougeole d'affaiblir la poitrine* ⁴. C'est là une observation exacte.

Ses craintes lui inspirent parfois des idées justes qu'elle voudrait voir suivre à sa fille, alors qu'elle-même n'a jamais su s'y conformer. *Faites donc, ma chère enfant, tout ce que vous dites : prenez du lait et des bouillons..., soyez persuadée que c'est non seulement par les soins et par les régimes que l'on remet une poitrine comme la vôtre, mais encore par la continuité des régimes. Car, de prendre du lait quinze jours et de dire : J'ai pris du lait, il ne me fait rien, ma fille, c'est se moquer de nous* ⁵.

(1) Lettre de M^{me} de Sévigné à M^{me} de Grignan du 12 avril 1689.

(2) Idem, du 14 juillet 1677.

(3) Idem, du 1^{er} novembre 1679.

(4) Idem, du 24 novembre 1679.

(5) Idem, du 2 novembre 1679.

*saigné d'abord; mais ici elle fut frottée à loisir avec du baume tranquille, bien bouchonnée, du papier brouillard par-dessus; elle se coucha bien chaudement, avec même un peu de fièvre*¹. Les résultats furent, au dire de notre marquise, tout à fait satisfaisants.

Il y avait enfin une santé dont M^{me} de Sévigné ne se désintéressa jamais complètement, pas même au plus fort de ses inquiétudes au sujet de sa fille, et c'était là souci fort légitime, car il s'agissait de la sienne propre : il est normal qu'une personne si occupée, non seulement des maux de sa famille, mais encore de tous ceux de ses contemporains, ait été son propre médecin.

Nous avons vu, en de fréquentes occasions, le cas qu'elle faisait des remèdes, la foi, toujours éphémère, qu'elle attachait à chacun d'eux, et le goût qu'elle éprouva pour le changement. Elle admettait fort bien qu'on put se soigner sans ressentir le moindre mal, à titre préventif, par exemple au moment d'affronter les fatigues d'un voyage : en 1675, un mois avant de partir pour la Bretagne, elle se faisait saigner par provision, pour avoir, comme elle le dit elle-même, une saignée *dans ses ballots*. Elle n'alla jamais à Vichy ni à Bourbon sans se faire purger au préalable, dans le seul but de s'épargner des désagréments en cours de route. Et pour ce qui était de son existence normale, elle avait mille petits moyens à elle de se conserver une bonne santé.

Soyons justes : ne faisons pas de M^{me} de Sévigné une malade imaginaire; si nous nous en rapportons aux confidences qu'elle faisait à sa fille, elle ne se soucia véritablement de sa santé qu'à partir de l'époque où sa règle fut *d'être dérégulée*, où les vapeurs et les crises d'oppression qui durèrent pendant toute l'année 1675 commencèrent à nécessiter l'intervention fréquente du chirurgien et de sa lancette, où elle commença de se sentir glisser sur la pente de la vieillesse.

Bussy affirmait que pour vivre cent ans assurés, il fallait

(1) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, du 24 avril 1689.

né dormir guère, manger peu, ne pas craindre la mort, s'ennuyer quelquefois et quelquefois se divertir : car si l'on se divertissait toujours, expliquait-il, la vie paraîtrait trop courte; si l'on s'ennuyait aussi toujours, on mourrait bientôt de chagrin. Une philosophie, si originale soit-elle, et celle de Bussy manquait d'originalité, ne saurait assurer une existence exempte de vapeurs, de migraines, de néphrétique et de fièvre quarte. M^{me} de Sévigné, sans affronter ouvertement son cousin, mit ailleurs sa confiance : la médecine lui sembla capable de lui donner des jours paisibles.

Est-ce à dire qu'elle s'adressa à chaque instant à des médecins ou à des guérisseurs pour calmer des angoisses à la vérité modérées ? Certes, non. Se conformant aux habitudes du commun des mortels, elle ne s'adressait à ceux qu'elle voyait investis de la plus haute autorité médicale que lorsqu'une indisposition réelle l'y invitait de façon précise. En général, elle conduisait elle-même ses cures de bonne santé, et nous lisons souvent dans sa correspondance : *Je prendrai demain ma troisième petite médecine en paix et en repos*, ou bien : *J'ai pris ce matin mes deux verres de séné bien sagement* ¹, traitant de ces détails confidentiels comme d'une chère et vieille habitude.

Maintenue au lit par sa première maladie sérieuse, il dut être pénible à M^{me} de Sévigné de se livrer entièrement aux mains d'autrui et de ne pouvoir user à sa guise de ses remèdes préférés. Elle gardait, il est vrai, à sa portée, la poudre du bonhomme de l'Orme et l'eau de la reine de Hongrie, qui l'aidait à chasser ses idées noires, mais qui, bien que divine, lui fut contraire pendant toute la durée de son rhumatisme, à son grand étonnement d'ailleurs. Guérie, elle décida elle-même de se supprimer entièrement et pour toujours le souper, et surtout ces promenades à l'heure du serein, dans ses bois peuplés par le lever de la lune de grandes ombres fantastiques.

Elle était fort au courant des idées de son époque en pathologie générale, et savait bien que son rhumatisme n'avait d'au-

(1) Lettres de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, des 21-22 août 1673.

tre cause que la réplétion excessive et l'échauffement de ses humeurs. Au contraire de celui de sa fille, qui était sec et chaud, d'où la menace constante du dessèchement, le tempérament de M^{me} de Sévigné, tout en étant chaud lui aussi, était surtout humide. C'est pourquoi la saignée lui réussissait particulièrement. Contre l'excès de chaleur, elle essayait de se rafraîchir en cessant de prendre du café, suivant en cela l'exemple de M^{me} de Méri qui l'avait honteusement chassé de chez elle : *Je suis persuadée, dit-elle, que ce qui échauffe est plus sujet à ces sortes de revers que ce qui rafraîchit : il en faut toujours revenir là. Et afin que vous le sachiez, toutes mes sérosités viennent si droit de la chaleur de mes entrailles, qu'après les avoir consumées à Vichy on va me rafraîchir plus que jamais par des eaux, par des fruits, et par tous mes lavages que vous me connaissez* ¹. L'eau de poulet était un excellent remède rafraîchissant, dont M^{me} de Sévigné usa tous les jours après son rhumatisme, et qu'elle découvrit à Vichy, en pleine cure hydro-minérale : elle ne se fit aucun scrupule de l'introduire dans son traitement, se déclara satisfaite et la recommanda à sa fille, pour *s'empêcher de brûler*. De temps à autre, des avis autorisés venaient renforcer sa confiance : *J'appris hier encore que rien n'est si bon que l'eau de poulet, et que M^{me} du Fresnoy s'en est très bien trouvée* ². C'est qu'il fallait en faire prendre à M^{me} de Grignan, et notre marquise connaissait tout le profit qu'on peut tirer de bons exemples.

Il est heureux que les remèdes ainsi préconisés par M^{me} de Sévigné n'aient que des mixtures bien anodines. Voit-on, dans le cas contraire, la somme de catastrophes qu'elle aurait pu accumuler ? Elle n'a jamais conçu que ce qui convient à un malade donné peut parfois, chez un autre sujet, devenir parfaitement nocif. Son respect des arrêts de la médecine ne va pas jusqu'à les imaginer intangibles : elle se permet fréquemment d'y ajouter. Est-elle traitée par Bourdelot ? C'est elle-même qui imagine d'enduire ses mains de pommade, et de

(1) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, du 10 mai 1676.

(2) Idem, du 9 juin 1677.

prendre de la poudre du bonhomme de l'Orme, tantôt parce qu'il fait chaud, et tantôt parce que le temps s'est remis au frais. Après quoi elle affirme de façon catégorique : *Je suis résolue à me guérir avant l'hiver*¹. Elle est avant tout son propre médecin, et manifeste une indépendance d'humeur qui ne tient qu'à son ignorance et à sa vivacité.

Elle a un autre moyen d'éviter bien des misères, — qu'elle ne précise pas, — qui est de prendre à certaines époques de l'eau des Capucins : *Je me suis purgée; je prends présentement de cette eau; j'observerai ce régime à toutes les fins de lunes. M^{me} de Lavardin m'en dit des merveilles : en effet, je m'en trouve très bien, sans préjudice des eaux de lin*². Ces dernières ont des propriétés certaines et spécifiques : *Je me suis accoutumée à prendre tous les matins un verre ou deux d'eau de lin; avec ce remède, je n'aurai jamais de néphrétique*³. L'avenir se charge toujours de déjouer ces espérances.

Et M^{me} de Sévigné a beau dire qu'il ne faut point prendre de remèdes quand on se trouve en bonne santé, et que c'est là attaquer intempestivement *la perfection*, il lui est impossible de se passer de médicaments.

Une occasion de mettre à l'épreuve son propre savoir lui fut offerte par l'apparition de ses ulcères variqueux : elle leur fit l'application de la poudre de sympathie, qui parut d'abord amener une guérison radicale : *Je me suis fort bien gouvernée; quand j'ai marché, c'était pour être mieux; quand il n'y a ni feu ni enflure, il ne faut pas se laisser suffoquer la jambe en l'air dans une chaise... Je me suis conduite selon que je me sentais bien ou mal; le baume tranquille ne faisait plus rien : c'est ce qui m'a fait courir avec transport à votre poudre de sympathie qui est un remède tout divin; ma plaie a changé de figure, elle est quasi-sèche et guérie*⁴. Nous savons que M^{me} de Sévigné n'obtint par elle-même aucun résultat.

(1) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, du 2 septembre 1676.

(2) Idem, du 4 octobre 1679.

(3) Idem, du 16 février 1680.

(4) Idem, du 28 janvier 1685.

L'essence d'urine, contrairement à son attente, la déçut aussi dans le traitement de ses vapeurs; mais, s'il faut l'en croire, l'essence de Jacob la vengea de ce mécompte.

Poudre de sympathie, eau de la reine de Hongrie, poudre du bonhomme de l'Orme, eau d'émeraude, or potable, essences miraculeuses de M^{me} de Tarente, eau de poulet, eau de lin, eau des Capucins, essences d'urine et de Jacob, que de remèdes divers ! Quelle qu'en fut l'origine, tous ont eu, dans l'existence de M^{me} de Sévigné, leur période de faveur; tous ont commencé par recevoir les éloges les plus outrés : prodigieux, miraculeux, divins mêmes, ils ont été tout cela. Mais bien rares sont ceux d'entre eux qui aient amené des résultats qu'il fût possible de rapporter. Leur action est demeurée dans le domaine du mystère, ce mystère qui constituait sans doute le plus clair de leurs attributs. Le quinquina, lui aussi, agissait mystérieusement, — que savons-nous, d'ailleurs, du mode d'action de nos médicaments ? — mais il avait des effets tangibles : il supprimait la fièvre. M^{me} de Sévigné, tout comme la plupart de ses contemporains, n'a fait aucune différence entre le remède de l'Anglais et les nombreuses préparations dont se composait, par exemple, l'arsenal thérapeutique de son amie la princesse de Tarente : il n'est, lui non plus, qu'un miraculeux, voire divin.

Rendons simplement une justice aux remèdes de notre marquise : s'ils ne firent aucun bien appréciable, du moins ne firent-ils pas de mal. Ils n'eurent sur la santé de M^{me} de Sévigné aucune action pernicieuse; elle n'eut point à payer sa crédulité à leur égard.

On vante son esprit de finesse, sa curiosité quant à toutes les choses de son temps, son aptitude à saisir tous les ridicules : elle s'est lourdement laissée tromper sur la valeur de ses remèdes; sa naïveté dépasse toutes les bornes, et l'on peut être surpris qu'elle n'ait pas été plus fréquemment la victime des charlatans.

Elle convient parfois de ses erreurs, mais s'en montre toujours surprise autant que déçue. Les exemples que lui fournissent ses bonnes amies des heureux effets de leurs médicaments,

lui paraissent toujours constituer des garanties suffisantes; elle ne saurait concevoir que le produit tant vanté peut bénéficier d'une simple coïncidence et être par lui-même absolument inopérant. A peine disparaît-il qu'un autre le remplace, tout aussi chargé d'espérances.

M^{me} de Sévigné, médecin, avait plus de bonne volonté que d'expérience : il lui manquait même, oserons-nous dire, en matière de médecine, le bon sens tout court. Il ne suffit pas, pour faire œuvre utile, pour apporter un soulagement à son semblable ou à soi-même, d'avoir quelque part chez soi un certain nombre de produits étiquetés remèdes sous des noms dont la bizarrerie seule suffit à éveiller la méfiance. Encore faut-il avoir une idée exacte de leur valeur, contrôlée par l'expérience, et savoir les appliquer à bon escient. Il n'est point de panacée universelle. M^{me} de Sévigné, il est vrai, n'avait que les idées de son temps et devait croire encore en la possibilité de découvrir un jour la pierre philosophale.

Les médecins de son temps faisaient déjà preuve de plus de clairvoyance. Guy Patin s'était plaint du grand nombre de remèdes inutiles dont la médecine restait encombrée depuis les Arabes, et que le Moyen-Age, puis le xvi^e siècle, avaient adoptés et conservés; bien que la postérité voie surtout en lui le contempteur de toutes les nouveautés, il avait en thérapeutique un principe qu'on peut qualifier de moderne et qu'il exprimait sous une forme lapidaire : *Pauca, benigna, sed probata et selecta, ea mihi sunt remedia* ¹.

C'était là parole de praticien; celui qui la formulait avait une longue expérience. M^{me} de Sévigné, en opposition à ce médecin, n'était qu'une malade ignorante, et qui plus est, condamnée à l'inquiétude par l'amour maternel; et c'est là toute son excuse. Il lui est d'ailleurs arrivé une fois de le reconnaître et de nous donner ainsi un résumé de toute sa conduite : *Si*

(1) Lettre de Guy-Patin à Charles Spon, du 29 mai 1648. Op. cit.

j'étais à votre place, a-t-elle dit à sa fille malade, j'essayerais mille petits remèdes inutiles pour en trouver un de bon, et mon impatience et mon peu de vertu me feraient une occupation continuelle de l'espérance d'une guérison ¹.

(1) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan du 21 août 1680.

CONCLUSIONS.

On peut penser que les gens du monde, au xvii^e siècle, accordaient aux soins de leur santé plus d'attention que ne leur en donnent aujourd'hui la plupart de nos contemporains. La correspondance de M^{me} de Sévigné reflète, à cet égard, des soucis continuels, et la médecine y tient par suite une place relativement considérable. C'est un chapitre auquel notre marquise revient toujours.

Elle eut à supporter sa petite part des souffrances humaines. Tant qu'il ne s'est agi que d'elle-même, elle a fait preuve de courage. Elle a montré moins de constance quand la santé de sa fille a été en cause, et nous avons vu comment son amour maternel la tint constamment en alarmes.

Ses rapports avec la médecine de son temps l'ont conduite à formuler des jugements, d'une part sur ceux qui faisaient profession de l'exercer, les médecins et les empiriques qu'elle a plusieurs fois opposés les uns aux autres, et d'autre part sur la médecine et sa valeur en général.

Elle s'est montrée très dure à l'égard de la corporation des médecins, qu'elle ne s'est pas fait faute d'accuser de charlatanisme. La mode et la littérature avaient, surtout depuis Molière, créé une opinion qui leur était défavorable, et contre laquelle M^{me} de Sévigné n'essaya jamais de se dresser. Elle obtint cependant pour sa part tous les secours que les médecins de cette époque pouvaient dispenser à leurs malades, et ils surent lui être d'une réelle utilité : elle même n'a trouvé aucune cri-

tique à adresser à ceux d'entre eux avec lesquels elle entra en relations ; elle n'a, le plus souvent, à leur faire que des éloges. Il y a, dans sa correspondance, les éléments d'une défense de ces médecins du xvii^e siècle, qu'on nous a trop habitués à considérer comme aussi incapables que gonflés de leur importance.

Il ne faut jamais, nous dit-on, conclure du particulier au général. Nous excuserions cependant M^{me} de Sévigné de les avoir malmenés si elle n'avait, au cours de sa carrière de malade — à la vérité assez peu chargée, — rencontré que des médecins vaniteux et nuls. Mais il se trouve que ses lettres témoignent qu'elle n'a jamais eu à s'en plaindre, et il nous faut dès lors l'accuser de légèreté, de parti-pris, d'injustice.

Et nous sommes d'autant moins enclins à lui accorder notre indulgence, qu'elle a fait preuve de la plus grande complaisance à l'égard des guérisseurs. Ils ont toujours trouvé chez elle le meilleur accueil, bien qu'aucun d'eux ne lui ait apporté de secours bien défini ; et c'est avec plaisir qu'elle les voyait concurrencer les médecins, se faisant l'écho de leurs succès et faisant presque de leurs victoires des victoires personnelles.

Leurs remèdes ont toujours été les bienvenus : ils étaient doux et bénins ; on n'avait point à s'en guérir, et l'on sait qu'il n'en allait pas de même avec la saignée et les purgations. M^{me} de Sévigné, ne tenant aucun compte des résultats, n'a affecté le mépris de la médecine, ne l'a traitée de forfanterie qu'autant qu'elle avait un caractère officiel : dès qu'elle cessait d'atténuer à des gens munis d'un diplôme, forts de leurs études régulières, elle devenait digne de sa haute considération.

Elle avait d'ailleurs de nombreux exemples de cette façon de procéder, et nous savons le cas qu'elle en faisait. C'est aussi ce qui nous explique son engouement pour tous les remèdes que lui vantaient ses bonnes amies, et qu'elle diffusait ensuite de la meilleure foi du monde, bien qu'elle n'en eût elle-même retiré aucun profit. Son aveuglement sur la valeur de ces diverses panacées n'avait d'égal que sa promptitude à en changer et ses enthousiasmes répétés.

Elle même, en quelques occasions, s'est essayée à la thérapeutique : ses idées médicales se bornaient à peu près à ce chapitre de la médecine. Sa crédulité, son manque absolu de sens critique et de sincérité envers elle même, l'empêchèrent de faire œuvre utile. Ce n'est pas qu'elle ait manqué d'idées directrices : elle savait par exemple fort bien qu'un régime n'a d'effets utiles qu'autant qu'on accepte de le suivre pendant un certain temps. Mais elle ne sut jamais les appliquer. Ses inquiétudes la rendaient instable. Elle manqua de persévérance dans ses remèdes, dans les bons plus que dans les mauvais.

D'ailleurs, on risque fort de se tromper quand on traite de ce qu'on ignore, et il est difficile de venir en aide à autrui quand on se trouve soi-même dans les ténèbres. C'est à juste titre que la thérapeutique ne figure qu'à la fin d'un programme d'études médicales, dont elle est l'aboutissement logique ; M^{me} de Sévigné, n'en tenant aucun compte, ne pouvait que se tromper grossièrement.

VU, BON A IMPRIMER :

Le Président,

J. SABRAZÈS.

VU : *Le Doyen,*

C. SIGALAS.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Bordeaux, le 3 Novembre 1932.

Le Recteur de l'Académie,

A. TERRACHER.

BIBLIOGRAPHIE

Lettres de M^{re} de Sévigné, de sa famille et de ses amis, avec une notice biographique et une notice bibliographique. A Paris, chez M. Blaise, 1818, 12 vol.

Lettres de M^{re} de Sévigné, de sa famille et de ses amis, recueillies par M. de Monmerqué. — Collection « Les grands écrivains de la France ». Paris, Hachette, 1862. 14 vol.

Correspondance du comte de Bussy-Rabutin. Amsterdam, Chatelain, 1731-1738. 9 vol.

Comte de BUSSY-RABUTIN. — *Histoire amoureuse des Gaules*. Paris, Delahaye, 1857. 2 vol.

Mémoires du duc de Saint-Simon. Collection « Les grands écrivains de la France ». Paris, Hachette, 1879. 31 vol.

D^r Y. M. BURILL. — *M^{me} de Sévigné, docteur en médecine* (honoris causa). Thèse Paris 1931.

D^r CABANÈS. — *Les indiscretions de l'Histoire : La Légende de la mort de M^{me} de Sévigné*. Albin Michel, Paris, 1903.

— *Remèdes d'autrefois*. Maloine, Paris, 1905.

D^r M. CREYX. — *Les médecins d'autrefois*. Cercle Girondin de la Ligue de l'Enseignement, Séance de distribution des prix, 16 juin 1928.

— *La cure hydro-minérale, son rôle à travers l'Histoire*. Association des anciennes élèves du Lycée de jeunes filles de Bordeaux, 16 mai 1929.

D^r P. MAURIAC. — *M^{me} de Sévigné, ses maladies, ses médecins*
in *Les nouvelles rencontres*. B. Grasset, Paris, 1930.

D^r P. MENIÈRE. — *Les consultations de M^{me} de Sévigné*. Paris,
Germer-Baillière, 1832.

M. RAYNAUD. — *Des médecins au temps de Molière*. Thèse let-
tres, Paris, 1862. Didier édit.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Introduction	13
I. La Chronique médicale	15
II. Madame de Sévigné, malade	33
III. L'Amour maternel	51
IV. Charles de Sévigné	67
V. Les Médecins de Madame de Sévigné	75
VI. Madame de Sévigné et les Empiriques	93
VII. Les Idées médicales de Madame de Sévigné	109
Conclusions	127
Bibliographie	131

